ANNO III. FASC. II.°

CŒNOBIUM

Tout comprendre pour tout aimer.
GUYAU.

LE PREMIER CONCOURS DU "CŒNOBIUM.
UN LONTANO PRECURSORE DI DANTE
LE POINT DE VUE SPECTACULAIRE ET LE POINT DE VUE MORALE
IL NULLA
LES DIVERSES ESPÈCES DU SENTIMENT RELIGIEUX
JEAN DE CRONSTADT
RODOLFO EUCKEN
LA RIVOLTA IDEALE
L'IDEALISMO NELLA ODIERNA POESIA ITALIANA
FAKIRI E CASE INFESTATE IN UN CONFLITTO SULLO PSICHISMO SPIRITISMO

Direzione:
LUGANO
Villa Conza - (Canton Ticino)

Amministrazione:
MILANO
Casella postale N. 956

CASA EDITRICE DEL «CŒNOBIUM»
1909

Prezzo del presente Fascicolo L. 2,50 per l'Italia e la Svizzera
Fr. 3,-- per gli altri Paesi

LACRIME DI PINO

ELIXIR PREPARATO CON LE GEMME DEL PINO ALPESTRE

DAL

Comm. EGIDIO POLLACCI

Professore di Chimica Farmaceutica nella Regia Università di Pavia

Guarisce radicalmente:

Bronchiti, Tossi ribelli,
Catarri anche cronici, Raucedine,
Mali di gola,
Asma bronchiale, ecc.

È un potente ausiliario
nella cura
della Tubercolosi polmonare.

Corregge il cattivo alito.
Facilita l'espettorazione.

In vendita nelle principali Farmacie del Regno.

PREZZI DI VENDITA:
Bottiglia grande, Lire 6. — Media, Lire 4. — Piccola, Lire 2.
Per le spedizioni in pacco postale aggiungere L. 1.

Concessionaria esclusiva:

Distilleria OGNA - Milano

Società Anonima per azioni - Capitale L. 1.000.000 aumentabile a L. 3.000.000

Gran Centerbe Pascale

FRATELLI PASCALE
(Abruzzo) - POPOLI - (Abruzzo)

LIQUORE DI FAMA MONDIALE

Massime Onorificenze in tutte le Esposizioni

★ ★ ★

CŒNOBIUM

RIVISTA INTERNAZIONALE DI LIBERI STUDI

Tout comprendre pour tout aimer.
GUYAU.

ANNO III. — LUGANO APRILE 1909. — N. 2.

LUGANO
CASA EDITRICE DEL CŒNOBIUM
1909.

Sommario del N. II.

(ANNO III).

LE PREMIER CONCOURS DU « CŒNOBIUM », *XXX* . . Pag. 3

UN LONTANO PRECURSORE DI DANTE, *R. Ottolenghi* . . » 5

SUR LES DIVERSES « ESPECIES » DU SENTIMENT RELIGIEUX, *Marcel Hébert*. . . . . » 26

IL NULLA, *V. Benini* . . . . . » 29

LE POINT DE VUE SPECTACULAIRE ET LE POINT DE VUE MORALE, *J. De Gaulthier* . . . . . » 34

IL BARDO DELLA SAVOIA (Amelie Gex), *Jolanda* . . . » 41

LE PÈRE JEAN DE CRONSTADT, *L. A De Polozow* . . . » 51

RODOLFO EUKEN, *Guido Dosso* . . . . . » 57

SENTENTIARUM LIBER, *Adulphus Artioli* . . . . . » 60

LA RIVOLTA IDEALE, *Luigi Donati* . . . . . » 63

L'IDEALISMO NELL'ODIERNA POESIA ITALIANA, *R. Giolli* » 67

INTORNO ALL'IGNOTO: Fakiri e case infestate in un conflitto sullo spiritismo, *Enrico Morselli;* Psichismo, *E. Marconi* . . . . . » 75

PAGINE SCELTE, *A. Fogazzaro, Alberto Dossi*. . . . » 107

NEL VASTO MONDO, L'origine de l'union interparlamentaire, *L. Macon* . . . . . » 111

RASSEGNA BIBLIOGRAFICA . . . . . » 120

RIVISTA DELLE RIVISTE . . . . . » 134

TRIBUNA DEL « CŒNOBIUM » . . . . . » 146

NOTE A FASCIO . . . . . » 149

LE PREMIER CONCOURS DU "CŒNOBIUM,,.

Un phénomène bien digne d'attention se manifeste dans la pensée moderne; un phénomène qui, peut-être plus que tout autre, contribue à lui donner un caractère dramatique, drame non pas certes extérieur et bruyant, mais intime et recueilli, et par cela même d'autant plus vibrant d'intérêt.

D'un côté, il n'y a peut-être pas dans l'histoire de la civilisation humaine d'époque où la science aît atteint de si hauts sommets. Non seulement dans le champ des applications pratiques la science s'étend à tous les détails de notre vie et la rend plus aisée, plus commode, plus belle qu'elle n'a jamais été à aucune époque; mais encore, dans le champ des recherches pures, tandis qu'elle envahit et se subordonne peu à peu même ces sphères spirituelles qui jusqu'à une époque récente lui échappaient, en même temps elle sait élever dans tous les cercles vieux et nouveaux de son activité un vol plus haut, plus ferme, plus audacieux.

D'un autre côté, avec cela, nous découvrons ce phénomène singulier: que la force et l'élan déployés par la Science, elle les emploie en bonne partie à se critiquer elle même, à établir sa propre incapacité à rien connaître absolument. Et maintenant ce ne sont plus seulement les métaphysiciens qui font la critique de la science, en recherchent les limites, en mettent en lumière les fondamentales insuffisances; ce sont les savants eux mêmes, ceux qui ont les plus de valeur et de profondeur, par exemple H. Poincaré.

Cette fermentation de mysticisme, cette aspiration à la foi, ce besoin haletant de dépasser par un effort d'esprit la sphère des phénomènes et de se refugier au sein de l'Absolu, de rechercher cet Absolu ou ce Dieu avec une anxiété toujours plus intense, quoique dans des formes et par des voies diverses; cette tendance, qui est si manifeste dans le monde de la pensée contemporaine, semble donc, aujourd'hui plus qu'à toute autre épo-

que de l'histoire, non seulement n'avoir pas la science contre elle, mais au contraire trouver dans la science l'auxiliaire qui lui ouvre le soupirail vers l'ultra-sensible. Semble, disons nous. Mais combien sont disparates les convictions des penseurs au sujet de ce problème, combien nous, et tous ceux qui méditent là dessus avec sincérité et profondeur, nous sentons nous flotter dans l'atmosphère fascinante à la fois et torturante de l'incertitude, entrevoyant tour à tour l'une ou l'autre des solutions opposées miroiter comme la plus vraie devant le prisme de l'esprit!

Rechercher les idées de notre temps — et pour ainsi dire asculter les pulsations les plus intimes de la pensée contemporaine — au sujet de ce problème, nous paraît chose souverainement attrayante et digne qu'on y consacre quelque effort. Aussi avons nous pensé à ouvrir un concours sur le problème suivant:

Est-il possible de concilier, dans une synthèse supérieure, le besoin logique qui attire l'âme moderne vers la science et le besoin psychologique qui la porte vers la foi?

Deux prix, l'un de 700 f., l'autre de 300 f. sont destinés aux deux articles (écrits en l'une de ces langues: italien, français, anglais, allemand) qui seront jugés les meilleurs par une Commission. Les noms des membres qui la composent seront publiés dans le prochain numéro du Cœnobium.

Les articles — pour lesquels aucune limite d'espace n'est fixée — devront être envoyés avant le 30 juin, affranchis, à la Direction de la Revue, à Lugano, signés ou non, au gré des auteurs. S'ils ne sont pas signés, ils devront être contresignés d'une devise et accompagnés d'une enveloppe fermée contenant le nom de l'auteur; cette enveloppe ne sera ouverte qu'avec l'autorisation de l'auteur et après le jugement prononcé.

La Direction du Cœnobium *se réserve le droit de publier les articles envoyés pour le concours, soit dans la Revue, soit en volume.*

LE « CŒNOBIUM ».

UN LONTANO PRECURSORE DI DANTE

In mezzo alle sublimazioni che la umanità votò al genio tutelare della intellettività latina, la figura dantesca venne inconsapevolmente ad assumere forme jeratiche e linee diritte e decise, simili a quelle per cui la immortale arte egizia magnificò nei secoli la regalità! Quelle linee, che raggiungono le ultime vette dell'arte nella grande statua di Sesostri del Museo Egizio in Torino, non si trovano però nelle creature terrene... Simiglianti procedimenti, che sono consueti alla psiche collettiva e che non sono ignoti a chi è famigliare collo studio delle mutazioni che uomini e cose assumono nella storia, noi possiamo rilevare in rapporto a Dante, pure fra le reali grandezze. Gl' Italiani lo trasportarono lungi dalla terra nell' Empireo, e, dispogliandolo della sua spoglia caduca, lo sacrarono eroe della stirpe. Non altrimenti usava la Mitologia ellena e latina, che, mescendo all'umano il divino, trasfigurava le grandi figure della Storia, trasportandole nell'Olimpo, alla mensa e nella consuetudine dei Numi. Per questi procedimenti nei quali l' allegoria si accoppia e si confonde colla realità, l' austero poeta delle cose divine giunse a noi rappresentato come superbamente assiso tra i due evi, fra un nimbo di forme ieràtiche.

L' Evo medio si disperdeva precipitando nell'abisso di nebbie che avevano offuscata l'anima umana per le influenze barbariche; e Dante aveva cantato il grande epicedio: superbo canto magnificatore. Da lui si inizia il risorgimento della intellettività umana. Egli aveva scritto come il testamento del passato intellettivo dell'umanità: aveva scritta nel sublimante verso la sintesi del pensiero medio-evale, aprendo col gesto superbo i nuovi orizzonti agli uomini.

Noi amiamo queste grandi imagini. per le quali gli uomini grandi, i Genii delle stirpi, gli eroi ci si rappresentano alla mente e agli occhi quali superbe pietre miliari, quali termini spartitori fra due grandi correnti umane. È però in questo quadro molta convenzionalità suggerita dalla ambizione che ci rappresenta gli uomini isolati come più potente forza impellitrice di ciò che essi non siano in realtà, mentre sfuggono all'occhio della storia gli sforzi collettivi della gente. Un nome si erge di fra e sopra al fluttuare della onda umana: e quel nome diventa,

per spontaneità di accordi, il simbolo del movimento del suo tempo.

Di contro alla grandezza del quadro stanno, come contrapposto, le piccolezze della chiosa. Tutta la nostra storia letteraria è ben povera ancora nei manuali scolastici, e i suoi procedimenti pure nei rapporti di Dante ne sono comprova. Perchè, mentre per una parte le stratificazioni del Paganesimo Ariano rimaste nelle anime spingono per ataviche tradizioni invincibilmente materializzatrici a divinizzare gli uomini grandi della stirpe — come i Greci fecero divini i loro eroi — rinnegando la parte umana che negli uomini anche grandi perdura, come scoria meno nobile; — per altra parte poi i piccoli letterati si sperdono troppo sovente pei viottoli della letteratura, nei rapporti di Dante, a cercare le fonti dello altissimo poetare nei piccoli rimatori del duecento. Una visione mediana è come qui — come in ogni cosa umana — più esatta.

Se non è priva di merito la ricerca che spinge a rintracciare le prime origini e gli svolgimenti iniziali del poetare volgare, nei primi antichi e più modesti scrittori del vernacolo italiano, ben più alta è la ricerca delle idealità che avettero a essere a Dante maestre e inspiratrici. Ora queste lontane sorgenti sono ben altre e più remote, che non sia uso rappresentarle. Ciò non stupirà gli uomini colti, che non spaventano le lontananze e gli abissi. Perchè essi sanno che la umana coltura abissi non paventa e non conobbe; e, alata assai prima che l'ingegno umano discovrisse le vie per domare il cammino dei nembi, essa sui suoi vanni spirituali (non invano il genio elleno aveva Minerva a sua tutelatrice scolpita nell'atto di allargare ai rapidi voli dominatori le ali) essa — la umana coltura — aveva percorse lontane le vie del mondo.

***

Dante è rappresentato dalla concorde tradizione dell'umanesimo come l'archetipo del poeta cristiano. In niun Sacerdote del Nume, come nella mente altissima del Vate, assunse mai la visione del mito cristiano gli splendori celestiali che egli fece divini. I suoi cieli scintillano di luci e incandescenze, al cui raffronto appaiono opache le gemme che più sogliono abbagliare gli occhi degli uomini. Dante raccolse, splendente retaggio, la religiosità medioevale e le diè altezze di aquila, idealizzandone i quadri più materiali nel divino Poema.

Noi accogliamo il quadro. Ma, procedendo più oltre, rivolgiamo a noi e ai lettori una domanda ch'essi non si son fatta,

e per ragioni troppo chiare, come dimostrerò più innanzi. Noi ci chiediamo adunque: « Tutto ciò che voi — pubblico italiano e umanistico — affermate, sarà verissimo. Dante sarà stato, anzi fu senza contrasto, l'assertore più robusto ed efficace della idealità cristiana medio-evale. Ma sarà egli possibile dichiarare, donde questa idealità ebbe le sue scaturigini?

Questa domanda, dissi, non fu rivolta mai. Perchè è troppo chiaro che il teologo deve rispondere: « O uomo di poca fede! E donde sono mai rintracciabili le origini della verità? Dante stesso le disvelò per quel tanto che a noi se ne dissigilla. Esse si irradiano per sacre irradiazioni degli scintillamenti stessi di Dio, se anche gli occhi degli uomini volgari ne restino consuetamente abbacinati ». Ma ora per uno spirito osservatore altra è la faccia del problema. A parte le vicende ultime delle cose — inafferrabili — e il nucleo centrale della idealità che può anche essere riconosciuto come immanente nell'anima umana e prodotto da spinte interiori universali, — è la estrinsecazione di quella idealità nella forma esteriore quale il cristianesimo ce la rappresentò, rivestita di quella data veste, che noi investighiamo ricercandone le origini.

Ed è qui da ricercare la causa delle reluttanze. Perchè tutto ciò si ricollega col problema generale del cristianesimo e delle sue origini. E benchè sia ora il nostro tempo una êra che assunse la sua caratteristica dal libero pensiero, pure è certo che appena ora si inizia un tempo meno affannoso; ma siamo lungi ancora dall'aver apprestata a noi un'atmosfera di purezza delle visioni. Il cristianesimo, già completo nelle sue idealità, immutato, cattolico o universale, ebbe origine nella fatal notte del Natale dell'anno primo della benefica incarnazione del Cristo: e dal Cristo stesso trasse le sue efficacie e forme. Che esso invece sia stato, per lente modificazioni, creato dagli uomini e estratto dalle loro viscere, fatto rozzo nei primi secoli per le elaborazioni feroci delle meno colte genti d'Europa, che presto ne fecero loro monopolio arricchendolo dei loro entusiasmi di neofiti in contrasto cogli scetticismi latini, e affinatosi in progresso di tempo per lontanissime influenze ritornanti attraverso a vie traverse poco note, — un tale sistema di affermazioni e ricerche non fu affacciato che timidamente finora, perchè l'audace affermatore sarebbe stato perseguitato sino a ieri dalle alleate forze dei due poteri uniti, del braccio secolare in ausilio dello spirituale. E ancora oggi le persecuzioni del Vaticano contro i più trepidi Modernisti sono riprova dei perigli che si accompagnano a queste ricerche. Solo negli ultimi tempi queste visioni di luci sono presentate agli

uomini; ma assai incomplete. Eppure ciò basta perchè se ne sconvolga tutto l'edificio cristiano. Onde la Chiesa organizzata, lungi-mirante, se ne difende con angoscia. E in questo essa, seguendo le sue fortunate tradizioni, è certamente più avveduta e logica e consequenziaria che non i Modernisti che pure vanno dibattendosi vanamente nell'assurdo, perchè asseverano che non è nella loro anima l'intenzione di rovesciare il passato chiesastico. E all'infuori di essi anco gli spiriti più colti, che non si ricusano alle visioni della storia, non sanno liberarsi da altri pregiudizii che ottenebrano queste visioni.

Fino a ieri la critica chiesastica fu monopolio del Protestantesimo che vi inoculò il pregiudizio cristiano. Perchè il Cattolicismo per la sua essenza stessa non poteva accogliere nel campo delle cose sacre la critica: e di qui ebbe origine appunto tutto il movimento intellettuale della Riforma. Ma per altro lato i laici si erano disinteressati di questi dibattiti. Ove si aggiungano a questa critica Protestante i difetti e le limitazioni dello spirito tedesco, angoloso e rigido, — di questo spirito tedesco che impresse in queste ricerche le orme più profonde, — sarà facile il comprendere come e perchè il problema non potè avere soluzioni più radicali. Gli spiriti liberi da ogni vincolo religioso si apprestarono a una facile negazione: logica e sicura: perchè la verità non è sicuramente compresa nel breve ambito del contenuto di niuna religione formale. Ma tutta la parte storica del problema religioso, che fu tanta parte della vita degli uomini fino a noi, (e per l'avvenire le previsioni sono malsicure), fu negletta come cosa non rilevante per gli spiriti più indisciplinati che, vivaci puledri, dal loro dorso indomito scaricarono la soma millenaria della soggezione al dogma.

Nel più breve àmbito del problema cristiano, che è il più rilevante per il momento storico che attraversiamo, si aggiunse a intorbidare la questione la pregiudiziale ebrea.

Mentre, a onta di molte degenerazioni, sarebbe apparso naturale che del problema cristiano si dovessero occupare gli Ebrei, pei quali esso era stato così fatale avvenimento, e il cui autore era infine sangue del loro sangue; per ragioni troppo note fu a essi vietato di occuparsene: benchè, almeno per ataviche tradizioni, fosse logico supporre che essi avrebbero dovuto portare attitudini speciali nello studio di tutto ciò che vi si riferisce. Il divieto fu millenario, e i malcauti che vi si ribellarono scontarono colla vita l'ardire.

Ora ufficialmente ciò non avviene più; ma la tradizione perdura: e il sospetto involge ogni manifestazione ebrea. Il timore delle sorprese è vivace ancora. In Germania, nel paese

che si vanta quale patria del libero indagare, le Università ricusano sistematicamente le tesi di laurea che abbiano riferimento alla coltura ebrea. E anche nei limiti nei quali la indagine è concessa — ciò si permette ora soltanto, dopo le lunghe lacerazioni della tradizione, all'ebreo moderno che, travolto nel turbine, ha lasciati i lembi della sua individualità come brandelli di carne stracciati negli ingranaggi civili. Il legame della tradizione è spento: e nulla potrà più compensare il danno degli imposti silenzi millenari. Ora è steso come un lenzuolo di pace del sepolcro sulla questione cristiana.

Pure, tutto è da ristudiare. E quel che ci avanzò, piccolo resto del grande naufragio, ultimo per tempo, della cultura ebrea spagnuola, è tale da mutare radicalmente molte idee sul cammino della cultura religiosa e filosofica degli uomini.

Il patrimonio di cultura morale e intellettiva che Israele lasciò agli uomini quale retaggio è grande: pure nei resti che esso salvò dalle sue tre grandi catastrofi — delle quali la prima fu la dispersione Babilonese e avvenne nel VII secolo innanzi Cristo; e la seconda fu nel I secolo per opera di Tito; e la terza apre l'êra moderna, con Ferdinando di Aragona.

Il danno che venne al mondo moderno dalla cacciata degli Arabi e degli Ebrei dalla Spagna, per la ruina di tanto patrimonio intellettivo, non lo estimeremo noi più mai. Pure è anche certo che quel fermento di cultura si sparse per l'Europa, e produsse il Rinascimento. Gli uomini grandi non si nascosero mai queste cose. Lutero stesso, che per certa parte si trovò a contrastarle cogli Ebrei, li apprezzava e faceva appello a essi quali rinnovatori di studi linguistici nelle Università di Germania. Il nostro Pico della Mirandola apprese l ebraico dai Rabbini; e i dotti cabalisti erano onorati dai Principi. È certo che la Riforma di Lutero fu resa possibile dal diffondersi degli Ebrei e della cognizione della Bibbia ch'essi portavano con sè, per l'Europa; e le nuove luci del rinascimento vennero primamente d'Olanda con Erasmo e col Reucklin che pure studiò a Leida e che solo l'intervento di Leone X potè salvare dalle persecuzioni della Inquisizione di Colonia che l'aveva sospetto appunto per le sue cognizioni d'ebraico e per i suoi lavori cabalistici. Eppure tanto è forte il pregiudizio, che Bruno Baur, che fu pure il principe della nuova critica religiosa, osò scrivere che « fu piccola la parte che gli Ebrei ebbero nella vita intellettiva del Medio Evo ». Egli dimentica che il primo Rinascimento data da Papa Silvestro II, che fu frate Gerberto, francese ma monaco a Bobbio, e maestro di Ottone III imperatore. E questo dotto frate aveva attinte le sue

cognizioni nel mondo arabo, che è unito sì strettamente al mondo Ebreo, il quale nell'Evo Medio si assunse l'uffizio di diffonditore della coltura araba, la quale non era che un riflesso ellenico, a lei veniente per trasmissione siriaca. La grande affinità di queste lingue rese possibile questi connubi. La filosofia aristotelica s' impadronì, per le sue praticità oneste, dell'anima ebrea. Di fronte alle esagerazioni fluttuanti di Patone, che si sperdeva in nimbi d' infinito e di perfezione irraggiungibili, suona lieta constatazione la modestia del sistema aristotèlico.

***

È impressionante, dopo tanti bagni di Infinito e di Assoluto presi in Platone, senza che si concluda nulla in fondo, imbattersi in ragionamenti di buon senno come quelli del capo VI dell'Ètica nicomachea, nel quale è chiarito in forma di polemica contro Platone il sistema tutto inspirato alla relatività che informa il pensiero Aristotelico. Dice il filosofo di Stagira: « Io penso dover investigare l'idea del « Bene » nel suo senso generale, sebbene ciò mi sia reso difficile dal fatto che uomini amici a me (Platone e i suoi discepoli) già abbian trattato queste teorie delle idee. Ma è dovere sacro della più alta morale pel filosofo sovra ogni altra cosa preferire la verità anche con sacrificio del bene individuale. Ora, i filosofi che primi trattarono questa dottrina non collocarono le Idee tra quelle cose, nelle quali ammettevano il concetto del prima e del poi ; ond' essi anche non imaginarono l'idea di numero. Ora il Bene si colloca anche in ciò che riflette la sostanza come in ciò che riflette la qualità accidentale e in ciò che riguarda l'idea di relazione; ma l'essenza in sè e l'essere per natura precedono l'idea di relazione: questa rassomigliando a un pullulare sul tronco dell'essere con cui si conviene. Sicchè è impossibile che una sola idea sia comune per tutte queste categorie di sostanza, qualità e relazione. E poichè il Bene si dice ugualmente che l'essere, e in altrettanta complessità di concezioni, poichè esso è espresso nella categoria del *che* (essenza), ed è allora Dio e intelligenza, o nella categoria del *quale* ed è virtù, o del *quanto* ed è misura, o della relazione ed è *l'utile*, o del tempo ed è *l'opportunità*, o del luogo ed è *dieta* o *modo di vivere* e dimora, e così via via è chiaro che il Bene non può essere un qualche cosa di comune nel senso generico ed un'unità. Perchè quando si parla di esso, non si può riferirsi che a una categoria di esso, non a tutte in una volta.

« E poichè delle cose che si riferiscono a una idea sola è una la scienza, così di tutti i beni dovrebbe essere una la dottrina. Invece sono molte anche di quelle cose che si riferiscono a una sola categoria. Così per la categoria dell'opportunità abbiamo in guerra la strategia, e in malattia la medicina. E per la misura, nel cibo la medicina ancora, e nelle fatiche la ginnastica.

« ἀπορήσειε δ'ἄν τις τίποτε καὶ βούλουται λέγειν αὐτοέκαστον, εἴπερ ἐν τε αὐτοανθρώπω καὶ ἀνθρώπῳ εἷς καὶ ὁ αὐτὸς λόγος ἐστὶν ὁ τοῦ ἀνθρώπου. ἢ γάρ ἄνθρωπος οὐδὲν διοίσουσιν: εἰ δ'οὕτωξ, οὐδ'ἢ αγαθὸν. Ἀλλὰ μὴν οὐδὲν τῶ αἴδιον εἶναι, μᾶλλον ἀγαθον ἔσται, » ecc.

« E cioè ci sarebbe da titubare, su ciò che essi (cioè i Platonici) intendono dire col loro « essere in sè stante »; se è certo che nel concetto dell'uomo in sè come in quello dell'uomo individuo l'idea è sempre una sola, cioè quella di uomo. Poichè, in quanto uomo, in nulla differiscono: che se differissero, non sarebbe più il Bene. Ma si può affermare che per essere una cosa eterna, non perciò debba necessariamente essere un *bene* di categoria superiore, allo stesso modo che non si può dire più *bianco* un colore solo perchè duri più in confronto di quello che non dura che un giorno. Più persuasivo è quanto affermano i Pitagorici, quando collocano l'essere nella schiera dei differenti beni: e ad essi pare aderire Speusïppo ». — Dopo tanto azzurro indistinto del quale si nutrì l'umanità al seguito di Platone e dei Neo-platonici, è certo che questa dottrina aristotelica doveva suonare come la voce del buon senso che richiamava gli uomini dal sogno alla realtà della vita.

E anche più aspramente per così dire, già al Capo III della stessa Ètica, scrive Aristotele: « Intorno a ciò che riflette le concezioni del bello e del giusto regna tale una discordanza e incertezza di vedute, che se ne venne a formare l'opinione che ambo siano fissati dalla convenzione, non dalla natura:

« Τὰ δὲ καλὰ καὶ τὰ δίκαια τοσαυτήγ ἔχει διαφοράν καὶ πλάνην, ὥστε δοκεῖν νόμῳ μόνον εἶναι, φύσει δὲ μὴ ».

E subito appresso aggiunge: « Notoriamente dobbiamo accontentarci, quando parliamo di tali soggetti e argomentiamo da tali principii, di mostrare la verità soltanto con tratti generici e in abbozzo; e se parliamo di oggetti e se procediamo da proposizioni che sono capaci soltanto di una verisimiglianza che proviene a essi dalla maggioranza dei casi, allora deve bastare, se anche le nostre conclusioni sono soltanto di questa natura ».

« Ἀγαπητόν οὖν περὶ τοιούτων καὶ ἐκ τοιούτων λέγοντας παχέως καὶ τύπῳ τἀληθὲς ἐνδείκνυσθαι, καὶ περὶ τῶν ὡς ἐπὶ τὸπολὺ λέγοντας τοιαῦτα καὶ συμπεραίνεσθαι ».

Un vero scienziato adunque non pretende alla assoluta acutezza delle definizioni per ogni singola specie, se non nella misura in cui la natura del soggetto la permette; poichè è uguale controsenso appagarsi da un matematico che dimostri le sue proposizioni con arti persuasive, come il pretendere da un rètore dimostrazioni col metodo geometrico (Capo 3°, § 2° e 4°). E al Capo 4°, § 4°: « Anche Platone già si chiedeva, se la via delle ricerche debba partire dai principii o condurre a essi; come se alcuno chiedesse, se nel campo della corsa il corridore debba andare dai giudici del campo verso la mèta o per contrario ». Questo passo di Platone non ci pervenne. Però Platone abusa di questa teoria, partendo da principii inafferrabili alla umana ragione. In effetto avvenne che Aristotile andò per altre vie, come meglio appare dal periodo che segue: « Ogni ricerca deve partire dal noto. Ma ve ne sono due specie: ciò che è noto a noi, e ciò che è noto in via assoluta. E noi dobbiamo appoggiarci su ciò che è noto a noi, e cioè per circostanze di luogo e tempo e relazioni ». — Non si può essere più pratici, con questo repudio delle verità astratte, come fa rilevare nel suo commento il Garne.

Al pratico spirito ebreo dovè suonare attraente questa dottrina che si inchina alla realtà. Noi possiamo veramente accogliere come veri questi procedimenti storici: che il Platonismo colle sue irrealità ingenerò il Gnosticismo, e, traverso a tutti i contrasti, anche il Cristianesimo che ne fu il legittimo erede; mentre il diffondersi della dottrina aristotelica creò invece, attraverso a tutte le traversie, la cultura moderna. Se ne ingenerarono, è vero, le insidie della scolastica. Ma, a onta di tutto, l'ingredire di essa nella storia del pensiero fu sempre una conquista e un progresso; perchè essa fu il nemico che la teologia introdusse entro le sue trincee. Fu un modo, il solo che fosse allora concesso, per far accogliere un sistema di discussione, e fosse pure torturante e aprioristico, nel dominio delle fede tiranna. E sebbene quella discussione insidiosa a base di sillogismi fondati su numerosi assiomi e principii « a priori » fosse ingannatrice, — pure valse a scaltrire le menti che poterono arrivare a scoprire l' inganno delle arbitrarie premesse, che l'uomo capì poi come gli fosse lecito di respingere da sè.

* * *

Aristotele, questo è il nome grande che domina tutto il Medio Evo, e che rese possibile, attraverso alle lotte contro le esagerazioni aristoteliche, il Rinascimento. Ora, allo studio

di Aristotile e alla sua diffusione gli Ebrei si diedero con un ardore invincibile. Ciò riconosce il Jourdain, nella sua storia delle scritture Aristoteliche nel Medio Evo. Rabbì Saadiah Gaon se ne dimostrò già conoscitore disinvolto nel IX secolo. Il grande Maimonide, che visse nel XII secolo, scrive in Moreh, II, 22: « Tutto ciò che Aristotele insegna sotto il Mondo sublunare, è indubbiamento vero, e solo chi non l'intende può dubitarne ». — E Gabirol, che deve formare il soggetto principale di questo studio, scriveva queste parole inspirate: « Sappi che lo studio dei primi principii, e il penetrarli, è la più grande e profonda felicità dello spirto pensante. Liberati dalle cose del senso, e profondati nella spiritualità. Se tu ti rappresenti i primi principii e ti fai uno con essi e li signoreggi spiritualmente, allora la tua mente si alzerà infino all'ultimo oggetto d'ogni pensiero, e tu ti purificherai dalla lordura dell'empirismo del senso e ti libererai dalla prigionia della natura, per spingerti nella trascinante forza del pensiero, fin dove le forze ti portino ad apprendere la verità della sostanza spirituale. Spogliando il tuo spirito da ogni sensualità, tu abbraccerai tutto il mondo esteriore, e lo porterai in un angolo della tua anima. Allora tu riconosci tutta la picciolezza dell'Empirismo di fronte all'altezza dell'Idea, tu vedi le essenze spirituali stesse giacere nella tua mano, e tu riconosci te stesso come di una sola essenza con esse, e tutto il mondo dei corpi nuotare in questo mare spirituale come la nave sul flutto e come l'uccello sull'aure. (Vedi Pakira, in Moreh Ammoreh, passo riprodotto da Dukes nelle « Colonne d'onore », pag. 108). È veramente un divino soffio in questa pagina di altissima poesia umana. E, poichè le spinte delle anime hanno simiglianti estrinsecazioni in questo divino strumento che è la parola, attraverso a tanta distanza di eventi e uomini, io sento spirare entro la pagina del filosofo ebreo lo stesso spirito d'ambrosia che fa sì bella e vibrante la più eccelsa manifestazione psicologica che il cristianesimo abbia data di sè nei secoli. Io voglio dire delle parole colle quali Agostino narra l'ultimo suo colloquio colla madre, e che sono a mio avviso la sola espressione veramente originale di una grandezza spirituale autonoma che il cristianesimo abbia saputo estrarre dal suo seno; tutto ciò che è di bello nel resto della sua letteratura non essendo che una eco, sia ebrea e sia greca. Ma nella pagina delle *Confessioni* è già quella espressione mistica che annunciava un rivolgimento nel pensiero umano, che poi la poesia giudaico-spagnuola accolse e plasmò innestandola sul vecchio ceppo ebreo. Agostino, come Goethe, impose all'attimo che passava, di arrestarsi, per-

chè era bello e perchè era vero, e perchè rimanesse nei secoli l'impronta della nuova sensazione di vita che l'anima umana provava in quel tempo, che costituiva come un grande risvolto nelle sue vie. Confronti il lettore queste due manifestazioni di due grandi anime, che si accostano a sì grandi distanze, superando le barriere ridevoli che l'intolleranza e la limitazione ergono fra gli uomini. Scrive Agostino d'Ippona della visione intellettiva che egli ebbe in Ostia, descrivendo la conversazione materna nella quale l'animo sembra evaporare in un Empireo di serenità: « Venivamo cercando qual esser debba la vita spirituale, che occhio non vide, nè orecchio udì mai, nè mai entrò in cuor d'uomo. Dicevamo: Se a un' anima tacciano i bollori della carne, tacciano i fantasmi della terra, e dell'acqua e dell'aria, e tacciano anche i cieli, e l' anima medesima taccia a sè stessa; e tacciano sogni e visioni all'anima, perchè queste cose dicono: « non ci siam fatte da noi, ma sì ci creò colui che sta in eterno »: e l'orecchio che ascolta si drizzi a colui che lo ha creato, sicchè ascolti la parola di lui non per mezzo di lingua carnale o di voce d'angiolo o di rombo o di nube o di enigma di parabola, ma lui stesso si ascolti; — se reggasi a questo volo e sparisca ogni visione d'ordine inferiore; e questa unica visione celeste rapisca e assorba e intrinsechi nei riposti gaudi il suo contemplatore in guisa che simile sia la eterna vita a questa momentanea estasi che ci fa sospirare ancora: non è forse questa la promessa: *Entra nei gaudii del mio Signore* »?

Nella stessa epoca medioevale, nella quale fiorì Gabirol, il più grande dei filosofi ebrei, Maimonide, nel suo Trattato « Moreh Anebuchin », III, 51, rincalza a quel che diceva Gabirol. « Io ti ho chiarito, che la Intelligenza, che Dio ci comunicò, è il legame fra esso e noi ». (Ci troviamo qui dinnanzi a una parafrasi della consueta concezione cristiano-gnostica, della incarnazione del Verbo in ben altro senso intesa dalla materializzazione cui la ridussero gli svolgimenti della Chiesa certamente, ma contenuta ancora nella purezza del concepimento di Filone.) « È in tuo potere di afforzare quel vincolo, o di allentarlo e indebolirlo a volta a volta, fino a che esso si sciolga.

« Si rafforzerà se tu te ne servirai per amarlo: diverrà più debole, se tu rivolga il tuo spirito verso altre foci ».

Simili passi, indicanti un culto entusiastico della filosofia, sono in Maimonide innumerevoli. Lo stesso grande nemico del Maimonide e del filosofare, ch'egli considerava siccome sistema distruttore dello spirito religioso, Rabbi Schemtob, apre il suo libro « Emunot » colla proposizione che non si può tuttavia porre

in dubbio come « conoscenza e sapere siano elementi essenziali per la elevazione umana verso alla sua perfezione ».

Il più antico trattato di filosofia, scritto con intendimenti di sistema, è quello di Rabbi Saadiah ben Ioseph, che visse al Fayum in Egitto, dall'anno 892 al 942. È nel libro contenuta la critica dei sistemi della filosofia greca. Ma è caratteristico, fra tutte le magnificazioni della vita spirituale, come il senso pratico ebreo fosse sempre un grande correttivo alle esagerazioni. Combattendo le tendenze anacorètiche sì care al cristianesimo, egli dice: « Il vero ascetismo e la separazione dalle cose terrene deve esercitarsi in mezzo al vivace fermento della vita! »

***

Fu un ambiente di alta cultura questo, che regnò nella Spagna dal mille in poi: — ambiente di luce veniente di Siria e di Caldea, e in che gli ebrei si deliziarono. Poco ne rimase, sotto la bieca persecuzione della Inquisizione spagnuola: altro che un nostalgico senso di rimpianto nelle disperdute famiglie d'Israele. Io stesso ricordo di avere dalla viva voce degli avi sentite magnificare quelle antiche memorie famigliari e visti oggetti sacri che mi erano indicati come provenienti da quei luoghi splendidi per ricchezze antiche. Le famiglie ebree portavano e magnificavano come titolo nobiliare l'origine spagnuola, che è comune a tutto l'Israele italiano e olandese. Ancora dopo la cacciata degli Ebrei dalla Spagna, durarono la floride colonie della Italia meridionale e sicula, sino a Filippo II che applicò nei paesi della nuova conquista la odiosa misura dell'espulsione.

Per quale tramite siano giunti gli Ebrei nella Spagna, non è ben chiaro. Molti certo, alla coda della conquista araba; — ma molti erano già colà stabiliti sotto ai Visigoti. È probabile che queste Colonie derivassero dalla dispersione dell'anno 70 dopo Cristo, quando Tito li gettò nel mercato del mondo vendendoli come schiavi e mandandoli alle miniere.

Non è impossibile che altri avessero anche più lontane origini in Sardegna, e fossero i successori di quelli che per Tacito e Svetonio sappiamo esservi stati confinati da Tiberio e da Claudio.

Il primo poeta ebreo di rilevanza pare essere vissuto e avere poetato a Cagliari — e fu Eleasar ben Jacob detto il Kalir o cagliaritano, verso la metà del 10° secolo: « Su verdura di ubertosi pascoli — lascia che il mio gregge si pasca — e fiorisca in splendori di vita » — così alzava il cagliaritano al Cielo tirreno il suo canto della lontana, inestinta speranza.

Vero è che la critica tedesca non vuol riconoscere queste origini italiane, e pone la patria di Kalir nella Siria. Ma, qualunque sia la portata di questo particolare, noi ci accostiamo ora a indicare quali furono le vere vie della civiltà e della rinascenza nel nostro mondo latino. La luce venne d'Oriente, seguendo il corso antico. Io ravvicino qui il particolare fenomeno della cultura ebrea a quello più vasto della cultura araba, colla quale ebbe sorti simiglianti: e questo quadro getterà luci più lontane, che ci toccano. La sede della cultura ebrea fu — da tempo immemorabile, dall'8° secolo avanti Cristo — dalla caduta di Gerusalemme sotto Nabucodonosor in poi — più che Gerusalemme, Babilonia. La stessa lingua — corrottasi per la mescolanza delle rozze plebi militaresche in Palestina — conservò nella Caldea la sua purezza, in bocca di Ezechiele e dei primati dalla gente tratti nel lontano esilio. — Questo fenomeno a primo aspetto così strano, si accentuò dopo la caduta di Gerusalemme e la dispersione Romana.

In Babilonia si elaborarono il Talmud e il Midrasch. Mentre le scuole Palestine vivevano fra l'oppressione, fiorivano in Babilonia le accademie dei Geonim. Non solo; ma lo spirito ebreo nel contatto babilonese assunse nuove forme più delicate: se anche forse deviò alquanto dalla severità dello spirito semitico. — L'importanza di Babilonia quale antico centro di coltura è ammessa generalmente, perchè parlano a noi ancora oggi le venerabili voci che escono dalle meravigliose argille.

Pure noi non sapremo più mai verisimilmente tutta la sua grandezza.

Dalle Accademie Babilonesi — al seguito della conquista araba — la cultura ebrea si diffuse, sembra, primamente in Italia: come starebbe a provare la personalità così enigmatica ma interessante del « Kalir », il rude ma potente versificatore cagliaritano, e anche quella del Donolo, nato nel 913 in Aversa.

Nell'anno 962, poi, accadde un fatto stranissimo e gravido di conseguenze. Quattro grandi Dottori delle Accademie Babilonesi si trovarono riuniti a Bari.

Furono Rabbi Kuschiel, e Schemariah, e Mosè ben Kanoch e suo figlio pure di nome Kanoch. Imbarcatisi, caddero in mano di pirati, che li rivendettero a varie comunità ebree. I primi due fondarono celebrate scuole in Egitto, gli ultimi due a Cordova.

Coll'affermarsi della potenza Araba in Spagna — quando Cordova divenne uno Stato indipendente — cessarono anche le relazioni di dipendenza della cultura ebrea d'Europa dall'Asia. Nell'anno 1040 si spegne l'istituto dei Geonim, che esercitavano un'autorità morale su tutto l'Ebraismo mondiale. — Così, in

seguito all'episodio che esposi, della prigionia dei quattro Rabbini, e dal loro fissarsi in Occidente, per via indiretta venne a pesare sugli svolgimenti civili Mediterranei per una seconda volta quella meravigliosa cultura Babilonese che, per le guerre colla Grecia e per la successiva conquista Alessandrina, aveva di sè plasmata la filosofia Ellenica con Platone e Aristotele.

La funzione di Babilonia nella elaborazione della umana cultura fu di servire come crogiuolo dove vennero a mescersi le due civiltà sì differenti fra esse: la Semitica e la Ariana dell'India, pel tramite Persiano; la Persia essendo sempre stata come un cuneo dell'Arianesimo entro nel mondo Arabo-Semitico. Negli svolgimenti Babilonesi che assunse la poesia e la filosofia ebrea medioevale, donde poi derivò la più tarda concezione cristiana — come mostrerò — si vedono segni troppo chiari di quelle stesse influenze buddistiche, che informarono di sè coll'India tutto l'Oriente asiatico. Sono grandi azioni di unità umane, che in determinate epoche balzano su ogni distinzione di stirpe, per invincibili coercimenti delle spinte interiori! E ora per uno di quei ritorni così frequenti nella storia — per altre mirabili vie e per proseguimento di procedimenti — si avverava che per una volta ancora veniva a raccostarsi la cultura Babilonese elaboratasi nelle Accademie di Caldea, colla filosofia greca, nel modo che ora preciserò.

Nel 5° secolo aveva avuto luogo in Siria un grande rifiorimento della cultura, che si spense poscia rapidamente nelle ruinose guerre che seguirono alla caduta dell'imperio d'Occidente e fra le lotte che l'imperio d'Oriente, rimasto solo baluardo dell'antica civiltà greca, ebbe a sostenere coi Persiani. Data da allora tutta quella letteratura che passò poscia come deposito prezioso negli archivi dei conventi Sirii.

Ebbe colà larghi svolgimenti l'istituto monacale, come rileva facilmente chi ha qualche famigliarità colla storia chiesastica. Ora quei manoscritti giacciono in quegli archivi, e anche nella Biblioteca Vaticana, e sono prezioso ausilio per i ricercatori delle origini cristiane.

A quando a quando se ne pubblicano estratti per cura delle Accademie Pontificie. Non fu una letteratura originale, ma a base di traduzioni dai libri Sacri ebrei, ecc. Accanto però alla letteratura religiosa, un'altra ne esistè profana, di provenienza ellenica. Su queste cose dà notizie distese il Wenrich nel suo libro *De Versionibus graecorum auctorum*. Opere di greca filosofia e medicina furono ricercate e comentate; le due materie essendo allora unite come uno stesso ramo della cultura; e furono medici Sirii alle Corti dei Sultani Abassidi che ne destarono

il senso e l'interessamento tra gli Arabi. Sovratutto Aristotele pel suo spirito di praticità attrasse quelle menti: e per la affinità del Siriaco coll'Arabo, e per la facilità della traduzione, il filosofo greco divenne in breve famigliare a tutto il mondo Semitico.

Già dissi quanto se ne interessarono gli Ebrei, e come già nel 10° secolo il Gaon Rabbì Saadiah del Fayum (egli è nato nell'anno 892) nel suo libro dal titolo « Nozioni di fede e costumi » mostrasse cognizioni esatte dei sistemi filosofici dell'Ellenismo. Egli combatte il punto di vista sì de' sofisti che dei pirronisti e di Timone di Flionte.

***

Gli Ebrei di fronte ad Aristotele si trovarono a dover procedere a interessantissimi procedimenti di assimilazione, tra molti contrasti. Quella aristotelica aridità di formule e di sistematizzazioni riusciva di ben difficile concepimento e adattamento colla vaga indeterminatezza della passione Semitica, magnificatrice delle sì varie opere della creazione Divina. Per una parte la logica fu assunta come strumento della ricerca Talmùdica; mentre tutta la parte riflettente le nozioni scientifiche di Storia Naturale fu avidamente accolta a conferma delle mirabili opere della creazione. Come la Scolastica per la Chiesa in rapporto alle cose di fede, così Ibn Esra in Jesod Morà pag. 140 raccomanda la logica come *bilancia* del Sapere. — Ne derivò una *Diminutio capitis* per la parte aneddotica, *agàdica*, così graziosa e cara ad Heine e rispondente al genio della fantasia di Oriente, la quale venne a trovarsi impedita nelle sue divagazioni e chiusa entro limiti di ricerche sistematiche. Allora fu che si trovò la via di uscita dichiarandosi che la leggenda e lo stesso racconto biblico non fossero che allegorie a figure di più profonde verità. Ciò scriveva Rabbi Selomò ben Adderet 800 anni avanti a Don Salvatore Minocchi, che per questo ardimento è, in comune coi Modernisti, bandito dalla Chiesa per ordine di Pio X. — Tuttavia l'atavico rispetto per il libro sacro, prezioso deposito della tradizione, fu sempre di limite alle eccessività di una troppo ardita esegesi.

Più rispondente all'indole ebrea fu il rinnovato ardore per gli studi di medicina e astronomia. Fu qui la prima origine di quel fiorimento civile che ebbe il suo culmine nella Università di Montpellier e di quel fermento rigoglioso di coltura, che dalla Spagna si allargò alla Provenza, finchè la cupa persecuzione inquisitoriale con Innocenzo II e poscia con S. Domenico la spense nella terribile crociata Albigese.

Per la parte che gli Ebrei ebbero nel progresso della scienza medica, le notizie sono troppo sicure e diffuse perchè occorra insistervi. In questo mio studio, lasciando l'àmbito largo dello studio di questi svolgimenti, restringerò la mia osservazione, in rapporto colle influenze babilonesi e buddistiche, alla concezione cosmogonica quale appare negli scrittori ebrei in quanto essa ha un riferimento a quella parte che di essa passò nel poema dantesco ; sia per diretta derivazione, come sembra a me e apparirà dall'esame del breve poema di Gabirol, che forma l'oggetto più speciale di questo studio; sia per comuni derivazioni aristoteliche e tolemaiche, come è più generalmente ammesso.

Gli Ebrei hanno il vanto di avere fissate norme esatte alle lunazioni, preoccupati sempre com'erano del bisogno di regolare un ritorno esatto delle solennità religiose. Ne derivò quel sistema misto di calendario lunare e solare che rispondeva a grandi esattezze astronomiche pei suoi tempi e anche oggi non è guari superato dal sistema corrente. Fu per secoli monopolio sacerdotale il fissare i giorni festivi sinchè, nella imminenza della dispersione, « Hillel il giovane » ebbe la abnegazione di spogliare il sacerdozio di questo ultimo resto del potere, e ciò che era creduto frutto di operazioni meravigliose dimostrò al popolo che non era che un calcolo abbastanza elementare fondato su ciò che noi, dall'astronomo greco Metone, chiamamo ciclo Metònico,ritornante tutti i 19 anni, per raccordare il corso solare colle lunazioni, a mezzo del numero aureo che determina l'Epatta, cioè la precedenza delle 12 lunazioni sui 12 mesi solari, causata dalla differenza degli 11 giorni che quelle hanno in meno su questi. Ciò ottenuto, il Mondo Talmudista si disinteressò per suo conto delle osservazioni celesti. L'abnegazione di Hillel era stata un fatto storico della più grande importanza; perchè fu essa che rese possibile il durare d'Israele per tutti gli sparsi e divelti nel mondo padiglioni di Giacobbe, rendendo possibile di accendere negli stessi giorni, insieme col lume rituale, le anime, a commemorare le sacre ricorrenze. Qualche lontana eco della idea platonica ritorna tuttavia ancora nel Talmud, ma più forse per spontanee impressioni che le vastità degli aerei padiglioni suscitano nelle anime degli uomini che non sia avvenuto per apprendimenti. « I Cieli si rallietano di compiere la volonta del loro Signore », è detto in Sanhedrin nella nota benedizione. — E più oltre: « Il sole ogni giorno s'inchina al suo nascere e al tramonto dinanzi a Dio (idea tratta dal passo di Neemia IX, 6, che suona: Tu hai fatti i cieli, ecc., e l'esercito del cielo ti adora »). Ma ora, sotto una ritornante influenza caldea — animata e

ringiovanita dal senso poetico fiorente e rampollante nella terra di Spagna — Il cielo si trasformò in un elemento di vita, e furono creature viventi e operanti le oscintillanti stelle, santificate da elementi metafisicamente mistici : spirituali potenze intermediarie fra il mondo del peccato e il Principio animatore delle cose. Tutto ciò si annodò stranamente colla dottrina aristotelica, pure fra qualche contrasto essenziale coll'affermazione della eternità; questa portando necessariamente a negare la creazione del cosmo per opera di Dio, nel sistema consequenziario del filosofo greco; contrasto sul quale piacque sorvolare. Ma invece ci fu accordo perfetto — salva conservando l'idea ebraica della creazione per opera di Dio — sulle idee conseguenti. La definizione aristotelica contenuta nel trattato « De Mundo », pag. 392 dell' αἰθήρ rappresentato come un στοιχεῖον (materia prima, o elemento) ἕτερον τῶν τεττάρων ἀκηρατόν τι (puro, primigenio, non mescolato con impurità) καί θεῖον, e cioè come un elemento essenziale altro dagli altri quattro elementi (della Terra, dell'Acqua, del Fuoco e dell'Aria) fu accolta e corrisponde al 5° elemento dei trattatisti ebrei. Rabbi Saadiah già nel IX secolo ne tratta distesamente; e anzi pare polemizzare contro Aristotele intorno al suo asserto della increabilità del cosmo, quando dice, prendendolo in contraddizione : « È un curioso sistema filosofico questo di mettere in dubbio ciò che è evidente e di convertire in certezza il dubbio, quando si viene ad oppugnare la origine del cosmo dal Nulla, opponendo che non fu vista avvenire questa creazione, e poi si accoglie la esistenza di un 5° elemento che niuno mai vide nè toccò ».

I corpi celesti furono ritenuti « divine sostanze »; si accolse (Maimónide, I, capo 72) la definizione precisa aristotelica, di σώματα δεῖα, e il ritmo eterno delle evoluzioni celesti divenne il « leit motiv » della nuova poesia, che potè sbizzarrirsi a tirar fuori i colori più splendenti della sua tavolozza animata e nutrita dai colori accesi dei tramonti del bel cielo di Spagna, per descrivere queste meraviglie che niun occhio umano aveva penetrate mai. Lo stesso giuoco di luci e fiamme e suoni divini sarà magisterio supremo del poema dantesco.

Ciò che era conteso alle arti grafiche era aperto alla parola : a questo meraviglioso strumento della espressione dei sentimenti umani, che non conosce confini alle sue ali. Se ne venne a formare una specie di celeste mitologia, con gradazioni varie di angeli e attribuzioni molteplici di funzioni. Si accoppiò a queste fantasie la base scientifica del sistema planetario aristotelico-tolemaico, e le sette sfere planetarie costituirono divisioni geografiche sovra cui era sovrapposto l'Empireo, residenza del Nume; mentre nei vari cicli erano gradazioni di beatitudini.

La sfrenata angeologia che accompagnava questi quadri si riattaccava certamente ad antichi ritorni di tradizioni babilonesi. Noi lo sappiamo. Il severo spirito semitico era alieno da queste materializzazioni così suadenti e insidianti. Ma qualcosa ne aveva accolto nei contatti babilonesi e persiani. Ciò che ne penetrò nella Bibbia ha quelle origini; infatti per trovare le diffusioni maggiori e gli svolgimenti più palesi bisogna scendere ai tempi posteriori alla cattività con Ezechiele e Daniele fino alle esagerazioni del poema di Tobia che la severità ebrea si ricusò di accogliere nel Cànone.

***

La Cabbalah è una degenerazione dello spirito ebreo che viene di là: dalle arti dei Magi di Babilonia. Essa — primordiale sistema di filo-teosofia, si dava a una vera orgia di angeologia. — Questi spiriti misteriosi, che il pio ebreo saluta nelle preci rituali dinanzi alla sacra làmpana ogni venerdì sera aleggianti al servizio di Dio, si libravano sempre nell'aure, intorno all'Ebreo dotto nella Cabbalah e versato nell'arte di evocarli coll'ausilio delle sacre formule ed esorcismi. Era un'atmosfera di dolce follia che confortava quelle povere anime afflitte dall'oppressione medio-evale, e che tra la abiezione che le inchiodava colle armi del potere secolare e chiesastico alla terra, le inalzava al cielo per conforti ineffabili. Era tanto il miracolo del sollievo che a esse ne derivava, che il fenomeno appariva meraviglioso al mondo cristiano, dinanzi allo spettacolo di beatitudine nel quale quegli oppressi fra le loro insopportabili miserie si pascevano. Sicchè molti finivano per credere alla realtà di quelle illusioni e di quelle pratiche, che erano confuse colla ricerca dell'oro e della pietra filosofale: — e ciò fu ausilio al Rinascimento, molti dotti essendosi col nostro Pico accostati allo studio dell'ebraico, mossi da desiderio di essere iniziati nel misterio della scienza occulta. Strani e misteriosi ausili di strumenti e vie che la umana coltura ebbe nelle sue traversie ad accogliere! Io stesso ancora, nella mia fanciullezza sentii gli echi di quelle allucinazioni, e vidi magnificare ancora dai padri i nomi di persone da poco sparite dal mondo, dei quali i parenti erano nostri famigliari ancora, come di uomini che avevano frequenti consuetudini cogli angeli che scendevano a conversare con essi. Erano le ultime risonanze di un mondo che profondava nel gran mare del passato, travolto dal presente scrutatore e dissipatore delle nebbie sì favorevoli nella loro incerta penombra al misterio e alla fiaba! Presso di noi — e in tempi assai più vicini — il Benamozegh di Li-

vorno, che fu, per altissimo spirito ricercatore, storico insigne degli Essenii, e approfondì i secreti più profondi della storia e della coltura ebrea e greca, pure condiscese a quelle fantasie, che per questi esempi non ci possono parere infondate più che non sieno quelle di moderni teosofi e spiritisti. Erano auto-suggestioni che trascinavano quegli spiriti verso le idealità vaganti del sogno.

Anche per queste fantasie degli angeli abitatori del cielo, tra suoni ineffabili delle cètre e visioni di luci abbaglianti, la base lontana era, per i poeti ebrei, Aristotele, che si congiungeva alle antiche tradizioni babilonesi,delle quali è più illustre interprete Ezechiele (Capo I). Aristotele nel Trattato «De Mundo» al capo 6°, pa. 398, scrive: « Il più alto seggio prende Dio stesso, e la maggior potenza passa all'Ente che più gli sta presso». Non c'è che un passo per giungere alla distinzione delle gerarchie, e potenze, e Troni, e Dominazioni, e cioè a tutto il sistema al quale Dante ci ha fatti famigliari, e che il Cristianesimo attribuì a Dionigi Areopagita, che l'avrebbe saputo da S. Paolo in virtù di quel breve verso allegorico della Ep. II ai Corinzi XII,2: « Io conosco un uomo in Cristo il quale fu rapito insino al 3° cielo; — se fu in corpo o fuori del corpo io non so, ecc. Iddio il sa »; mentre si tratta di un'opera posteriore d'assai, scritta nel IX secolo, sotto il falso nome di un supposto Areopagita che sarebbe stato amico di Paolo. Vi accenna Dante, Par. XXVIII 130 « e Dionisio con tanto disio — A contemplar questi ordini si mise — Che li nomò e distinse com'io, ecc. Chè « chi 'l vide quassù gliel discoverse (e cioè, Paolo che sarebbe stato secondo la leggenda il suo convertitore al Cristianesimo) ». Anche a pagina 298 dello stesso trattato « De Mundo » Aristotele ha un passo assai strano che fu l'origine di tutto il sistema cristiano, — accolto primamente dal Gnosticismo. Egli dice: «Come poco si addice a un signore terrestre compiere da sè le funzioni più basse, così lo stesso avviene in riguardo a Dio. Per considerarlo in modo degno, bisogna che lo rappresentiamo secondo la imagine del re Persiano, a tutti invisibile, chiuso nel suo Palazzo, al quale corridoi e porte da ogni parte adducono. Intorno a esso si allineano in varia gradazione servi e impiegati, guardie e referendarii ». Il Gnosticismo accolse questa concezione, della indegnità delle cose terrene, a toccare le quali mai sarebbe discesa la Divinità: onde fu necessario metterle accanto altri coadiutori, incaricati delle funzioni più basse: un Dio creatore della materia, che sarebbe stato Jehova; ad abbattere il cui regno materiale avrebbe provveduto il Dio creatore dello spirito, mandando giù suo figlio, Gesù incarnato. Attorno al

Dio dello spirito veniva tutto naturale di collocare schiere di angeli, ecc. Nel Talmud già — e sempre per influenza caldea — si trovano queste imagini. In Ber. r. c. 78 è detto: « Gli angeli salgono dal fiume di fuoco, — *néhar denur* — e quando hanno cantato il loro inno di lode, di nuovo profondano in esso ». Sono già qui contenute in germe tutte le orgie di luci e canti onde si sublima il « Paradiso dantesco ».

* * *

Benchè la poesia ebrea abbia largamente usato di queste imaginose fantasie — pure il saldo senso della realtà, che fu sempre retaggio di Israele nelle sue vicende, impedì che esse prendessero sede nel credo religioso, come avvenne invece nel Cristianesimo. — Fu solo la Cabbalah che se ne impossessò, come dissi. Ci soccorrono qui altri raccostamenti col Gnosticismo, che ci provano come questo non dovè essere un movimento intellettivo che siasi tenuto ristretto nella cerchia cristiana, ma ebbe origine in Egitto, in circoli ebreo-cristiani, che traevano le loro prime ispirazioni dalla filosofia greca. Aristotele pone a base delle attività cosmiche il νοῦς ποιητικός, la Intelligenza creatrice. Chi ha famigliarità con questi studi sa quanta parte essa giocasse nel sistema gnostico di Basilide, che poi in forma vaga e indistinta e meno urtante passò nel 4° Vangelo colla teoria del λόγος (lógos), del verbo incarnato. Ora fa stupore il vedere che verso il Mille — pure fra gli odi professati contro la pervertitrice filosofia greca — il cabbalista Rabbi Schantob nella sua opera Sefer Emmunòt accolga il νοῦς ποιητικός e ne faccia un angelo. A parte i cabbalisti però — i pensatori ebrei erano inesorabili in rapporto a queste fantasie e popolazioni di spiriti angelici e eterei occupati sempre a percorrere in sacre missioni gli spazi compresi fra il cielo e la terra. Essi sgombravano senza riguardo ogni impedimento che si frapponesse fra l'uomo e Dio. — Era pei tempi ben audace il concepimento del Gaon Rabbì Saadiah, che affermava la superiorità dell' uomo sugli Angeli, e del Maimonide e di Ibn Ezra che spiegano la apparizioni degli angeli nella scrittura come personificazioni di forze naturali, della interiore coscienza che appare a Giobbe innovatrice e purificatrice, ecc.

La filosofia aristotelica adunque conteneva, tra lusingatrici apparenze di concordie, i germi però di insanabili contrasti colla fede. E quando le illazioni distruggitrici furono cominciate a essere tratte, un illustre poeta — il più grande della Spagna ebrea — Iehudah Hallevi ammoniva contro questa insidiante lo-

gica che avvia verso strade senza uscita, verso la sapienza che si orna di fiori che hanno triste destino di non portare a compimento i frutti, e che insegna che niun creatore distese la terra nè sovra vi avvolse i celesti padiglioni, che il mondo non ebbe inizii, nè il corso dei tempi avrà un termine, e dalla quale l'uomo ritorna con piena la bocca e vuoto il cuore ». (Vedi Betulat Bat Jehudah, pag. 56).

A rafforzamento della fede tra i suoi, il poeta fu che compose allora il suo *Kusari*, il trattato o dialogo suo più disteso, nel quale figura che discuta sugli argomenti della fede il re dei Kazari, di quel regno ebreo che durò in Crimea fin verso il Mille. — Pure la influenza filosofica da quei tempi ebbe dominio in Israele, e Maimonide fu l'interprete più grande della tendenza mediana, che volle l'accordo della religione colla scienza, nel suo libro « Moreh Annebuchim », che esercitò influenza sì profonda in Israele fra magnificazioni entusiastiche e maledizioni violente. Al trascinante bisogno della fede più soddisfece la poesia, che non deve ubbidire nè dar ragione di sè alle feroci leggi della logica, in questa epoca della fioritura letteraria in Spagna. — Le persecuzioni, la cacciata degli Ebrei e degli Arabi, le distruzioni perpetrate dall' Inquisizione, e l'ambiente di guerre continue coi Mori di Granata, gettarono un denso velo su questa mirabile letteratura, della quale a noi pervennero come resti di vasto naufragio le opere di pochi poeti. Ma la tradizione ebrea — fra il dispregio e l'ignoranza di che il mondo cristiano, anche a causa delle difficoltà della lingua, circondò questa grande produzione letteraria — non cessò mai di magnificare quelle profonde bellezze.

Nell'anno 1200, Rabbi Iehudah ben Alcharisi scrisse il suo Tachkemoni, — uno di quei poemetti che erano di moda allora, derivanti dalle influenze arabe in Provenza: specie di « Tesori » di cui è esempio tra noi quello di Brunetto Latini. È una storia letteraria dell' ebraismo spagnolo - provenzale, divisa in varie « Porte » o Capitoli. È sempre questa la più preziosa fonte di notizie. Egli espone che questo rinascimento dello spirito poetico d' Israele — sotto al ridente cielo di Spagna — avvenne, dopo un silenzio di 12 secoli, nel principio del 10° secolo, per spinta del genio arabo.

Il nobile Rabbino Chizdai bar. Iizchack bar Ezra era medico alla Corte di Abderrahman III in Cordova. Egli fu grande Mecenate dei dotti di sua gente, che raccolse da lontani paesi, facendo di Cordova un grande centro intellettuale. Nel suo tempo avvenne l'episodio della prigionia dei quattro grandi Talmudisti del quale già parlai. — Rabbi Moschel ben Chanoch col figlio si

stabilì in Cordova, forse per invito e aiuto del medico aulico. Per sua influenza la dottrina talmudica veniente dalle Accademie di Babilonia prese primamente diritto di cittadinanza in Spagna, riuscendo così per fortunato avvicendamento ad accoppiare la severità della ricerca e della disputazione colla lieve onda della poesia arabo-ebrea.

Più tardi lo stesso ufizio adempiè in Granata Rabbì Samuel Halévy detto il Nagid o Principe, che visse alla Corte del Califfo Habusch ibn Moksan.

Tutto quanto precede era necessario svolgimento per chiarire il quadro dell'ambiente entro al quale venne a svolgersi l'attività del poeta, del quale esaminerò la vita e il suo canto più insigne. È questi, Rabbi Salomò ben Iehudah Gabirol.

RAFFAELE OTTOLENGHI.

Vi sono due forme di scetticismo. L'una è propria degli spiriti giovani, l'altra dei vecchi. L'una scaturisce dal senso dell'imperscrutabile profondità del vero; l'altra dal senso dell'incomprensibile vastità e complessità di esso. Quando le difficoltà che ci si presentano sono ancora poche, e prima che la nostra mente abbia largamente spaziato, noi ci spingiamo per la ricerca d'una soluzione fino alle radici di quelle difficoltà, e troviamo che le loro fibre si dividono e suddividono interminatamente, e siamo alla fine costretti ad abbandonare ogni speranza di raggiungere un *ultimo* e ad accontentarci di certe assunzioni giustificate dalla ragion pratica. Lo scetticismo dell'età matura risulta dalla semplice moltiplicazione dei problemi che sopravviene coll'accrescersi dell'esperienza e della riflessione. Noi cessiamo di sperare in una filosofia o sintesi completa,e ci accontentiamo di tagliare un pezzo arbitrario nel mezzo del campo dell'esperienza possibile e di trattarlo come fosse, praticamente e relativamente a noi, una totalità, un mondo intero.

GEORGES TYRREL.

(Dall'almanacco del « Cœnobium » per il 1909).

SUR LES DIVERSES "ESPECES" DU SENTIMENT RELIGIEUX

Les luttes homériques entre pragmatistes et anti-pragmatistes au récent Congrès d'Heidelberg (1) prouvent combien il est utile d'insister sur la distinction (banale pourtant) entre un simple point de vue et la realité totale. Nombre de pragmatistes qui temoignent tant d'horreur pour les abstractions réalisent cependant une abstraction en se servant de formules telles que leur point de vue *utilitariste* et *volontariste* semble être le point de vue *unique;* et de même leurs adversaires oublieux du service que rendent les pragmatistes en insistant sur l'aspect utilitaire ou volontaire des croyances.

Dans le fait, la Réalité peut être considérée *sub specie utilitatis* (pragmatisme), *sub specie pulchritudinis* (esthétisme), *sub specie relationis* (conditionnements et lois scientifiques) *sub specie æternitatis* (métaphysique, mysticisme)... Réjouissons-nous de ce que le diamant a tant de facettes. (2)

Pareille multiplicité se retrouve dans la question particulière de l'essence des religions. J'ai l'intention de montrer ou de rappeler, par deux exemples concrets, irrécusables, qu'il est une « espèce » de religion que caractérise le sentiment d'absolu, de parfait, comme élément essentiel. On pourrait soutenir que cet élément existe même dans les religions d'ordre inférieur, ressort caché, inconsciente impulsion, là n'est point la question. Le sauvage qui se munit de fétiches, la bonne femme qui invoque Saint Expédit n'ont certainement pas conscience alors de l'absolu, du parfait. Mais tout aussi certainement Saint Augustin, Saint François de Sales en ont eu habituellement conscience; cela suffit à différencier les deux *espèces* de religion, à établir l'impossibilité de les ramener au même type (3).

---

(1) « Revue de Métaphysique et de Morale », novembre 1908; p. 930 à 950. Cfr. Notre essai: « Le Pragmatisme » (Nourry, 1908).

(2) Ces pages servent d'«Introduction » à une étude qui paraîtra à la librairie Nourry (Paris) sous le titre: « La forme idéaliste du sentiment religieux. Deux exemples: Les « Confessions » de St.-Augustin. — Le « Traité de l'amour de Dieux » de S.-François de Sales ».

(3) Il ne faut jamais considérer une classification en psychologie que comme fondée sur les caractères « prédominants ». Cela bien convenu, je distinguerai pour le sentiment religieux:

Les saints dont je viens d'écrire les noms représentent deux nuances diverses de tempéraments : un passionné, un tendre ; le premier n'ayant que difficilement unifié sa personnalité, le second, de ces natures heureuses qui ont toujours aspiré, sans grandes luttes, vers le Divin. Tous deux sachant observer et analyser le contenu de leur conscience.

Le type religieux qui fut le leur (et celui de tant d'autres), survivra-t-il, étant donnés les changements de milieu qui, au point de vue des idées et des sentiments, se sont effectués ou se préparent ? Comment trancher d'un mot pareille question ? On voit bien certaines parties caduques, ou déjà mortes, de ces synthèses. Mais n'y eut-il qu'exagérations, illusions, erreurs, dans les croyances qui alimentèrent, inspirèrent ces vies en perpétuel contact avec la réalité, si actives, si altruistes ? C'est pour cela aussi que je les ai choisies comme exemples, plutôt que celles de mystiques trop *dèsocialisés*, égarés par la maladie (1), ou absorbés dans leurs rêves. *Le sentiment du parfait, qui fut l'âme de ces existences, est-il nécessairement lié à tel dogme, à tel rite, à telle façon traditionnelle d'imaginer, de personnifier le Divin ?* Je ne le pense point.

Ceux qui seraient tentés de le croire et d'estimer qu'en écoutant ces voix du passé, d'un passé qui ne reviendra plus, je m'arrête dans la marche en avant et encombre inutilement la route, feront bien de relire, en tête des Premiers principes d'Herbert Spencer, le chapitre *Science et Religion* et d'y recueillir son témoignage en faveur de l' « absolu ». Si donc, même dans l'ordre

---

— La « forme idéaliste, caractérisée par la croyance à l'Infini, au Parfait (sous forme personnelle ou impersonnelle ; l' « adoration » y remplace la simple « vénération », l' « amour pur » s'ajoute à l'amour intéressé, l' « obligation » d'un perfectionnement « personnel », à la moralité simplement « sociale ».

— La «forme réaliste» (sens strict) ; c'est la forme «utilitaire» condensée en cette phrase du psychologue américain Leuba : «God is not known, He is not understood, He is used.» (Cfr. notre essai sur «Le Divin» I.re partie, chap. X.) Les religions des primitifs, presque uniquement utilitaires, sont d'excellents types de cette « espèce ». Leur « dieu », même lorsqu'il est unique, n'est pas le Dieu de la tradition judéo-chrétienne. Mais il est vrai que ce dernier est une sorte de compromis entre le mythe primitif et le sentiment d'Idéal venu de la conscience. La crise actuelle vient, en grande partie, d'une certaine incompatibilité, pour non esprits plus exigeants, de ces deux éléments.

— « La forme réaliste » (sens large) où il y a place non pour l'Idéal, le Parfait, mais pour une idéalisation progressive des objets de vénération.

« Idéaliste » et « réaliste » sont pris ici au sens métaphysique. « Idéaliste » vient d' « Idéal » (parfait) et non d' « idée » comme lorsqu'il s'agit, p. ex., de l'idealisme de Berkeley).

Ce sont ces diverses formes que je nomme « espèces » du sentiment religieux ; c'est en vain que l'on. cherche à en donner une explication « unique », une définition « unique ».

(1) Le contrôle par la vie sociale permet de suite d'écarter les contrefaçons ou caricatures d'idéalisation que l'on constate chez certain malades : j'en ai cité plusieurs cas dans « Le Divin », p. 25, 26. Cfr. P. Janet, « Les Obsessions et la psychasthénie » (Alcan), p. 135 : « La manie de l'extrême et de l'infini » ; p. 380 : « Les émotions sublimes ».

de la connaissance, l' « absolu » résiste à la critique d'un Spencer, est-il probable que l'bsolu qualitatif, le parfait, soit près d'être exclu de la conscience humaine ?

Du moins faudrait-il que la méthode scientifique, les formules scientifiques, fussent suffisantes à exprimer et expliquer *toute* l'âme humaine, le sentiment d'*obligation* morale, par exemple. Combien sont déjà revenus, à ce sujet, de trop hâtives espérances ! Beaucoup, je le sais, surtout dans les masses populaires, en sont encore à tenter l'expérience. Crise nécessaire et salutaire. C'est par expérience, en effet, qu'ils arriveront à constater l'existence de ces deux formes de tempéraments : *réaliste* et *idéaliste*, ayant chacune, ses inconvénients et ses avantages.

Comme nous, sans doute, ils entendront les « réalistes » soutenir que l'esprit humain n'est pas outillé pour de pareilles recherches, parler de rêves, chimères, « illusionnisme », protester contre la dualité de plans dans la vie : plan social, plan religieux, — et les « idéalistes » répondre qu'ils rejettent cette métaphore spatiale ; que, tout en admettant la distinction du sentiment social et du sentiment religieux devenu nettement conscient, ils les sentent reliés dans une intime unité ; qu'ils acceptent, qu'ils réclament le contrôle des sciences et de la critique, indispensable pour maintenir dans les conditions du réel ces aspirations que la religion excite, oriente, conserve à l'état dynamique, créateur. Sans doute aussi, comme aujourd'hui, les « idéalistes » pourront affirmer qu'il ne s'est jamais rencontré personne à qui, dans la vie réelle, pût suffire ce qui est strictement *scientifique*, c'est-à-dire mesurable, exprimable en formule chiffrée. Que si l'on prend ce terme : « scientifique », au sens d'observable par l'expérience, n'auront-ils pas, autant que les autres, le droit d'en appeler à l'experience psychologique ? C'est dans une plus rigoureuse analyse de cette expérience, en effet, et non plus dans des superstitions mythologiques et de pieux mensonges qu'ils chercheront le point d'appui de leurs croyances. — Et le progrès pourra se réaliser de la sorte, résultante de deux tendances qui désormais se sauront et admettront diverses, non pas hostiles.

MARCEL HÉBERT.

IL NULLA

Il nulla completo è il fatto più vuoto, più oscuro, più indeterminato che si possa immaginare. Ma veramente possiamo immaginare il nulla completo? Io dico di no, perchè un'immagine è sempre qualche cosa, il nulla non è qualche cosa, dunque il nulla non è un'immagine. Un'immagine del nulla sarebbe un'immagine senza estensione, senza contorni, senza rilievo, senza colore, senza suono, senza movimento, senza alcuna parvenza sensibile, ossia sarebbe uguale al nulla. L'immagine del nulla è nulla.

E possiamo pensare il nulla completo? Il concetto del nulla dovrebbe essere un concetto senza alcun contenuto, senza contenuto reale, senza contenuto ipotetico, affatto indeterminato. Il concetto del nulla dovrebbe darmi il completo nulla. Pensare il nulla vuol dire non pensare cosa alcuna ossia non pensare affatto.

Il concetto del nulla completo è un concetto ottenuto per via d'eliminazioni successive. Supponiamo che non esista nessun oggetto esteriore, che non esista nemmeno lo spazio, che non esista tempo alcuno, che tacciano completamente tutte le mie sensazioni, tutti i miei desideri, tutti i miei sentimenti, tutti i miei pensieri; che cosa rimarrà? Rimarrà sempre la mia coscienza vuota, informe, ridotta al suo minimo, e rimarrà lo spazio. Finchè penso, io non posso annichilare me stesso. Io posso supporre di non esistere, ma finchè ragiono, mi conviene ammettere uno che ragioni; e se suppongo che il mio ragionamento possa stare senza di me, non posso tuttavia spingere l'astrazione così innanzi da non ammettere me stesso come un essere cosciente che contempla quel ragionamento.

Rimarrà pure lo spazio. Noi non possiamo nè immaginare nè pensare che lo spazio si distrugga. Non possiamo immaginare rigorosamente di togliere ogni spazio, perchè le mie immagini dipendono dalle mie sensazioni, e le sensazioni sono sempre concatenate a qualche cosa di spaziale, anche quelle che per loro natura sembrano prive d'ogni carattere spaziale, come i suoni, i sapori, gli odori. Io non posso immaginare un suono senza supporre ch'esso viaggi nell'aria o ch'esso colpisca i miei orecchi o che sia legato a qualche cosa che lo pro-

duca. Se io collego il suono con una data nota, per immaginarlo, conviene che svolga il contenuto della nota, che in qualche maniera dia un'esistenza sensibile alla nota e che collochi il suono da essa rappresentato o nell'aria o ne' miei orecchi o nella mia testa o nel corpo che mi sembra produrlo o nel segno musicale della nota stessa. Io non posso immaginare un sapore senza collegarlo o con la mia lingua o col mio palato o con la mia gola o col mio stomaco o con determinati oggetti che hanno o penso che abbiano quel sapore. Io non posso immaginare un odore senza collocarlo o nell'interno delle mie narici o nell'aria o in un altro oggetto. E quando voglio immaginare dei concetti astratti come la quantità, la giustizia, la virtù, io me li raffiguro con elementi spaziali, con oggetti determinati, con persone, con cose estese.

Non posso pensare che lo spazio sia distrutto. Io penso che le idee, i giudizi, le verità non abbiano un valore spaziale, ossia non occupino spazio, non siano estese. E così è nel fatto. Nemmeno la mia coscienza è estesa. Nemmeno il punto matematico è esteso. Tuttavia, per quanto io comprenda la necessità di non attribuire l'estensione nè alle idee, nè alla coscienza, nè al punto matematico, in realtà non so sottrarmi all'istinto di collocare le mie idee e la mia coscienza nell'interno del mio corpo, dove mi pare che accada il pensiero, dove sento più costantemente la vita. E lo stesso punto matematico mi apparisce come un punto reale ossia come un punto dotato di estensione, per quanto piccola. Se potessi pensare distrutto lo spazio, dovrei pensarlo come un punto matematico, al quale tuttavia dovrei per istinto attribuire una certa estensione. Ma posso io pensare lo spazio ridotto a un punto matematico? Posso io con la mente elidere lo spazio, quand'anche potessi veramente vuotarlo d'ogni oggetto? Dove esisterebbe la mia mente, dove esisterei io?

Noi ordinariamente pensiamo il nulla come un vuoto, come una tenebra immobile e uniforme ossia come puro spazio.

Ma se noi non crediamo all'immortalità dell'anima, che cosa è l'universo per noi, quando siamo morti? Nulla, ma allora non siamo più noi e il nostro pensiero del nulla è scomparso.

Se non possiamo pensare il nulla completo, il nulla è per noi inconcepibile; perchè allora se ne discorre? Perchè usiamo di concetti approssimativi, perchè talora si fanno delle ipotesi inverificabili, ci si perde in questioni astrattissime che trascendono i limiti della ragione, per poter scoprire nuovi campi di ricerca e darci una qualsiasi spiegazione di tutto ciò che nel mondo è più misterioso.

D'altra parte non è da concludere che ciò che per noi è inconcepibile sia assurdo in sè e non possa accadere mai in un ordine qualsiasi di cose reali. Che cosa è veramente impossibile? Per rispondere alla domanda, bisogna oltrepassare i campi della possibilità fisica, morale, logica. Ciò che è impossibile fisicamente o moralmente o logicamente, può non essere impossibile nel campo metafisico. Ciò che è impossibile secondo le leggi della natura qual è da noi conosciuta, ciò che è impossibile secondo le leggi della nostra sensibilità, della nostra immaginazione, della nostra volontà, del nostro pensiero, può non essere impossibile in un ordine di cose differente dal nostro, presso esseri superiori a noi e differenti da noi. La verità nostra è sempre incompleta, ma sappiamo noi in qual modo debba completarsi? Le forme delle nostra conoscenza sono veramente quelle della conoscenza assoluta?

Per noi è inconcepibile la creazione del mondo dal nulla, per opera dell'onnipotenza divina. Per pensare la creazione dal nulla, bisognerebbe pensare il mondo ridotto a nulla e fuori del nulla pensar Dio. Ma abbiamo veduto che non possiamo pensare la distruzione dello spazio nè quella della nostra coscienza. D'altra parte non possiamo pensare Dio fuori d'ogni spazio. Ogni esistenza ci richiama alla mente un luogo in cui essa sia; anche le esistenze immaginarie sono da noi collocate in ispazi immaginari. Se noi pensiamo un'anima che esista per sè, indipendentemente dal corpo, sebbene la nostra ragione ci dica che l'anima è inestesa, noi attribuiamo all'anima una posizione spaziale. Quindi, dove esisteva Dio prima del mondo? Se Dio non esisteva in nessun luogo, come dunque esisteva?

In ultimo, converrebbe pensare che il nulla si convertisse nel mondo intero. Possiamo pensare che il nulla diventi spazio, tempo, materia, spirito?

E tuttavia possiamo ritenere con sicurezza che il mondo non sia stato creato dal nulla? Allora si dovrebbe ammettere il mondo eterno, ma anche il mondo eterno è inconcepibile. Posto Dio, il mondo, se fosse eterno, non avrebbe mai cominciato ad esistere, perchè l'eternità è la negazione d'ogni principio nel tempo, essendo essa senza principio e senza fine. Quindi il mondo doveva esistere sempre con Dio stesso. E che cosa è il mondo eterno rispetto a Dio? O tutt'uno con Dio o una cosa distinta da Dio. Nel primo caso si va incontro al panteismo, il quale, sebbene abbia dato origine a sistemi metafisici poderosi (basterebbe per tutti quello di Spinoza), non si salva dall'avvolgersi in contraddizioni inesplicabili. Nel secondo caso, se il mondo è distinto da Dio, eppure eterno come Dio,

non si sa capire perchè, esistendo il mondo per sua natura indipendentemente da Dio, debba poi diventare soggetto ai voleri di Dio. Quando, per quali motivi, in quale maniera il mondo passò dalla sua condizione d'indipendenza al governo di Dio? Nemmeno si capisce perchè il mondo non limiti l'onnipotenza divina, per il solo fatto d'essere eterno e d'esistere indipendentemente da Dio. Può darsi che il mondo non diventi mai soggetto ai voleri di Dio e allora Dio è inutile, Dio non è che un'ipotesi superflua.

Supponiamo di negare Dio e di ammettere tuttavia il mondo eterno. Allora come possiamo pensare che fosse il mondo nel suo principio? Non possiamo pensare nessun principio del mondo, perchè il mondo, essendo eterno, è senza principio. Immaginiamo pure un tempo remotissimo del mondo anteriore a tutti gli astri, a qualsiasi condensazione della materia. Esistevano allora gli atomi separati gli uni dagli altri oppure esistevano gli elettroni; esisteva insomma sempre una certa forma d'energia. E l'origine di tale energia? Sarà sorta da altre energie. Ma per quanto spingiamo indietro lo sguardo nel passato, noi non possiamo mai esaurirlo, perchè il mondo è senza principio. Quindi o dobbiamo supporre infinite forme d'energie o dobbiamo supporre che una forma d'energia sia rimasta immobile per un tempo senza limiti. E chi la destò dalla sua immobilità?

Possiamo anche supporre che più in là degli atomi e degli elettroni non si possa andare e che l'universo si produca sempre con le stesse leggi. E allora abbiamo una serie infinita d'universi tutti uguali, il nostro mondo s'è prodotto ancora un'infinità di volte e darà origine a un altro mondo uguale a questo, e il mondo che succederà a quello presente darà origine ad un altro mondo uguale e così di seguito per una serie infinita. Qualunque avvenimento del mondo presente s'è prodotto già un'infinità di volte; il sole sorse e s'estinse un'infinità di volte, io sono nato e morto un'infinità di volte, e lo stesso accadrà nell'avvenire senza termine alcuno.

È concepibile tutto questo meglio della creazione dal nulla? E tuttavia molti ammettono il mondo eterno e noi non possiamo certo affermare che il mondo non sia eterno

Alcuno forse tenderà a negare il principio da noi supposto che, date le stesse leggi, si verifichi sempre lo stesso universo e che quindi si formino successivamente tanti universi uguali. Egli crederà che possano darsi anche universi differenti. Ma ciò non è possibile. Noi però dobbiamo supporre anche che sia data la stessa quantità d'energia originaria. Il che non può non essere.

Ammettiamo, per ipotesi, l'energia nel suo stato iniziale, da cui ha la prima sua origine l'universo. Questa energia dovrà essere la più semplice possibile, altrimenti dovrebbe essere preceduta dall' energia più semplice. L' energia iniziale è un fatto, questo fatto, obbedendo alle sue leggi, dà origine ad un altro fatto o, per meglio dire, a un altro ordine di fatti e così di seguito, indefinitamente, per tutto lo svolgersi dell'universo, fino allo scomporsi di esso e a lritorno all' energia iniziale.

Posta una seconda o una terza volta (o quante altre volte si crede) tale energia iniziale, essa sarà semplice come la prima e uguale in quantità alla prima, perchè altrimenti sarebbe in quantità maggiore o minore, e allora s'avrebbe una creazione dal nulla o una riduzione nel nulla di energia, che non possiamo ammettere. Poste sempre le stesse leggi, si verificheranno con la seconda energia gli stessi fatti che con la prima, e con la terza energia accadrà il medesimo, e via seguitando.

Tutto nel mondo è rigorosamente determinato. Tra più casi possibili non si verificano altro che quelli che devono verificarsi, dati gli avvenimenti anteriori. Non c'è libero arbitrio nella natura. come non c'è nell'uomo. Le mie volizioni dipenderanno sempre dalle circostanze in cui mi trovo e dalla mia psiche; e questa è una formazione complessa che si connette alla mia attività nervosa e a una serie d'impressioni, di sensazioni, di riflessioni e via seguendo, ossia a tutti i fatti psichici della mia vita La mia attività nervosa dipende poi da tante circostanze, e ciascuna di queste da tante altre fino a risalire nel buio più fitto degli avvenimenti passati senza mai trovar fine.

VITTORIO BENINI.
(R. Liceo Dante - Firenze)

LE POINT DE VUE SPECTACULAIRE ET LE POINT DE VUE MORAL

Le besoin moral à été jusqu'ici l'instigateur et la raison d'être de la plupart des métaphysiques inventées par les philosophes : la mesure dans laquelle les unes ou les autres donnaient satisfaction à ce besoin a été tenu pour le criterium de leur valeur. Je voudrais définir un tel point de vue moral sous son aspect le plus essentiel et le plus large afin de l'opposer à la conception spectaculaire à laquelle aboutit la métaphysique du bovarysme. Composée en vue de présenter une explication pure et simple du fait de l'existence, cette conception diffère expressement des systèmes dont le but est d'expliquer l'existence et de la justifier sous un jour particulier et arbitrairement choisi, et fonction du besoin moral à la satisfaction duquel on subordonne la solution positive du problème.

Que l'existence soit un problème impliquant une solution en fonction de la moralité, c'est là, me semble t'il, le caractère essentiel du point de vue moral et qui laisse voir l'anticipation dangereuse qu'il implique. Le point de vue moral est finaliste. Il suppose essentiellement que la vie a un but. Il suppose aussi que la vie tend constamment vers ce but, qu'à mesure qu'elle s'en approche, elle gagne en puissance ou en perfection. Le point de vue moral tranche la vie en deux parts distinctes. dans l'une tout le passé, tout le présent et une fraction inévaluable du futur et c'est le domaine de l'imperfection ; dans l'autre, le but atteint, la perfection, le règne de la justice, qu'on l'entende au sens supraterrestre ou au sens humain. Le point de vue moral est essentiellement messianique. Il stipule un état actuel d'imperfection, et prophétise un état futur de perfection.

Déduites de ce souci, toutes les philosophies morales ont pour objet de rechercher comment il faut vivre pour réaliser la fin morale impliquée dans l'univers. Toutes cherchent une règle et une méthode de bonheur, croient l'avoir trouvée, la préconisent.

La métaphysique du bovarysme se place, au contraire, à un point de vue de connaissance pure et simple. Elle recherche,

non comment on doit vivre en vue d'une certaine fin, mais comment on vit. Elle interroge l'existence sur son jeu actuel et non sur une destinée future qu'elle aurait à accomplir. Elle la tient pour une réalité immédiate et donnée et non pour l'ébauche d'une réalité dont il reste à deviner la forme. Le contraste qui se manifeste à leur point de départ entre ces deux modes de pensée aboutit, à la suite des conséquences que détermine l'application à l'idée d'existence de la conception du bovarysme, à une inversion complète : pour les philosophies morales, tout état actuel est le *moyen* d'une existence parfaite qui n'est pas encore; pour la philosophie du bovarysme, tout état actuel est une fin et les croyances morales figurent au contraire au nombre des *moyens* qui procurent cette fin et par lesquels l'existence prend corps, s'invente et se manifeste à sa propre vue, en composant avec elles le modes de la réalité phénoménale. De même que la matière animée par le jeu de la causalité, compose, à travers les perspectives de l'espace et du temps, les modes plastiques de la réalité, le désir, élément premier de toute activité morale, compose les formes dramatiques du réel, noue l'intrigue romanesque par où la réalité nous passionne le plus.

La philosophie du bovarysme se garde donc bien de vouloir ruiner les formes diverses où la morale se manifeste. Elle accorde l'utilité de l'instinct moral comme moyen de faire surgir et d'aviver le monde intérieur des sentiments et des passions du même ton dont elle reconnait l'utilité de l'espace comme condition du monde extérieur. Elle n'en constitue pas moins pour tout ce qui est activité morale le danger le plus extrême qu'une telle activité puisse courir. Car il y va de l'existence même d'une activité de cette nature de croire que le but vers lequel elle tend est objectivement réel : c'est à ce prix qu'il paraît infiniment désirable. Or la philosophie du bovarysme qui reconnaît la nécessité d'une telle croyance en montre aussi le caractère illusoire. Elle fait voir dans la fin poursuivie une émanation du désir se fixant à lui même son but. A ce but, satellite du désir qui l'a détaché de soi, elle n'accorde donc qu'une valeur de relation, elle dénie toute valeur en soi. Celui qui se place au point de vue d'une telle philosophie de la Connaissance — on oppose ce terme, comme on l'a fait en *de Kant à Nietzsche*, à toute philosophie d' Instinct Vital — devient complètement impropre à pratiquer une activité d'ordre moral, car il ne peut à la fois *croire* qu'une chose est vraie et *savoir* que sa croyance en cette vérité n'est qu'une illusion. Il ne peut croire à la fois que le but qu'il poursuit est réellement un but en vue duquel l'activité doit être ordonnée et qu'il est, avec la croyance

même qu'il détermine le moyen d'autre chose, un moyen en vue de créer la réalité phénoménale sous son aspect dramatique.

La métaphysique du bovarysme, de ce qu'elle est composée d'un point de vue de connaissance, de ce qu'elle n'a trait qu'au connaître et au savoir, sortirait de son rôle si elle se mêlait, à la façon des autres philosophies, de donner des conseils à la vie. Elle constate que toutes les formes de la croyance métaphysique et religieuse sont les expressions d'une illusion nécessaire et vitale. Mais elle ne va pas tirer les fidèles par la manche et leur dire : ne crois pas. Elle n'a pas en échange de la croyance qu'elle leur ôterait une vérité à leur offrir, une vérité c'est à dire *une nouvelle forme sincère de l'illusion.* S'il arrivait que la philosophie de la connaissance adoptât pourtant cette attitude agressive ce ne serait pas dans un but de prosélytisme, mais à la façon dont un spectateur lassé d'un spectacle trop souvent répété s'appliquerait à le deprécier afin qu'un autre fut mis sur l'affiche à la place.

Qu'une philosophie de la connaissance, telle que la philosophie du bovarysme, réussisse à se formuler, c'est ce qui est près de causer quelque étonnement à son auteur. Si l'existence est conditionnée par la nécessité essentielle qui consiste à concevoir comme vérités les formes diverses de l'illusion, si l'axe sur lequel elle se meut est celui de la croyance au but et à la valeur morale de l'action, comment l'existence supporte t'elle un point de vue au regard duquel l'idée de verité n'est autre chose que la suggestion métaphysique, le fait d'hypnotisme transcendant qui confère à la fiction la forme et le sceau de la réalité ? Comment peut-elle donner naissance à un point de vue qui reconnait dans l'idée de but le mot de la charade et qui n'attribue en définitive à l'action, avec la croyance à l'idée de but qui la détermine, que une valeur de représentation ? Comment est-il possible qu'un point de vue spectaculaire dont l'existence est conditionnée par l'ignorance de lui même, par le triomphe constant de l'illusion qui crée le spectacle, comment est-il possible qu'un tel point de vue puisse prendre possession de lui même dans l'analyse de son propre jeu ? Cela est possible pourtant, et, qu'il en soit ainsi, cela prouve, après tout, la force même du pouvoir d'hypnose qui agit au cœur de la réalité. Qu'un tel pouvoir subsiste, bravant la crainte de voir ses procédés divulgués, c'est la marque d'un excès de puissance, cela atteste l'intensité de la passion que l'existence s'inspire à elle même, l'intensité d'une passion qui aveugle la certitude.

***

Du premier étonnement ressenti par l'esprit à constater qu'une philosophie de la connaissance est possible, il faut retenir pourtant aussi une autre conclusion, à savoir qu'une telle philosophie ne peut s'adresser jamais qu'à un petit nombre d'esprits. Certains systèmes philosophiques, qui se flattent de devancer leur temps, se persuadent que méconnus de leur époque, ils trouveront asile dans les intelligences de l'avenir. Au contraire, et si l'on attribue à la notion du bovarysme, dans le domaine de la relation, une valeur méthodique susceptible d'une application universelle, on ne saurait penser que la conception du bovarysme, sous son aspect métaphysique, conquière jamais en aucun temps l'adhésion de la multitude. Peut être l'époque actuelle, si refractaire qu'elle se montre à une telle conception, est elle encore pour celle ci, en tant que période de dissociation des fictions anciennes, une époque privilégiée. La métaphysique du bovarysme présente d'ailleurs ce contraste, qu'à rebours des autres systèmes qui aspirent à l'hégémonie universelle, elle ne saurait souhaiter d'être entendue du grand nombre. Généralisant la formule aristocratique connue, dépouillée ici de tuot caractère de dédain, elle estime, au contraire, que les croyances sont bonnes pour l' Humanité. L'attitude spectaculaire poussée à l'absolu, supprimerait en effet le spectacle en supprimant l'acteur: c'est ce dont ne saurait s'accomoder celui qui tient le rôle de spectateur dans la métaphysique du spectacle.

C'est là toutefois une perspective dont la philosophie du bovarysme ne saurait s'alarmer au point de craindre de se formuler. Une telle réserve, pour un tel motif, impliquerait la plus ridicule des présomptions. Composée du point de vue le plus intellectuel, la métaphysique du bovarysme reconnait au phénomène de l'existence une genèse essentiellement pragmatiste. Les formes logiques, analytiques et raisonneuses de l'activité qui se manifeste dans l'existence lui apparaissent comme des moyens, comme des organes de préhension inventés par l'ingéniosité de l'existence, qui saurait au besoin s'en fabriquer d'autres et est, en son principe, illogique, arbitraire et spontanée, improvisatrice, d'ailleurs, des modes de la contemplation aussi bien que des modes de l'action. Elle s'assure que cette exubérance spontanée ne fera jamais défaut et que son intervention saurait rajeunir le monde, s'il était besoin, — si l'intelligence pouvait devenir un danger trop extrême, — par le triomphe de formes

nouvelles de la barbarie. Non, la métaphysique de la connaissance ne se fait point scrupule de se formuler. Elle n'ignore pas que la vie sait être sourde et inintelligente à souhait, que la logique dont elle a tissé le fil est un lien fragile où elle ne s'embarrasse jamais. Une telle philosophie n'a pas la singulière prétention de croire que la vie puisse être mise en péril par un concept.

***

La philosophie de la connaissance, avec l'attitude spectaculaire à laquelle elle aboutit en guise de morale, n'a donc aucun souci de l'énorme humanité qui se presse, qui se pressera toujours autour des chaires où l'on entend, de la bouche des prophètes, les enseignements de la Divinité, da la Raison ou de la Science sociale. Elle n'a aucune inquiétude au sujet de cette énorme humanité. Elle sait qu'elle ne manquera jamais de prophètes. Et toutefois, elle s'intéresse comme au jeu d'un bon acteur à ceux parmi ces annonciateurs qui s'entendent à composer quelque forme nouvelle de l'Illusion et apportent ainsi, avec les éléments d'une nouvelle intrigue, une nouvelle pièce, un nouveau drame. Mais elle même ne prône aucun prophète, fût-ce un Zarathoustra. Insoucieuse de la multitude, elle n'en a pas moins une clientèle de quelques esprits en chaque pays, en chaque époque, qui, par complexion intellectuelle, et, en raison d'une certaine relation determinée entre leur sensibilité et leur sens critique, sont rebelles à l'appel de tous les prophètes, se montrent refractaires à l'illusion. Toute invention morale, qui pour les autres est un bénéfice, parce qu'ils sont capables de s'y prêter et d'accomplir l'acte de foi qui transmue l'illusion en vérité, est pour ceux-ci un danger, car ils ont tôt pénétré l'immoralisme profond ou le caractère antinomique de tout point de vue moral poussé à ses conséquences absolues. De tels esprits sont donc poussés au desespoir s'ils persistent à croire que les catégories de la morale et de la finalité sont les seules sous le jour desquelles puisse être justifiée l'existence. Ils vont errant sans cesse autour de tous les temples, sortent de l'un pour pénétrer dans un autre, s'efforçant à tous les mysticismes, s'évertuant à faire entrer en eux mêmes toutes les doctrines, mais rebutés toujours, desabusés par la petite flamme claire qu'aucune bourrasque de folie ne peut éteindre sous la voute de leur cerveau. A de tels esprits, c'est rendre sans doute un service véritable que de leur souffler le soupçon libérateur que l'on a accueilli soi même un jour en sa propre intelligence, à savoir que le point de vue moral qui vise à changer le monde continuellement en

autre chose que ce qu'il est, qui prend la durée au sérieux et croit que par elle les choses peuvent être transmuées en leur contraire, qu'un tel point de vue dont ils ont fait une si décevante expérience n'est qu'un moyen pour le but à tout instant atteint par la vie, pour le but spectaculaire au service duquel la vie se dépense toute pour y trouver son complet assouvissement. A de tels esprits, pour qui la connaissance est un plaisir et une nécessité, c'est faire don de la joie d'être et de se sentir en harmonie avec eux-mêmes, que de les exciter à la seule fonction de connaître. Et si je devais céder à la vaine manie des philosophes qui prétendent pousser à la roue, je m'oublierais jusqu'à dire que c'est rendre aussi service à la vie que de détourner ces esprits trop conscients des tâches, créatrices auxquelles ils sont mal adaptés, gênés qu'ils sont par leurs habitudes d'analyse, par leurs scrupules critiques, ou appauvris par un défaut de folie vitale. « A mesure que les hommes s'éloignent de moi, dit la Folie d'Erasme — la vie se retire d'eux ». Il y a antinomie entre l'instinct vital et l'instinct de la connaissance et celui qui se mêle de connaître la vie doit renoncer à l'inventer.

Cependant par la joie que la connaissance pure leur apporte, les spectaculaires témoignent que l'état de connaissance diffère de cet état bouddhique qui tend au nirvâna et que la philosophie hindoue a si splendidement glorifié. La conception du bovarysme n'ouvre aucun jour à la possibilité du nirvâna. Rien n'est qui n'ait conscience de son existence, et le fait d'existence est indissolublement lié au fait de connaissance. Le désir de l'existence de se posséder entièrement dans la connaissance de soi se heurte à l'impossibilité de se saisir autrement que dans la division de soi et engendre ce mouvement sans fin où l'existence cherche à assouvir en de nouvelles relations de l'objet et du sujet, en de nouveaux états de division, ce désir de possession intégrale. Elle engendre ainsi, au cours d'un pur phénoménisme dans lequel toutes les formes de la moralité font figure, une suite indéfinie d'états dont la commune mesure est qu'ils sont tous des états de connaissance.

Je sais, en exposant brièvement ce point de vue aux lecteurs du *Cœnobium* (1), que je m'adresse à un groupe d'esprits qui, bien que pouvant concevoir le point de vue éthique sous les espèces les plus diverses, attribuent tous pourtant au phénomène de l'existence un sens moral : à tout état actuel qu'ils jugent

(1) Ricordiamo ai nostri lettori l'articolo di Natano il Savio, *Il « bovarismo » metafisico* pubblicato nel I fasc. del « Cœnobium », Novembre 1906.

imparfait, et dont l'iniquité les révolte, ils opposent un idéal de perfection et de justice universelle vers lequel ils espèrent avec ferveur que le progrès du monde s'oriente par des voies divines ou humaines. Il semblerait donc que je ne pouvais choisir public plus réfractaire pour y exposer une philosophie qui ne voit dans les évaluations morales que prétextes à représentation. Je ne crois pas pourtant avoir accompli une démarche aussi vaine. Je pense qu'il est essentiel d'avoir été préoccupé au plus haut point des idées qui s'expriment dans le point de vue moral pour trouver dans le point de vue de connaissance spectaculaire que détermine la métaphysique du bovarysme une délivrance. Celui là seul qui a ressenti profondément, avec intensité et avec une angoisse poignante toutes les exigences de l'idée de justice, celui là seul qui ne s'en fait pas, pour se satisfaire à peu de frais, une représentation tronquée, celui là seul conçoit que l'idée de justice n'est compatible avec aucune forme de la vie, ni même avec aucune conception que l'on s'eu puisse former, celui là seul comprend que le fait d'une injustice s'exerçant à une période quelconque de la durée, porte une atteinte irrémédiable à l'idée de justice, et que l'avenir ne rachète pas le passé. Pour celui là que la passion de la justice possède et dont l'intelligence se heurte à l'incompatibilité de la justice et de la vie, c'est la fin d'une obsession et de l'angoisse la plus cruelle que de concevoir la valeur purement représentative de tous les phénomènes et de toutes les scènes de la vie, et de savoir que la grande, la seule excuse de tout cela, c'est que *ce n'est pas vrai* et que la durée même qui semble perpétuer et rendre ineffaçable ce qui a été, n'est qu'un des accessoires du théâtre cosmique où, acteurs d'une charade que nous improvisons nous mêmes, nous l'avons introduite comme condition première de toute réalité dramatique.

JULES DE GAULTIER.

Ciò che diminuisce di molto la nostra facoltà di giudicare è l'affetto sviscerato che portiamo alle nostre convinzioni. Noi dovremmo invece saperci porre al di sopra e al di fuori non solo delle convinzioni altrui, ma anche delle nostre, sì da poter usare su queste come su quelle la stessa severità d'esame.

EZIO MARIA GRAY.

(Dall'almanacco del « Cœnobium » per il 1909).

IL BARDO DELLA SAVOIA

AMÉLIE GEX

Venticinque anni fa, i giornali della Savoia recavano questo dolce nome femminile a capo d'un piccolo rettangolo listato a bruno, e le parole di cordoglio per quella morte che metteva fine a una vita travagliatissima, rivelavano nella loro sobrietà, priva affatto di rettorica accademica, un dolore sincero.

Era giusto infatti che la Savoia se ne addolorasse maternamente, poichè in quella gracile donna perdeva uno de' suoi migliori poeti, un ingegno delicato, profondo e forte, uno spirito luminoso e comprensivo, foggiati con l'idealità pura de' suoi monti e delle sue valli, la gentilezza de' suoi villaggi coloriti di costumi e di tradizioni. E ne aveva avuto in ricambio l'esaltazione, il riflesso costante in un'arte limpida, spontanea, amorosa, sbocciata nell'ombra come un bel fiore di campo nella sinuosità della montagna, che nessuno ha seminato, che forse nessuno raccoglierà.

La madre di Amélie morì di consunzione, lasciando la piccina dopo quattro anni che l'aveva data alla luce, a La Chapelle Blanche, nei dintorni di Chambéry, nell'ottobre del 1835. La bimba era gracile e, per sottrarla alla stessa sorte della madre da cui pareva minacciata, fu fatta crescere in campagna nella massima libertà. Ella visse così una di quelle infanzie al contatto della natura grandiosa, sacra, terribile, che preparano le adolescenze fantastiche e austere, che maturano con gli anni il pensiero, ampliano il sentimento, elevano il cuore. Prima che a leggere e a scrivere sulle traccie della sapienza umana, Amélie imparò a leggere nel gran volume del creato e impresse nell'anima propria i canti e le vaghe immaginazioni che la contemplazione del suo paese e le pie leggende dei montanari le suggerivano. Non fu un ingegno precoce, la sua primavera non precorse la stagione dei frutti; stette anzi molti anni senza dar prova agli altri di quel vivo fermento, di quegli slanci di volo che avvertiva nell'anima e che forse neppure spiegava a sè stessa.

Ignorava l'arte di comporre i versi su date regole, di costringere nel cerchio d'oro del ritmo e delle rime le ispirazioni che

le si accendevano nella mente all'improvviso, contemplando un tramonto, un'aurora, odorando un fiore, ricordando qualche episodio della sua infanzia. E poichè il terribile germe della malattia che aveva ucciso la madre era in lei, e, se non poteva svilupparsi per la vita igienica che la giovinetta vi opponeva, s'annidava, subdolo, nel suo sangue, serpeggiava nelle sue vene tormentandola in mille guise, Amélie per sollievo delle miserie del suo corpo si rifugiava nell'attività del suo spirito fecondo. Il lavoro, qualunque fosse, era la sua gioia; di carattere sereno, gaio, espansivo, nascondeva con cura agli altri le proprie sofferenze, così bene che nessuno, vedendola sorridere, scherzare, udendola canterellare, poteva indovinare l'eroismo di quella dissimulazione.

* * *

I primi versi le fiorirono dal labbro così, fra le sue umili mansioni. Ella adattava le frasi ritmiche al motivo di qualche nota canzone mentre accudiva alla cucina in cui era esperta, o coltivava piante, o raccoglieva frutti nel suo verziere, od anche mentre nella sua proprietà di Villard-Martin si divertiva a sorvegliare le mucche al pascolo.

Questa lunga consuetudine con la campagna, la sua famigliarità cordiale coi semplici abitanti delle montagne, l'amore profondo per la sua terra di Savoia e la conoscenza di quel dialetto caratteristico, la indusse a servirsene per le composizioni di più spiccato color locale. Ed è in questi lavori che l'ingegno di Amélie Gex si espande con maggior forza esalando un profumo tutto speciale. Qui, più che altrove, ella dimostra la sua originalità caratteristica che la fa distinguere con simpatia dai poeti del suo tempo.

Col pseudonimo di Dian de la Jeânna pubblicò versi saporitissimi in un piccolo giornale di provincia, in opuscoletti e in un libro intitolato *Le long de l'An.*

Nel 1898 gli sparsi componimenti vennero ordinati e raccolti in un nitido libro, con la traduzione francese a riscontro e un'acconcia prefazione, da mano sapiente e pia; così possiamo ora rendere esatto conto del valore di questa poesia popolare, rustica nella sua veste esterna, delicata nel contesto e ideale e fresca e viva tanto che sembra venire dal cuore e dalle labbra dei contadini della Savoia più che dall'immaginazione dell'intuitiva poetessa che si faceva l'interprete della loro vita semplice e tranquilla. Parte di questi canti erano inediti: sono i *Contios de la Bova* (Novelle della stalla) che ci offrono la conoscenza speri-

mentale dei costumi della campagna savoiarda, della psicologia di quelle anime primordiali, la pratica della loro forma di manifestazione. Si possono paragonare a quei Canti popolari Rumeni che l'aristocratica mano di Hélène Vacaresco raccolse con diligente amore dalle labbra e dal cuore dei contadini della *Dambovita* e diede in puro ed agile francese all'ammirazione del mondo intellettuale. Se non che l'anima villereccia rumena appare agitata da tragiche onde di passione, un soffio selvaggio passa sull'amore e la morte, la fantasia è più fluttuante nelle nebbie della leggenda, mentre l'anima del savoiardo si rivela più serena, più lieta, più semplice e pia. *Le long de l'An* è un variopinto manipolo di fiori lirici d'ogni stagione: sono stornelli d'aprile, canzoni di maggio, ottave pel tempo della mèsse, strofe per la vendemmia, inni di Natale; e il pensiero dell'esule, l'addio del coscritto, il palpito di chi ritorna, mettono una nota elegiaca e commossa fra la spensieratezza ingenua dei ritornelli, delle ballatelle che sembrano accompagnare ogni opera faticosa con un ritmo di festa. I *Reclans de Savoué* accentuano il carattere locale con la ripetizione d'antiche canzoni, d'antichi costumi; è il riflesso della semplice vita savoiarda d'un tempo, idealizzata nella poesia. I *Contios de la bova* possono avere un armonioso riscontro in quelle *Chansons du fuseau* che le giovinette Rumene nel tramandarsi di generazione in generazione adunano alla loro terra in gentile patrimonio spirituale. Sono i canti che i montanari raccolti a veglia nelle stalle tepide ripetono fra loro, ma Amélie Gex ne è la sola autrice. Nella sua anima aperta a tutte le voci della natura e degli esseri, accolse le idealità, le aspirazioni, le fantasie di tutto un popolo e se ne fece il bardo interprete. Per ogni veglia una canzone. Il grazioso gruppo s'inizia col coro dei veglianti che esprimono la dolcezza di quelle rustiche adunanze nel tepore, mentre fuori nevica, in allegra compagnia, ascoltando raccontare storie dilettevoli e cantando giocondamente.

Seguono fiabe, episodi, apologhi in rima, e sempre nel ritmo vivace d'una canzone a ballo, il cui ritornello molte volte costituito da sillabe ripetute senza significato, sembra composto per essere ripreso in coro.

I seblets sono una specie di epigrammi e includono miti e argute satire politiche che mettono in luce la vivacità e l'ironia elegante dello spirito di Amélie Gex. Il titolo stesso che significa *sifflets*, fischi, è per se solo graziosamente eloquente. E *Lo cent ditons*, cento massime o proverbi foggiati sull'esperienza popolare, recano un delizioso carattere.

In questa raccolta si trovano pure le traduzioni liriche in dialetto savoiardo delle favole di La Fontaine, eseguite con molta finezza.

Certo, il dialetto savoiardo che ha molta affinità col provenzale, anzi lo direi una variazione di quello, non è agevole da comprendere, e senza la traduzione francese molti pregi di questa poesia non si rivelerebbero. Ma la versione letterale guida nell'indagine e permette a chiunque abbia qualche famigliarità con la lingua francese di gustare lo spirito di questa poesia che ha un profumo affatto originale. « Le opere in dialetto di Amélie Gex, scrive il compilatore della raccolta, sono uniche nel loro genere e basterebbero per rendere illustre il loro autore. Il fine ch'ella si proponeva è certo raggiunto; se il nostro dialetto tende a scomparire, la sua opera resterà per i futuri studi filologici. »

Poichè il fine a cui sopratutto Amélie Gex tendeva era quello di conservare per coloro che come lei sentivano intensamente l'amore della loro terra con tutte le sue tradizioni e le sue memorie arcaiche, il ricordo dei costumi, delle credenze, delle usanze e dei sentimenti di quella semplice e rude gente montanara, e conservarli appunto nel rude e vecchio linguaggio savoiardo, così espressivo, che la civiltà tende a travolgere insieme agli avanzi del passato.

* * *

È dunque un sentimento nobile, scaturito spontaneamente dal suo cuore generoso e puro che le detta l'opera d'arte. E un'altra opera bella e squisita il medesimo sentimento suggerisce, quelle *Histoires de ma rue et de mon village* che sono il suo unico volume di prosa narrativa, ma che basta per far fede della grande attitudine del suo versatile ingegno anche in questo genere artistico. *Vieilles gens et vieilles choses* — così intitola ella le semplici narrazioni di soggetto e di sapore agreste. Hanno in certe pagine la grazia fragile e preziosa di quel grande pittore d'anticaglie che è Georges Rodembach. Se non che Amélie Gex è più spontanea, più famigliare, più rustica, pur rimanendo insuperabilmente fine nell'espressione dei sentimenti e nella pittura degli episodi, alcuni commoventissimi, come nella *Mort de Lallò*, la fine terribile del giovane fidanzato, morso da un cane idrofobo mentre tornava al villaggio, dalla città, recando un'acconciatura nuova che Marianna, la bella giovinetta, sua futura sposa, lo aveva incaricato di portarle per una domenica di gran festa. In questa novella l'elemento idillico si trasforma, grado a grado, in elemento della più alta tragicità, a cui dà risalto la semplicità dei mezzi adoperati, l'anima villereccia, con le sue tradizioni, il suo pensiero rudimentale, ma profondo e logico come quello dei saggi antichi. L'autrice di queste pagine ha fatto opera

di bellezza vera e grande poichè da un fatto comune e da un'accolta di personaggi umili, ha tratto visioni e situazioni di alta drammaticità, di somma efficacia, paragonabili solo a certe creazioni del Maupassant. *Ma vie de bohème* è un grazioso ricordo d'infanzia forse veramente vissuto dalla scrittrice, che indugia a narrare del passaggio di una tribù di zingari dal paese, e dell'attrattiva che aveva quella vita per un piccolo cervello di bambina, tanto possente da sedurla all'idea bizzarra di partire con essi. Ma solo l'assaggio della realtà, così diversa dal sogno, la guariva dal desiderio delle audaci imprese. *La maison Panissot* che racchiude la storia tragica e poetica d'una famiglia in un angolo della vecchia città di Chambéry ci dice il gusto di Amélie Gex per gli avvenimenti spirituali, per i misteri dolorosi, per la suggestione delle vecchie cose, delle vecchie mura. Questa *Maison Panissot* pare preludere mitemente a quei racconti fantastici in cui aleggia, purificato, il soffio di Edgard Poë, che ella aveva impreso a scrivere per un giornale di Chambéry, dove infatti l'uno d'essi venne pubblicato. Ne *Les vies antérieures* riprende e svolge con maggior inverosimiglianza il tema che chiamerei dei ritratti antichi: i ritratti degli antenati che si animano e rivivono e producono strane allucinazioni e disordini psichici nei protagonisti della narrazione. Questa tendenza intellettuale verso il fantastico, che le leggende savoiarde avevano forse sviluppato in lei dall'infanzia, che l'amore delle tradizioni popolari accentuò, e che, più tardi, lo studio delle scienze spiritiche rivolse ad una ispirazione più elevata, è un altro lato felice dell'ingegno complesso di Amélie, nel quale però non eccedette. Tutto in questa natura armoniosa doveva rimanere equilibrato, nobile e sereno. La leggenda savoiarda de *La Marie aux pieds brûlés* è una delle più leggiadre finzioni ch'io mi conosca, in cui il profumo della leggenda si mesce alla fragranza agreste della verità dell'ambiente, ravvivate dallo stile vivace e agile, dalla succinta e arguta pittura di tipi e figure paesane, con le loro note caratteristiche, debolezze, difetti, astuzie: un insieme d'ingenuità e di grazia primitiva che ringiovanisce l'anima. I contadini d'Amélie Gex sono veri contadini, coi loro atti sgarbati, le parole crude, le passioni elementari; in loro nulla di convenzionale, di romantico, di sdolcinato, di arcadico. Anche quando compiono qualche azione determinata da un sentimento profondo, come quel povero Claude che si fa contrabbandiere per radunare i tre luigi occorrenti a comperare alla fidanzata la croce d'oro con la catena, tradizionale regalo di nozze, non appariscono mai sentimentali, perchè il cuore di questi fantasmi d'arte è il cuore vero che batte in petto ai montanari e alle montanine

della Savoia coi quali Amélie Gex visse in completa comunione spirituale quasi tutta la sua vita.

* * *

Nello studio di quelle anime primitive, nell'osservazione di quelle esistenze umili, nella raccolta di quegli episodi che ne costituivano il dramma e che davano a lei fresca e viva materia d'arte, Amélie Gex trovava rifugio alle sofferenze fisiche, incessanti, e conforto ai dolori morali che la percossero. Poichè è antico e triste privilegio degli eletti l'essere bersaglio ai colpi della fortuna avversa e vittime dell'egoismo, dell'ingiustizia, della prepotenza e ipocrisia umana. Ma Amélie seppe soffrire, e non solo i suoi meriti si accrebbero presso Chi giudica i destini e le anime, ma la sua individualità spirituale ne uscì affinata e ancor più lucente e pura. Ebbe minuti di sconforto, sì, anche di disperazione, ma serbò intatte e valide al fianco ferito le sue grandi ali bianche che la sollevavano oltre il mondo, fuor del tempo e della tirannia del dolore.

Un giorno mentre contemplava le mandre pascolare, appoggiata ad un albero, trovandosi in uno di questi momenti di angoscia suprema, le scaturirono dal cuore due versi senza ch'ella avesse pensato a comporli, così, come il naturale grido della sua anima torturata:

Oh! périsse le jour où l'on dit à ma mère:
« Un enfant vous est né! »
Que ce jour soit maudit, qu'il soit seul sur la terre
A l'oubli condamné!

Ma l'elevazione naturale del suo essere non le permetteva di durare a lungo in una ribellione che pareva offendere il Creatore. Ella imprigionò poi la strofa disperata in un poema di passione che intitolò *Job*, dove si trovano versi di una forza lirica e d'un ascetismo degni di un grande ingegno e d'un'anima grande. E non c'inganniamo nel giudicarla da queste spontanee manifestazioni ideali. Chi la conobbe e visse con lei per anni e le fu figlia spirituale, segretaria, infermiera, confidente, mi diceva che il valore morale d'Amèlie era superiore ancora al valore del suo ingegno. Una grande rettitudine dominava i suoi pensieri, le sue azioni, i suoi ideali: delicata per comprendere, amare, perdonare, nella lotta appariva di saldissima tempra, invincibile. Modesta, anzi timida, trovava ardimento per difendere le sue convinzioni, per avversare il convenzionalismo, la menzogna che

acerbamente svergognava. Questa sua franchezza coraggiosa, questa limpidità cristallina d'anima, non furono sempre comprese dal mondo, il quale si appaga di sole apparenze, ma le guadagnava i cuori dei contadini, nature semplici, che sapevano la « Damezèla » sempre pronta ad aiutarli, ed anche a curarli allorchè qualche disgrazia li colpiva sul lavoro.

La sua fede era salda e radicata molto in alto, molto più in alto dei pregiudizi e delle superstizioni che tengono per troppi il posto delle convinzioni religiose: ebbe dei dubbi e non li nascose, ma li esalò come un appello ansioso alla Divinità per averne la luce e la pace.

Scrisse *A une âme sincère*, un poemetto filosofico che, presentato ad un concorso all'Accademia di Savoia, raccolse subito tutti i voti per la sua incontestabile bellezza, nonostante il contenuto non s'accordasse forse sempre col modo di pensare dell'ortodosso consesso. L'accademico relatore del concorso poetico, un letterato assai fine, così scriveva: « *A une âme sincère*: sotto questo titolo misterioso, un poeta, un vero poeta, come vedrete, ha scritto una meditazione che subito ci ha attratti, affascinati, commossi per la potenza e l'elevatezza del pensiero, per l'ampiezza e la ricchezza dello stile, per la purezza e la delicatezza del sentimento ». E, sempre a proposito di questo poema, così scriveva un altro acuto analizzatore, da Parigi:

« È un poeta che si colloca risolutamente in faccia al grande problema dell'esistenza. Donde veniamo? Che cosa siamo? Dove andiamo? — Ascoltate questa magnifica apoteosi della morte. Nel poeta, a un certo punto il cuore trionfa delle ultime esitazioni dello spirito; prende la vita colle sue illusioni, le sue gioie fugaci, le sue crudeli prove; ne dimostra il vuoto e, nuovo profeta, sulle ruine ammonticchiate, all'orlo delle tombe scoperchiate, canta con un maestoso sdegno delle cose di quaggiù, l'inno all'Immortalità. »

A une âme sincère fu la sua opera più discussa. La forma pura aggiungeva decoro e importanza al poema di concetto più virile che muliebre, e che allora parve di un'arditezza singolare.

***

Ma Amélie Gex non era affatto ambiziosa, e la rinomanza non aveva il potere di inebbriarla, di sedurla. L'arte era per lei un conforto, un nobile mezzo per impiegare le ore della sua solitudine: la poesia fu, come abbiamo veduto, l'esplicazione naturale del suo pensiero, del suo sentimento, del suo dolore:

si effondeva da lei come il profumo dalla corolla della violetta, a sua insaputa quasi. Componendo i suoi versi tra le faccende domestiche, fra la tortura degli acuti dolori nevralgici di cui soffriva così continuamente da farle dire al medico un giorno: « Quando non mi sento dolori, mi manca qualche cosa, » Amélie non pensava alla pubblicità, e nemmeno ch'essi avrebbero formato una ricca e pregevole produzione destinata a farla conoscere e ammirare. Quando si decise a dare alle stampe una raccolta di versi, ne fece una rigorosa selezione, così che, lei vivente, il pubblico non conobbe che un volumetto dal titolo semplice e modesto di: *Poésies*. La raccolta comprende rime scritte dal 1875 al 1877 e fu deposta dall'autrice come un ex-voto sulla tomba di una persona cara: *Le poême de l'année*, la ripresa dell'ispirazione che le aveva già dettato in vernacolo *Le long de l'an* ma con sentimenti poetici superiori, è una specie di sinfonia nella quale ogni stagione ha la sua voce, dalla neve di gennaio che le suggerisce un preludio giocondo, quasi di festa infantile, alla pioggia di marzo che le dà un mesto sonetto, al verde primaverile che s'espande in un *allegro* dal ritmo di danza, in un canto capriccioso, in una canzone freschissima e in due sonetti dell'anima profonda: *L'Avril des tombes*. *L'aube lointaine;* dai fioriti sonetti di maggio e le gaie *villanelle* alle strofe varie di messidoro, alle sentite rime autunnali con l'elegiaco *Adieu aux hirondelles* e la pia e lugubre *Veille des Forts*, sino al finale che chiude il ciclo con un sonetto *Décembre*, dagli splendori di gemma. Questa sinfonia, varia di canti in un'unità di pensiero e di stile, ci dice ancora una volta quale efficace ed elegante poeta della natura sia Amélie Gex.

Un carattere soggettivo ha il gruppo intitolato: *Cris dans l'ombre*. Poesia intima, dolorose espressioni dell'anima, invocazioni a Dio, lacrime, ma non accuse. — Gli *Echos épars* è di nuovo in gran parte poesia ispirata dall'inesausta fonte di bellezza del creato: poesia azzurra, fresca, che comunica, a chi legge, con limpidità immediata la sensazione del poeta innanzi a un lucente mattino, a un rosso crepuscolo, alla solitudine ombrosa di un bosco, alla voce del vento, alle chiese antiche, alla luna, morto pianeta, a un pioppo solitario ombreggiante un camposanto. Altri di questi *Echos* ripetono tenere e miti parole d'affetto indirizzate a qualche lontano, ad alcuno la cui assenza è eterna, a qualche anima capace di comprenderla. Vi è pure una ode dedicata a Victor Hugo e dei sonori alessandrini ispirati dalla battaglia di Magenta. Sappiamo che Amélie componeva spesso i suoi versi canterellandoli su una melodia conosciuta, e questa associazione con la musica, più accentuata nelle poesie

in vernacolo, ritorna nelle liriche, direi spiritualizzata, così che le suggerisce fra l'altro, il grazioso poemetto idillico: *Un opéra dans le buisson* (variations printanières) che tanto si presterebbe ad essere commentato con musica vera. Si compone di un Recitativo, di un preludio, d'una romanza, di un ritornello, d'una ninna-nanna, e di accordi. I personaggi sono due... l'usignolo ed il poeta.

Nouvelles paroles sur de vieux airs hanno una grazia, una delicatezza mussettiana. *Amours d'avril* sembra proprio scritto dal poeta di Rolla. Si direbbe che un'anima virile adolescente, nell'età dei puri amori, avesse dettato queste rime, più che una appassionata anima muliebre. E nella vivacità, nella freschezza, nel profumo agreste esse ricordano le poesie in dialetto savojardo. Tre liriche: *Une heure dans le passé, La conquête d'un nid, L'amour à sept ans,* formano il ciclo dei *Souvenirs d'enfance*, poesia d'un andamento largo e malinconico come un canto di Haëndel; e *En fermant le livre* contiene in altri tre componimenti pieni di grazia stanca un commiato eletto.

Sull'ultima pagina come sulla prima, il suo pensiero va al caro essere perduto: la ghirlanda votiva si ricongiunge nelle iniziali di un nome. Quest'ultima lirica s'inizia con versi in cui non si sa se ammirare più l'ispirazione o l'arte:

Toi qui sais maintenant le secret de l'azur,
Pourquoi sur chaque front une pierre retombe,
Ce que contient de vide ou d'espoir une tombe,
Et quelle aube se lève au delà de ce mur —
Réponds! Dois-je roulant sur la pente déclive
Où se heurtent pressés les mortels éperdus
Vers un but incertain, comme eux, les bras tendus
Laisser mon frêle esquif voguer à la dérive?

Il tarlo del suo pensiero, il dubbio, la riprende. Ma la risposta di chi *sapeva già il segreto dell'azzurro* pare abbia potuto ridonarle la pace, riaccendendo in lei la luce delle speranze divine, se può terminare così:

Oh! le temps ne m'est rien si je garde l'espoir
Qu'importe le désir et qu'importe l'attente?
En souffrant, je puis dire à mon âme constante:
— C'est peut-être demain, c'est peut-être ce soir! —

* * *

Quando l'ora della grande liberazione suonò per lei, dopo sei mesi di una crudelissima malattia, durante la quale, secondo la sua abitudine eroica, lo spirito dominava il corpo, dettandole quei racconti fantastici di cui non ci potè lasciare che pochi saggi: quando Amélie s'avviò ad apprendere anch'essa il segreto dell'azzurro, chi conosceva intimamente la sua vita, la forza del suo ingegno e la varietà e la ricchezza dell'opera sua in massima parte inedita, si accinse al pietoso còmpito di ordinare per le stampe quegli scritti che avessero potuto servire a completare la sua personalità letteraria. Vennero così le opere in prosa, le rime in vernacolo e una seconda raccolta di poesie che ebbero il titolo mesto ed eloquente di *Feuilles mortes*. Sono versi sparsi riuniti a caso con due sole parole eloquenti: *Pages vécues*. Sono i suoi ricordi, le sue aspirazioni, i suoi sogni, le sue tristezze, i luoghi che le furono cari, le cose che amò, i riflessi di bellezza e di bontà che serbava nella memoria, le miti fantasie stellate o le rapide angoscie che le dava il mistero dell'oltre vita; è ancora una volta tutta la sua anima schietta, integra, profumata di poesia e assetata di verità, che ci si rivela quale fu nella breve sosta terrestre, mentre affrancata dai vincoli umani vaga nell'infinito...

Con delicato pensiero, i raccoglitori iniziarono il libro delle *Feuilles mortes* col poemetto di *Job*, il primo accento del dolore che la poesia sprigionò dal suo essere e lo completarono coll'ultimo canto interrotto dalla morte: *Job* appartiene al genere delle sue poesie meditative e filosofiche, e non è senza una viva commozione che si leggono questi versi così belli, così profondi, scritti alle soglie dell'eternità. L'anima della moritura si rivolge a contemplare la via percorsa, ne conta le asperità, ne rivede gli ostacoli, ne ricorda le ore buie, ne rammenta le ore di preghiera, di conforto, e l'ultima voce che sale a lei dalla terra fiorita pur fra le tombe, è parola di speranza, parola di fede: *La mort n'existe pas! C'est un reveil nouveau...*

LE PÈRE JEAN DE CRONSTADT

La mort de Père Jean de Cronstadt décédé le 20 décembre 1908 à été annoncée par toute la presse d'information. On a parlé de ses obsèques, des troupes mobilisées en son honneur, des milliers de fidèles qui ont défilé devant son corps, des services funèbres célébrés par Antoine, Métropolite de Pétersbourg et des évêques et archevêques accourus de toutes parties de la Russie pour lui rendre un dernier hommage. Est-ce tout ce qu'il y a à dire sur le Père Jean? Il me semble que l'évènement aurait mérité plus d'attention de la part des hommes de cœur, même parmi les Occidentaux, tout en étant sûr que pour parler de lui en connaissance de cause, pour saisir l'idée qui se dégage de l'empire immense qu'il a exercé sur les esprits, il faut être foncièrement russe.

Avant d'essayer de caractèriser cet humble apôte dont le visage avec son rayonnement de lumière surnaturelle proclamait l'union du Chef Invisible avec son serviteur d'une manière si éclatante que des adeptes trop enthousiastes voulurent voir en lui le Christ Vivant descendu sur la terre, on voudra bien me permettre quelques considérations aussi brèves que générales et que je soumets aux esprits bienveillants et impartiaux.

Je ne crois pas que ce soit le fait d'une humeur chagrine de ma part de constater l'existence depuis nombre d'années de quelque chose comme une muraille de Chine entre nous autres Russes et les nations occidentales, muraille faite de préventions et de préjugés entretenus soit par des politiciens de mauvaise foi, soit par des écrivains dont le cerveau ne contient pas un « petit coin » comme l'appelle Taine « réservé aux idées et au sentiments des autres ». Eglise, armées, traditions toutes nos institutions, tous les sentiments et toutes les coutumes qui cimentent le éléments de la nation russe, tout a été défiguré, méconnu, souvent trainé dans la boue. Passe encore être Russe et révolutionnaire pour trouver grâce, mais être Russe et monarchiste, aimer sa patrie et la servir, ne pas considérer le Gouvernement comme l'abomination de la désolation, n'était-ce pas inspirer la défiance, aller au devant de l'accusation d'être vendu, d'être un agent secret capable des menées les plus ténébreuses? Il n'est pas de femme sortant tant soit peu de l'ordinaire — à Baden-Ba-

den autrefois et plus récemment, tant à Londres qu'à Paris — qui, pour avoir tenu haut le drapeu du patriotisme et avoir préféré aux rélations purement mondaines la société des sommités politiques et intellectuelles n'ait été accusée d'être une espionne récoltant pour son Gouvernement les secrets d'État. Moi-même qui ne me suis pourtant jamais intéressée qu'aux questions religieuses et dont l'activité a visiblement été dégagée de toute recherche du lucre, ai-je pu échapper, en Italie, aux insinuations les plus perfides- Une de ces réformatrices, dont pullule la société actuelle—réformatrice et petit esprit marchent parfois de pair — n'a-t'elle pas poussé la... ridicule, dans un de ses derniers livres jusqu'à magnifier une fois de plus son moi pour n'avoir cru... qu'a demi aux bruits absurdes répasdus sur mon compte. Qu'elle se rassure, ni l'âme ni la dignité des femmes russes n'est à vendre!

Et notre révolution dans laquelle les crimes du droit commun l'ont emporté sur les crimes politiques, les Occidentaux l'ont-ils jugée à sa juste valeur, ou plutôt, ont-ils compris ce qu'elle avait d'indigne? Mais je ne veux pas m'étendre sur ce sujet et j'espère, au contraire, que cette rèvolution qui ne fut qu'une crise sans lendemain, aura prouvé à l'Europe la résistance victorieuse que notre tempérament sational avec sa sève encore intacte, a su opposer aux aliénations politiques et autres. Ce que je veux espérer surtout c'est que la fraternité entre Italiens et Russes qui a si longtemps sommeillé dans leurs cœurs, éveillée à présent sur des ruines fumantes par l'appel de la souffrance la plus terrible qui fût jamais, aura ouvert pour toujours une brèche dans la muraille de Chine dont j'ai fait mention. Que cette fraternité scellée par des œuvres de misèricorde et d'héroisme, par de bons offices réciproques, dure et brille d'un éclat d'autant plus pur qu'elle se détache sur un plus sombre horizon.

Nicolas II en apprenant la mort du Père Jean ne put contenir sa douleur et dit avec une émotion profonde: « Je n'oublie pas que j'ai dû la guérison de mon père lorsqu'il avait le typhus à l'intercession du Père Jean, et que plus tard, à son lit de mort, l'heure irrévocable de la séparation étant venue, ce fut encore lui qui par sa présence et ses prières adoucit ses derniers moments, calma notre douleur. Avec tous ceux qui pleurent sa mort, je pleure moi et les miens ».

Et Dieu sait si on le pleure, celui qui sorti du peuple, fut un avec le peuple, l'expression même de la conscience populaire, la manifestation lumineuse des trésors de foi que recèle le cœur slave!

Je n'ai pas connu personnellement le Père Jean, mais tous ceux qui l'ont approché étaient frappés par son regard irradié, par la paix bienheureuse qui se dégageait de toute sa personne. En lui on avait la vision presque sensible de la Vie supérieure qui cherche à se manifester dans l'homme, de ce qu' Emerson définissait dans un autre sens il est vrai, « ce qui est » « ce qui agit ». — Ce fut précisément ce quelque chose qui n'est pas de la terre, cette présence d'une grâce d'en-Haut, du surhumain, se révélant en sa personne, qui remuait les foules. On accourait vers lui non par sentiment de sa propre misère, non pour épancher son cœur, pour trouver consolation et récomfort, mais pour constater par son intermédiaire l'existence de la Substance Immuable, se convaincre que rien n'est changé dans la marche du monde, que les cieux ne sont pas fermés et qu'ils continuent à déverser le Divin et la Grâce sur tous ceux qui les implorent. Le Père Jean fut-il thaumaturge, eut-il le pouvoir de guérir? — Le doute à ce sujet peut être permis, mais l'émotion populaire ne raisonne pas. Elle a ses causes profondes qui dépassent la portée des évènements et pour le peuple, son « batuschka » « Le Père », le grand et saint prêtre de la terre russe, fut le thaumaturge: « Celui dont Dieu exauçait la prière ». Et cette croyance fut partagée par nombre de protestants, de catholiques, même de juifs et de mahométans.

En vrai fils de notre terre immense, doué qu'il fut dans toute sa plénitude de ce sens de l'Éternel, de l'Universel qui est le trait distinctif, peut-être prophétique, de l'âme slave, le Père Jean, dépassant par le sentiment l'étroitesse des délimitations confessionnelles, ne refusa jamais sa main secourable à personne et il suffisait d'être homme et de souffrir pour toucher son cœur. Rien de plus simple que son attitude; pas l'ombre de pose; il n'était ni cagot, ni ascète, mais sa piété était l'inspiratrice d'une activité pratique, quotidienne. Maisons du peuple, ateliers de couture, de cordonnerie et autres, assistance des enfants, visites à domicile, communautés d'hommes, de femmes, participation matèrielle aux œuvres philantropiques, églises réconstruites et dotées, tant en Russie qu'en Sibérie, tel est le bilan de son activité inlassable. Il faut ajouter à cela sa « Vie en Christ » traduite en anglais, plusieurs volumes de sermons et d'homélies, sans oublier son ministère pastoral si accablant que dans l'impossibilité de suffire à l'afflux de ceux qui venaient à lui, il rétablit dans son église de Cronstadt la primitive coutume chrétienne de la répentance publique et générale. Et la multitude de ceux qui priaient « n'était qu'un cœur et qu'une âme. » « Malheur à vous! a dit le Nazaréen — quand tous les hommes

diront du bien de vous, car vos pères en faisaient de même aux faux prophètes ». En dépit de la gratitude, de la vénération presque fanatique dont le Père Jean fut entouré, il n'échappa point à la calomnie. Le dévouement des femmes à son égard, sa simplicité d'âme et d'esprit, sa piété, tout devint matière à scandale pour les Scribes et les Pharisiens et même on douta de son désintéressement. On lui reprocha les magnificences dont l'affection de ses ouailles se plaisait à l'orner, on le blâma d'accepter l'hospitalité que les grands du monde étaient heureux de lui offrir. Mais on ne se dit pas que le luxe dont il fut appelé à jouir en certaines occasions, était celui des autres, non le sien, et que sa demeure, ses habits restèrent modestes et simples. Il est bien admissible qu'il fut exploité et circonvenu par quelques personnes de son entourage, mais il suffirait d'établir le chiffre exact de ses dons pour constater l'usage qu'il a fait des millions qui ont passé par ses mains. Aussi le peuple ne s'y méprit il pas. « Celui-ci est un vrai » — disait-il, il n'est pas de ceux « qui prêchent et ne font pas » et il continuait à accourir vers lui des confins de la vaste, vaste Russie.

On fit aussi un grief au Père Jean de sa répulsion presque insurmontable pour les intellectuels ennemis de toute religion; et comment ne l'aurait-il pas éprouvée? Pénétré jusqu'au plus profond de son être de la sainteté de l'Orthodoxie, comment n'aurait-il pas cherché à défendre sa terre natale et son âme, le droit de la Russie à un développement historique conforme à sa tradition et son idéal? Aujourd'hui encore en Russie, on va à la guerre en se mettant sous la sainte garde de Dieu. C'est en faisant le signe de la Croix que nos députés paysans entrent dans l'enceinte de la Douma, que nos soldats et nos marins se précipitent dans le danger, fidèles au Commandement suprême « d'exposer sa vie pour ses amis ». Le coin dans lequel trône l'Icône dans la demeure la plus miséreuse, c'est l'endroit sacré où l'humble famille va se retremper après le dur labeur du jour. Le dimanche, aux fêtes solenselles, aux jours des grands évènements de sa vie, le paysan a son prêtre; ce n'est ni un théologien, ni un docteur en jus canonicum, mais un homme qui laboure et peine comme lui et lui parle simplement sans phraséologie écclesiastique. Ils sont bien plus nombreux qu'on ne le pens les humbles prêtres qui savent trouver le chemin du cœur de leurs ouailles, leur parler la langue qui leur convient, les adjurer de ne pas sacrifier leur conscience pour acquérir des biens matériels et de chercher le bonheur dans la disposition intériure. La foi ne s'enseigne pas et de même que la théorie de l'art n'est pas l'art, la théorie de la foi n'est pas la foi. C'est pourquoi le prêtre

russe se borne à défricher le terrain, à déblayer les scories afin que l'âme se mette en rapport direct et immédiat avec Dieu et qu'elle opère elle-même son mouvement ascentionnel. On parle souvent de l'attitude religieuse de l'âme slave, mais sans jamais chercher à en pénétrer le secret. Cette attitude, certes, est dûe en grande partie à l'action discrète du prêtre russe paissant le troupeau du Christ « par un principe d'affection et non point comme ayant domination sur les héritages du Seigneur ».

Oh! le mirage, le néant de l'influence qu'exercent sur les masses nos intellectuels cosmopolites à culture mixte, au cerveau hybride! Il n'a, certes pas été bénin l'ouragan qui vient de ravager la Russie; c'est dans le déchaînement de toutes les passions, dans le feu et le sang que nos rouges ont pris contact avec le peuple. Donc, plus moyen d'accuser ce peuple d'inertie et de montrer que le Gouvernement entrave l'action des « libérateurs, sel de la terre ». Quel a été le résultat de cette rencontre? Éveil des instincts les plus vils, retour à la brute et, en définitive, faillite sur toute la ligne de tous nos « avancés », de tous nos flutistes de la rebellion. Son « fiat » c'est pour le Père Jean que le peuple l'a réservé. Il n'avait ni talent, ni génie le Père Jean, pas même un esprit perspicace; sa culture était médiocre; il navait qu'un amour passionné du Christ, le don d'une ardente prière, mais le rôle qu'il a jouè avait sa racine historique et nationale. Il continuait la tradition de nos saints Moines et saints Ermites, d'Antoine et Thédore de Pétschora, de Serge Radonège jusqu'à Tihone Zadonsky et Séraphin de Ssarow. Tandis que nos réformateurs rêvent présomptueusement d'une Russie à leur manière, à leur usage, le Père Jean en était l'expression inconsciente, la chair de sa chair la plus saine, la moëlle de ses os et, sans hésitation, sans l'ombre d'un doute, la Russie le reconnut et le sacra sien. Pour se faire écouter de peuple russe, il ne faut pas aller à lui avec de la politicaillerie et toutes les divagations des systèmes étrangers au courant de sa pensée. Pour le gagner il faut lui parler au nom de Dieu, réveiller en lui le sens des réalités supérieures, le jeter en quelque sorte sur le sein du Père, baigner son âme à la source même de la vie. Dès le debut de son ère historique, toute la vie spirituelle de la Russie s'est concentrée dans la religion et à toutes les époques, aujourd'hui même dans notre vingtième siècle écartelé par le scepticisme, la négation et toutes les lâchetés, l'Eglise Orthodoxe reste le guide souverain de tout mouvement moral et spirituel, surtout dans nos classes inférieures. Le progrès est la loi du développement de la race humaine, loi

naturelle liée au phénomène général de l'évolution, mais en Russie, pour être normal, il doit venir du dedans, résulter de la croissance des virtualités divines que l'homme porte en lui, des réveils de conscience.

C'est ici que l'on voit apparaître Celui qui a dit : « le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas », et dans cette rencontre avec l'idéal sans tâche et le réel le plus parfait, on mesurera exactement la profondeur de l'abîme qui sépare les faux prophètes d'un Père Jean de Cronstadt.

Oh Père Jean, nous te disons comme Elisée à Élie au moment de sa disparition : « Que ton double esprit, ta foi » qui ne consistait pas en paroles mais en efficace, « repasse dans ta patrie terrestre ».

Tant que les novateurs ne sont pas mis d'accord pour offrir à l'humanité une autre discipline morale plus efficace et même s'ils parviennent un jour à se mettre d'accord, nous autres, vrais Russes, nous gardons nos convictions chretiennes comme pierre de touche de nos jugements même littéraires et politiques. En Christ nous avons une norme qui nous sert à mesurer tous les hommes et toutes leurs œuvres et nous maintenons solennellement la discipline religieuse inséparable de Celui qui fut le Grand Semeur dont le grain a fécondé le sol de la Sainte-Russie.

L. A. de Polozow.

Château du Martheray à Bégnins (Vaud) - Suisse.

Considérez, disait le cordonnier philosophe Jacob Boehme, les oiseaux de nos forêts : ils louent Dieu chacun à sa manière, sur tous les tons et dans tous les modes. Voyons nous che Dieu s'offense da cette diversité, et fasse faire les voix discordantes ? Toutes les formes de l'être sont précieuses, au regard de l'être infini.

Emile Boutroux.

(Dall'almanacco del « Cœnobium » per il 1909).

RODOLFO EUCKEN.

LA CONSACRAZIONE UFFICIALE DELLA FILOSOFIA.

Sembra strano! ma è stata così inaspettata la premiazione di questo grande ignoto, che il mondo, che non s'era ancora accorto di lui, non ha saputo nemmeno balbettare il suo nome: l'ha chiamato Eckusen, l'ha confuso con Haeckel, e poi finalmente, tra lo stupore di quasi tutti gli Italiani, Rodolfo Eucken ha avuto il suo vero nome.

Oltre la consacrazione ufficiale della filosofia, la premiazione del filosofo di Jena è stata anche il sollevamento di un ignoto a celebrità. Ignoto che ha lavorato e lavora ancora alacremente, e sopra tutto, con una modestia ammirevole. Ed io che, almeno superficialmente, conosco la filosofia dell'Eucken, ho potuto ammirare il gusto dell'Accademia Svedese ed ho aprovato ch'essa abbia coronato uno de' più grandi, se non il più grande filosofo vivente.

Prima di scendere a qualche particolare sulla sua filosofia, accennerò brevemente alla sua vita: — Rodolfo Eucken nacque ad Aurich, nella Frisia Orientale, il gennaio 1846; stabilitosi a Gottinga, vi terminò gli studi. Nel 1871 insegnò a Basilea. I suoi maestri furono Trendelemburg e Reuter, ma il giovane filosofo subì grandemente l'influenza dell'Hegel. I suoi veri maestri però furono Platone e Fichte. Incominciò, come tutti, con la pubblicazione di saggi, in cui dette prova della sua straordinaria cultura, anzi il suo capolavoro: « *Lebensaunschaungen der grossen Deuter* » si può dire sia una storia della filosofia da Platone a Nietzsche, che insieme al Burckardt fu collega dell'Eucken a Basilea. Rodolfo Eucken è un bell'uomo, dall'aspetto severo, dalla fronte spaziosa, dai capelli bianchi. Dal 1874 insegna all'Università di Jena. Ma siccome ciò ch'è stato premiato è il filosofo e non l'uomo, o, per dir meglio, la scuola ch'Egli rappresenta, così convien parlare del suo sistema filosofico.

Quando i giornali pubblicarono il nome del premiato dall'Accademia Svedese, parecchi avranno increspato le labbra ad un sorriso ed esclamato: « Ma! chi lo conosce? » Eppure Rodolfo Eucken è il costruttore d'uno dei sistemi più colossali che si conosca. Aggiungo subito ch'Egli è un idealista, e che

il compito della sua filosofia è di differenziare, per quanto è possibile, il mondo dello spirito da quello della natura; insomma il suo è un sistema coerente, e in assoluto contrasto a quello del suo collega Ernesto Haeckel. E ad esporlo, a commentarlo, chiarirlo e svilupparlo in tutto il suo meraviglioso orgasmo sta tutta l'opera del solitario di Jena, opera che ha avuto parecchie volte l'onore della ristampa.

Cito senz'ordine i titoli delle opere, quelli che ricordo, si intende: *Le correnti spirituali contemporanee, La storia e la critica delle idee fondamentali del tempo presente, Le linee fondamentali d'una nuova concezione della vita, I Problemi capitali dell'odierna filosofia della religione, Introduzione a una filosofia della vita dello spirito;* inoltre notevolissimi studi sulla Metodica di Aristotele e Tommaso d'Aquino. Egli cerca di costruire un mondo tutto a parte, e in certo qual modo diametralmente opposto al mondo sensibile. E questo mondo dello spirito a differenza di quello della natura è un corpo organico, un sistema, una personalità, non però intesa nel senso comune, ma una personalità estesissima, suscettibile di modificazioni, e di aumento, insomma una personalità che con linguaggio matematico si direbbe tende all'infinito. Una personalità che oltre il possesso di tutta la realtà, di tutto il mondo sensibile, o per lo meno della pretesa di possederlo, ha qualche cosa di suo più esteso, qualche cosa che passa i confini del reale, e ch'è infinito o per dir meglio tende all'infinito. Ma mentre è un tutto esteso, mentre è una proprietà che tende all'infinito, è anche un soggetto ristrettissimo, qualche cosa come un punto geometrico, come un tutto senza dimensioni, cioè la concentrazione di tutta l'attività umana, di tutta la natura assorbita, di tutte le facoltà. E per tante considerazioni, che sarebbe lungo ripetere, a me pare sopra tutto un sistema etico-religioso. Nè si creda che suoni critica o disapprovazione a quello dell'Haeckel, già tante volte criticato e che appunto ultimamente ha ricevuto l'ultimo colpo di testa da Olivier Lodge nel suo magnifico libro: *Vita e Materia* (1) perchè forse in se stesso non è nemmeno un sistema, piuttosto lo scheletro di un sistema, scheletro che però ci fa immaginare tutte le parti accessorie, scheletro ch'è un'unità organica.

Questo suo sistema è una profonda intuizione di ciò che lo spirito è, e della sua importanza.

Egli dà un valore morale allo spirito, e cerca dimostrare la supremazia dell'uomo in quanto è considerato come un'unità organica spirituale, su l'uomo in quanto è considerato come essere della natura, come unità sensibile. Egli dà un valore quasi transcendentale a quell'unità, anzi si può dire la leghi ad-

dirittura, con una realtà divina, con qualche cosa di sovrumano quasi da formarne una religione.

Del resto si può dire senza tema d'errare che l'Eucken abbia fatto dello spirito, inteso come dicevo poco fa, una religione.

E se la sua opera ci appare schematica possiamo consolarci pensando ch'Egli non è vecchio ed ha ancora tempo per poter scrivere le parti accessorie del suo sistema e completare così la sua opera colossale, che gli è costata tanto lavoro, e la cui fine è stata sempre la mèta della sua vita. Vita spesa tutta per il trionfo delle sue idee, in lotta con il monismo ed il naturalismo che sembravano voler essere le religioni dell'avvenire. L'Accademia Svedese ha dunque bene scelto e certo ha sopratutto voluto premiare la funzione che la filosofia dell'Euckei è chiamata ad esercitare nell'avvenire.

GUIDO DOSSO.

Jamais un mouvement quelconque est plus pûr, plus idealiste qu'au debût. Il est tout-à-fait inspiré par des hommes de sacrifices, de devouement. La vanité, l'ambition qui gâtent tout, n'y sont pas encore, car il n'y a rien à gagner, ni argent, ni honneurs, ni des places. Au contraire on peut seulement perdre. La faim, les coups, la prison,souvent la mort sont la part du propagandiste, qui a le courage d'aller son chemin à soi. On ne connait pas encore les compromis, les intrigues, l'opportunisme, la politique. On n'est pas encore prêt de plier ses principes selon ses interêts. Un soufle biefaisant de solidarieté, de liberté, de fraternité anime tous les adhérents d'un même principe et ceux-çi sont encore vraîment un d'âme, un dans le bût et d'un commun accord. On ne cherchait pas le martyre, mais on êtais prêt quand le principe le rendait nécessaire d'être martyr, car qui ne peut pas être un martyr de son principe, il n'est pas digne de le propager.

DOMELA NIEUWENHUIS.

(Dall'Almanacco del « Cœnobium » per il 1909).

SENTENTIARUM LIBER

Nei tempi andati, ma più nei nostri, si è sentito il bisogno o il desiderio d'una lingua universale che affratellasse vie più i popoli, d'una lingua che almeno fra gli studiosi tutti del mondo servisse di comune tramite intellettuale.

A tale scopo si sono fatti parecchi esperimenti che non solo non riuscirono, ma velarono di ridicolo un'idea per sè nobile e degna d'essere tradotta in atto.

Chi ricorda più oramai il *volapük?* Ai primi entusiasmi, che aveva suscitato, subentrò la maggiore indifferenza, poi l'oblìo; e dell'iniziativa del professore Schleyer è rimasto appena il nome.

Che dire dell'*esperanto?* Nel suo campo infuria la massima discordia, come in quello *del regnator di Libia.*

Ora è la volta del *Ro*, un'altra lingua artificiale, destinata, come le sorelle che l'hanno preceduta, a perire miseramente prima che nata.

Ma la vera lingua universale, almeno per i dotti e gli studiosi sparsi per il mondo, l'abbiamo; e questa non può essere che la latina. Ogni tentativo, inteso a surrogare l'idioma del popolo che fu arbitro dell'orbe, sarà sempre fatalmente frustrato, perchè pare che Roma —*caput mundi* — voglia conservare e imporre quasi la propria lingua, maestosamente e insuperabilmente sintetica, quale reliquia e testimonianza dell'antica sua grandezza.

Ora io sono convinto che una Rivista, com'è il *Cœnobium* — dedicata precipuamente agli studi che una volta travagliarono grandi cuori, palestra intellettuale e veramente aperta a quanti sono nel mondo animi colti e avidi del sapere e anelanti al possesso della Verità; — sono convinto che questa Rivista accoglierà festosamente e rispettosamente la lingua del Lazio, confermando così con il proprio esempio che a quella sola aspetta il titolo di lingua universale.

Io ho in animo d'iniziare una rubrica, ove latinamente inquadrerò massime morali, sentenze, aforismi, traendo motivo da uomini e da cose del giorno.

Pro viribus curerò che veramente latina sia la forma e che lo spirito sia sempre logica deduzione di quella legge che non ci

fu insegnata da nessun mortale, ma bensì impressa da Natura nell'animo; di quella legge che, mentre è base di tutte le religioni presenti e passate, non è però *monopolio* di nessuna di esse.

— Ma perchè scrivere latinamente? — chiederà altri.

Ecco; a quanto ho detto sopra aggiungo: la saggezza antica, rievocata, esposta nella sua classica veste, servirà se non altro a sollevarci un po' dal gretto utilitarismo che oggi impera.

Io oso manifestare la certezza che degli amici del *Cœnobium* alcuno m'intenderà equamente, terrà conto del mio buon volere e — chi sa? — me ne saprà grado, ancorchè le forze dell'ingegno aparissero impari al proposito, alla prova. (1)

Milano, marzo 1909.

ADOLFO ARTIOLI.

VITÆ PRÆCEPTA

I.

Cogitanti Mihi Sæpenumero
Sæculumque Undevicesimum
Post Christum Natum
Memoria Repetenti
Ea Humanitatis Gloria
Expetenda Esse Videtur
Quæ
Non Machinis
In Plebis Omniumque Commoda
Constructis Construendisque
Sed Maximo Iuvandorum Hominum Studio Et Caritate
Continetur

II.

Eheu Fugaces Labuntur Anni
Vitæ Summa Brevis Est
Quapropter
Cælestia Spectanctes Humana Spernentes
Fluxis Atque Fragilibus Posthabitis

(1) Non solo facciamo nostra la geniale idea del prof. Artioli, ma desidereremmo che altri amici del *Cœnobium* volessero seguire l'esempio dato. (*N. d. R.*)

Totos Nos In Optimo Statu Exquirendo Collocemus
Ne Saltem
Mortalium Atque Caducarum Rerum
Tanta Cura Sit
Quanto Studio
Animi Bona Æternum Mansura
Nobis Quærenda Sunt

III.

Meminerimus
Beatam Vitam Eam Solam Esse Et Appellari
Quæ Cum Virtute Degatur

IV.

Quum Cœlum Suspeximus
Cœlestiaque Contemplati Sumus
Nihil Potest Esse Tam Apertum Tamque Perspicuum
Quam
Esse Aliquod Numen Præstantissimæ Mentis
Quod Qui Dubitet
Haud Sane Intelligo
Cur Non Idem
Solne Sit An Nullus Sit
Dubitare Possit
Non Enim Altero Alterum Evidentius Est

V.

Quod Nisi Cognitum Comprehensumque Animis Haberemus
Nec Tam Stabilis Opinio Permaneret
Neque Confirmaretur Diuturnitate Temporis
Nec Una Sæculis Ætatibusque Hominum
Inveterari Potuisset.

VI.

Ceteras Opiniones
Fictas Atque Vanas
Diuturnitate Extabuisse Scimus
Neque Hippocentaurum Neque Chimæram
Fuisse Credas
Neque Illa Tandem Extimescas
Quæ Quondam Credebantur Apud Inferos Portenta
Opinionum Enim Commenta Delet Dies
Naturæ Iudicia Confirmat.

ADULPHUS ARTIOLI.

LA RIVOLTA IDEALE [1]

L'ha fatta con un libro, da solo, Alfredo Oriani; e quantunque il senatore Finali mi abbia scritto che il libro a Roma «fa molto parlare di sè» ben si può affermare che nessuno ancora, e a Roma e altrove, se ne è veramente accorto. Gli è che avviene oggidì dei libri come dei ladri: i migliori di quelli sfuggono alla critica e i più audaci di questi alla questura...

Eppoi, altri bisogni, altri istinti più imperiosi e volgari, epperò più diffusi e radicati e universali, urgono e trascinano la plebe alta e bassa: la plebe mostruosa che è maggioranza in tutti gli ordini sociali; la plebe decorata e decorativa delle corti e dei governi, dei senati e dei parlamenti, dei tribunali, delle scuole, dell'esercito, del clero, delle arti, delle scienze, della stampa: tutta la plebe crassa e trafficante che specula, con le frodi commerciali e industriali, sulla scoperta delle leggi di natura che il genio strappa con mistico eroismo al mistero: la plebe di tutte le professioni e di tutti i mestieri; la plebe che putre e vermina nel fango delle città e delle campagne; la plebe anonima, corrotta e corruttrice, che ha tutte le cupidigie e le invidie e le smanie per gli onori, le ricchezze, i piaceri; la plebe ipocrita e laida di tutti i partiti, che ostenta un emblema in comizi o processioni, a mascherare con esso la propria deficienza morale e civile; la plebe che filosofia, sociologia e politica ingrossano e ingrassano, proteggendola sempre più con gli aforismi del libero pensiero, i postulati del materialismo, il diritto di delinquere e di... scioperare.

Fra tutta questa geldra plebea e dominante, che assorbe in sè e per sè le forze attive che già furono virtù di popolo, può dunque stupire la tradizionale congiura del silenzio anche intorno al nuovo libro aristocratico del grande scrittore italiano?

---

(1) Sommario. — I. - Il motivo - La pregiudiziale storica - Il primo secolo mondiale - L'Aristocrazia - L'Aristocrazia moderna - Trionfo e degradazione industriale - La nostra composizione unitaria - L'Affermazione. — II. - La libertà - L'Individualità - Lo Stato - Lo spirito nazionale - Le Classi - I Partiti - Il Problema dell'autorità - La Patria - La Proprietà - La Indissolubilità matrimoniale - La Pena - La Beneficenza - La Lotta per la vita - Corporazioni e cooperative - La Crisi cristiana - Il Carattere militare - L'Imperialismo - L'Onore. — III. - Delle bassure dell'amore moderno - Femminismo - Il Danaro - Gli Spostati - Ascensione e Tirannide plebea - L'Individualismo - L'Aristocrazia nuova. — L'Appello.

Napoli, 1908. R. Ricciardi, editore. L. 4.

italiano veramente? Eh via! Se non ha nemmeno le vedute patriottiche del sociologo russo Novicow! Questi almeno illustra gli alberghi di prim'ordine perchè se ne faccian degli altri ad ogni palo chilometrico, come indice monumentale del... progresso umano: oh, gran missione italica! E riviste e giornali gareggian di forbici a vicenda per divulgare adulando l'ospitale trovata! Così il giornalismo moderno strombazza egualmente altre notizie congeneri: *records* sportivi e... criminali, polemiche di principi a base di tornaconti, congressi femministi, pugilati più o meno... onorevoli, mutui incensi vantosi e venali, suicidi di serve ed strazioni del R. Lotto!

Ma non facciamo del pessimismo: non si parla, e fin troppo forse, anche di letteratura in tutti i fogli grandi e piccoli del bel paese? Non si leggono dunque spessissimo elaborati *studi critici*, ben postillati di citazioni e confronti, sui nostri otto o dieci poeti defunti antichi e moderni, che poi varranno tuttochè intonsi a vincer la posta della corsa alla pagnotta? E non si leggono pur molte e simpatiche biografie di romanzieri, novellieri, *poetieri* contemporanei, straordinari quanto.... stranieri? E non si decanta in tutti i toni e con gran vanto nazionale lo strepitoso successo editoriale scenico e letterario della *Nave* di d'Annunzio? Che altro si vuole da una nazione dove è già più d'un anno che morì Giosue Carducci? La recente audacia vittoriosa di un automobile ed i poderosi muscoli di un atleta ci conferiscono un invidiabile campionato mondiale nel campo delle forze meccaniche e degli sforzi fisici: perchè mai *la Rivolta ideale* di Alfredo Oriani non deve nel consenso dei più colti affermare anche il nostro primato intellettuale?

Non è valso che l'Autore, con un nome che venti altre e più opere raccomandano... alla posterità, raccogliesse in questa le questioni individuali e sociali contemporanee più importanti; non è valso che — trattando con profonda originalità di analisi e di sintesi e vigorosa consistenza di stile gli argomenti più astrusi e complessi intorno alla religione, alla filosofia, alla storia, alla politica, all'arte, alla scienza, ai destini dell'umanità e della patria — egli siasi sollevato col cuore e col pensiero in un'atmosfera spirituale purissima invitando, spronando anzi i più degni a seguirlo con tenacia di propositi, per ottenere un autentico progresso umano fondato sull'aristocrazia nuova delle coscienze e degli animi più generosi nobilitati da opere d'amore, di fede e di carità; non è valso nemmeno che nel *Motivo* dell'opera, levando un grido d'angoscia per l'eterna tragedia della vita e l'infrangibile mistero dell'universo, affermasse con sincerità di parola e commozione di sentimento la suprema verità dell' Ideale.

Il solitario di Casola, che per sapienza e costume di vita si potrebbe quasi paragonare a un eccelso brammano del Mahâbhârata, ancora una volta ha parlato al deserto: la fonte tragica e magnanima del proprio lavoro e l'alto insegnamento del dovere che ne scaturisce sono del pari inintelligibili alla comune dei lettori, assuefatti al dilettantismo pavonesco e alla rettorica usuale dei soliti pennaiuoli. Nonostante, come filosofo storico pensatore, egli continua ad essere lo scrittore-poeta più formidabilmente personale d'Italia e per ciò appunto è trascurato e negato dalle autorità ufficiali di tutti i poteri pubblici, sian essi ministri di Stato o.. capilega proletari, con quella tradizionale indifferenza nostra per i nostri uomini veramente superiori.

I pochi, che avvicinandolo poterono ammirare ed amare in lui tempra e virtù d'un maestro di genti, non mancarono di additarne al pubblico l'austera figura e l'operosità geniale perchè l'onorasse, se non alla stregua dei lottatori e degli istrioni da circo, ai quali si decretano apoteosi di delirio, almeno col riconoscergli l'onesto ingegno; ma ogni sforzo d'amico o di discepolo fu sempre vano, ed è ormai ingenua qualunque rinnovata protesta! La *Rivolta ideale*, come la *Lotta politica*, come *Ombre d'occaso*, attenderà a lungo e con paziente rassegnazione il suo vero lettore in un avvenire più o meno incerto: l'idea che si trasfuse nelle sue pagine immortali non può raggiare davanti alla folla accecata da troppe falsità ed elevarne lo spirito oppresso da troppe bassezze: perciò la stampa.... tace!

Eppure non avrei preveduto questo nuovo insuccesso di pubblicità, quando nel novembre del '906 in una saletta a terreno del Cardello io copiavo il volume autografo, dettatomi dall'Oriani stesso. Nel silenzio assoluto del romitorio e della notte, la sua voce vibrante d'orgoglio e tremante di disperazione aveva accenti e sospiri che mi esaltavano e intenerivano: i potenti concetti, le più ardite speculazioni della sua mente, attivando con immagini lampeggianti anche il mio povero cervello di scrivano, mi procuravano sommi diletti: mi pareva che i migliori ingegni se ne dovessero alla lor volta infiammare irresistibilmente non appena il libro fosse edito, e però, con esultante convinzione intima, osavo timidamente un conforto se udivo la maschia voce quasi spegnersi nel pronunziare le più sublimi sentenze, e vedevo l'ampia fronte corrugarsi o dai belli occhi infissi in una visione di martirio scender le lagrime furtivamente.

Allora si usciva all'aperto lungo la strada casolana, a ragionare e sragionare, a interrogare l'arcano, a tormentarci l'a-

nima con affermazioni e negazioni parimenti inconfutabili e strazianti: egli presentiva ancora una volta con sicurezza di profeta l'inutilità del suo olocausto alla patria e agli uomini, sentiva il voto incolmabile intorno a sè, irrideva come a un inganno alla soave pietà che le stelle piovevano sul nostro capo e si martoriava il cuore con voluttà crudele, in un rodente spasimo d'agonia. L'ombra dell'immane cipresso incombeva come un lugubre enigma su cotanto dolore e dava alla casa l'aspetto di cimitero d'un gigante.... sepolto vivo.

Che importa mai all'Italia, questo tremendo dramma, che lassù si ripete ogni notte, in cospetto dell'universo muto? Essa può vantarsi una grande nazione gloriosa d'illustri ciarlatani e d'analfabeti pellagrosi, vaticinata *Caput mundi* dal Navarca abruzzese!.... Alfredo Oriani, oggi come oggi, non le serve: è fatale che egli debba scrivere e piangere ancora e soltanto per sè.

Lugo di Romagna, febbraio 1909.

LUIGI DONATI.

A proposito dell'Oriani, richiamiamo la speciale attenzione dei nostri lettori, che, dopo l'articolo del Donati, speriamo diventeranno i lettori anche della *Rivolta Ideale*, sul maggior libro dell'Oriani medesimo, *La Lotta Politica in Italia*. È, letteralmente e senza esagerazione, il più importante libro di storia che, per densità di pensiero e ampiezza e profondità di vedute storiche, abbia prodotto l'Italia contemporanea; e giustamente il maggior nostro libro storico lo proclamava anche il Croce in uno degli ultimi numeri della Critica.

Speriamo che la comparsa della *Rivolta Ideale* richiami lettori anche a questa opera segnalatissima.

N. d. R.

L'IDEALISMO NELLA ODIERNA POESIA ITALIANA

L'ideale sentito profondamente ed espresso con la bellezza: ecco l'arte.
EMILIO CASTELAR.

In un fascicolo della *Litterarische Echo* del 1900, Helen Zimmern, cominciando uno studio su Fogazzaro, scriveva: « Alla domanda: *Dove ci sono ancora ideali?* difficilmente si può rispondere in Italia. È inutile nasconderlo: l'Italia d'oggi non può vantare alcun ideale. Una nazione nella quale il passato e il presente hanno prodotta una società fisicamente rovinata e moralmente corrotta, che ideali può avere? ». Ed il *Marzocco*, in uno de' suoi pugnaci ed arguti *marginalia*, aveva risposto all' « ospite malevole ». Sia questa una risposta ancor più ampia e più esatta, fatta ancòr più forte dalla critica curata e continua.

Io sono lieto che la *Nuova Parola* siasi fusa col *Cœnobium*, perchè così questa nostra grave rivista ha più chiaramente definita la sua preferenza filosofica: se pure dell'idealismo non è divenuta una chiusa tribuna restando il libero stadio di liberi studî, quale fu fondato. Poichè, dunque, noi del *Cœnobium* siamo in gran parte idealisti, e poichè di questi giorni è stata frequentissima l'affermazione che l'idealismo corrente fresca e sincera, ha ormai invaso la filosofia e l'arte, io ho voluto iniziare questa rassegna per studiarvi continuamente quanto l'ideale ha ravvivato l'arte nostra e, come la poesia è la più chiara esplicazione dell'arte, la nostra poesia. — L'idealismo ch'io voglio ricercare nei versi dei nostri poeti « aspira all'elevazione illimitata dello spirito umano, che considera come la sorgente precipua di tutti i valori, come centro e misura d'ogni forma d'intelligibilità e di valutazione »: è quello che « per comprendere l'universo ed il posto che lo spirito vi occupa, procede dall'uomo alla natura». Ho ripetuto queste definizioni con le parole del recente volume di Emilio Morselli, perchè voglio ricordare con lui (1) che idealistici sono, se pure in varia misura, i sistemi di Platone, Aristotele, Sant'Agostino, Giordano Bruno, Cartesio, Spinoza, Leibnitz, Kant, Hegel, Rosmini, ecc. Non posso quindi accettare

(1) EMILIO MORSELLI: Introduzione alla filosofia moderna. — Livorno, R. Giusti, 1909. L. 3,50.

la limitazione d'*ideale* fatta da Eugenia Lebrecht Vitali che glorifica il privilegio, oggi, della scienza (1). Non sarà, questo idealismo ch'io ricerco nei nostri poeti, quello antico della Scuola Eleatica, nè quello del Berkeley, nè il razionalistico di Cartesio o di Leibnitz, nè il critico di Kant, nè l'oggettivo o fisico di Schelling, nè il soggettivo od etico di Fichte, nè l'assoluto di Hegel: non sarà, dunque, un puro idealismo filosofico quello ch'io tenterò di trovare (e, d'altra parte, i nostri poeti han forse il dovere d'essere dotti filosofi?), ma a me basterà di osservare un riflesso dell'idealismo, in una qualsiasi delle sue forme, per gioirne: che se poi vedremo anche il poeta assolutamente idealista, noi ne grideremo gioiosamente il trionfo.

Basta che il poeta sia idealista, e che lo sia sinceramente. « La posa, la maniera, l'artificiosità sono nemiche d'ogni Arte. Dalla naturalezza, per esse, si degenera nella trivialità, dall'idealismo, nella vaporosità, dal sentimento nel sentimentalismo, dalla religione nel misticismo, dalla voluttà nella pornografia ». E chi ha scritto questa parola è un ottimo poeta, Mercurino Sappa, — del quale fra poco ci occuperemo: e questo poeta è buon idealista ed è un cattolico e — vedete? — pone il misticismo nella categoria delle degenerazioni.

***

Perchè questa rassegna fosse più sincera, ho pensato anche di chiedere ai poeti dilettosi le osservazioni loro su l'idealismo. E mi ha scritto il buon Angelo De Gubernatis — che tra le cure ardue e gravi degli studi storici e critici e nelle occupazioni di studio che sì bene egli sa risolvere, è anche un poeta squisitamente armonioso e, quel che è più, sinceramente erompente dall'animo. Mi scrive :« Io non ho formulato nessuna teoria sull'idealismo in letteratura; ho cercato possibilmente di elevarmi spiritualmente in ogni cosa, di mettere quanto si può un po' di ideale nella vita e me lo sono ritrovato naturalmente, quasi necessariamente nella letteratura. Sono più di cinquant'anni che cammino sempre verso l'armonia e verso la luce: ogni mio atto, ogni mia parola vorrebbe recarne un segno. » E davvero ben intima è sempre in lui la forza dell'ideale: quanto ne sia trascorso ne' suoi versi lo esaminerò prossimamente. E così prossimamente mi occuperò di Arturo Colautti, il forte artista che ha dato anche alla nostra età il poema vigoroso e glorioso. Che se attraverso il suono armonioso del verso parrebbe udire la voce

(1) Idem, L'ideale nelle passioni ed il razionalismo in « Cœnobium », 1908, n. 3.

dell'Alighieri, ben altro è il senso delle parole: giacchè esso è tutto intero animato dalla nostra moderna e buona filosofia idealistica: e questo è davvero il poema della nostra età. Non oggi me ne occupo, perchè attendo che il buon poeta voglia anche egli rispondere alla mia inchiesta: ed egli ora non lo può perchè è malato, perchè è nelle mani del medico, dell'*uomo nero*, come mi scrive dal suo asilo di Montreux. E mi sia permesso da queste pagine, anche a costo di non esser di moda, d'inviar a lui, amico ottimo, l'augurio fervido di guarigione.

Mi occupo oggi invece di Mercurino Sappa, di Margherita Lollio e di Mevio Gabellini.

Del primo ho già trascritto alcune frasi della sua lettera di risposta; ma alla mia inchiesta ha scritto di più: « A questo suo desiderio rispondo che, senza una qualche idealità, io non so concepire nessun'Arte bella. L'idealità e la realtà sono, per così dire, i due poli dell'Arte. Ma gli artisti, a seconda del loro temperamento, delle condizioni del loro tempo e della loro propria vita, inclinano piuttosto all'una od all'altra ». Ed egli è uno di quelli che inclinano, decisamente, all'idealismo: ed io son lieto di poterlo annoverare fra questi buoni, perch'egli è uno dei più vigorosi poeti (1) dell'Italia nostra. Il suo idealismo è, spesso, religioso, ma non mai mistico: e ne sono prova tutte le poesie raccolte sotto il titolo di « Le Pie Rime ». Ma vi è in lui di più: nella più pura concezione filosofica dell'idealismo, l'idea è la sola realtà, e tra l'idea e la realtà vera sta l'intelligenza, e l'intelligenza è quindi il solo Ente esistente, poichè tutte le altre realtà non esistono che in lei: ne viene il trionfo dell'individualismo, della mente propria sopra le altre cose e sopra tutti gli altri enti. È questo trionfo che il Sappa canta, se pure qualche volta gli fa velo la modestia.

Libero, come m'ha creato Iddio,
Specchio me stesso in disdegnose carte,
E se un nulla io mi sono, almen son io.

Ed altrove:

Il mio piccolo cuore è un vasto lago,
A piè dell'Alpi, nitido e profondo,
Nel cui tranquillo seno, ignoto al mondo,
Rifletton esse lor solenne imago.

Gli fa velo qualche volta la modestia, quella modestia che Arturo Graf gli ha affettuosamente rimproverato (2): così, dopo

(1) Mercurino Lappa: Il Manipolo. — Torino, R. Streglio, 1908. L. 3. Cfr. la mia recens. nell' « Italia Moderna » del 15 e 30 aprile 1908.
(2) Nella « Stampa » del 14 dicembre 1904.

aver avuto una armoniosa concezione antropromorfa della Natura, conclude:

> Dolce d'antiche fole errar su l'orme
> Ma vie più dolce de l'umana vesta
> Spogliar Natura, e per se stessa amarla.

E crede forse il Sappa, intelletto forte e vivacissimo, di riuscirvi? — Tutto il suo bel *Manipolo* di versi, dalla prefazione e dalla prima poesia dove estatico scorge le *fulvide carole* delle stelle giulive in cielo, dove ne ode la *inebriante melodia* e

> Rubini e perle di superba mole
> Zaffiri, smeraldi il ciel ne manifesta,
> Vivide gioie sopra negra vesta,
> Quai stretti in vezzi, quai romiti e sole,

sino all'ultima serie del Canto degi uccelli, del Canto dei fiori alpini, del Canto de l'acque, del Canto de le memorie, del Canto del Poeta, — esso è tutto una visione *personale* della Natura, quale veramente deve esser l'opera d'arte, non fotografia, non imitazione, ma interpretazione sincera ed individuale delle cose.

Ed ora parliamo di Margherita Lollio: una idealista, questa, nel significato più strettamente filosofico. Mi scrive una lunga lettera, la gentile amica, su l'idealismo, e mi dice: « Vedete, ora che ho incominciato a parlare di idealismo andrei all'infinito, tanto l'argomento mi piace. Ma debbo smettere, ecc... ».

Ella, dopo avermi ricapitolate le teorie idealistiche e dopo avermi con grande cultura parlato di Platone e di Berkeley e di Hegel e di Kant e di Fichte e di Schelling, e di quei « troppo bravi figliuoli che con un bagaglio di mal digeste idee filosofiche girano e ascendono il globo, proclamandosi idealisti » e fanno ballare oggi una ridda disordinata nel mondo della conoscenza allo spiritualismo, al misticismo, allo spiritismo, alla teosofia, ecc., ecc., conclude così: « Ma riducendo tutta questa chiacchierata alla più semplice espressione, che cosa è l'idealismo? La dottrina dell'ideale: e l'ideale? È l'espressione della natura priva dei tratti individuali, resa cioè pura ed innalzata a bellezza: è insomma quello che resta fatto astrazione dalla materia. Badate, ideale non significa *negazione* della materia, per quanto l'idealismo si contrapponga al realismo, perchè è chiaro che senza la materia neppure l'idealismo sarebbe, poichè è nella materia che l'idea artistica s'incarna dandole anima e vita. Gli idealisti la astraggono dai vincoli materiali e la innalzano a bellezza. Mi chiedete se l'idealismo è (e quanto) confacente all'arte. Vi rispondo che, secondo me, non c'è vera arte se non è idealista o per lo meno l'arte idealista è stata e sarà sempre la somma. Voi

che siete così competente nella storia dell'arte, sapete che il periodo d'oro del nostro secolo d'oro fu unicamente ed essenzialmente idealista. E questo basterebbe a darmi ragione.

« D'altra parte non consta di semplici forme imitate dalla natura: nella imitazione il genio deve scegliere e la scelta deve essere subordinata ad una idea che domini ed ispiri tutta la composizione e le dia ordine, bellezza, unità. Senza l'ideale l'arte sarebbe un puro meccanismo, sarebbe artifizio e tanto varrebbe affidarla al lavoro di macchine, come già si è fatto pel ricamo. Ma c'è anche, mi direte, l'arte nella quale materia e idea si fondono in mirabile accordo, giovandosi l'una all'altra, reciprocamente; ed è grande arte anche quella. Ma io preferisco l'altra, la essenzialmente ideale, fatta per essere goduta dallo spirito solamente, nella quale lo spirito può trovare il godimento massimo, sconfinato, perfetto, perchè non turbato da sensazioni estranee; può innalzarsi con l'anima dell'artista alle altezze più ardite senza che la realtà lo impedisca nel volo, o gli faccia da contrappeso, trattenendolo più presso alla terra che al cielo ».

E con questa estesa illustrazione non mi è più necessario spigolare nel suo volume (1) le prove del suo idealismo, ma una osservazione la voglio pur fare.

Diego Garoglio nella presentazione iniziale di questa giovine poetessa al pubblico, rilevando il sentimento della Natura che avviva i versi della Lollio, scrisse: « Questa caratteristica segna un notevole arricchimento della psiche poetica femminile, sopratutto in confronto con le celebrate poetesse d'altri tempi (ricordate Vittoria Colonna, Veronica Gàmbara ed anche Gaspara Stampa), le quali ben di rado hanno avuto occhi per vedere le immagini delle cose, orecchi per ascoltare le voci, animo per riceverne le intime vibrazioni. Ma anche le poetesse moderne mi pare che non possiedano un vivo sentimento della natura... In Margherita Lollio invece l'amore e la comprensione del paesaggio sembrano istintivi... » Ed, anzi, quanto ella ami e comprenda le Natura vorrò esplicitamente studiare appena sarà edito il suo secondo volume di versi, già annunciato. Intanto io pure affermo questo carattere che è uno de' suoi più chiari di poetessa idealista. Poichè il Poeta idealista osservando la Natura astrae dalla materia e quella eleva ad espressione di Bellezza: e questo fa secondo i pensieri della sua mente, seguendo le intime caratteristiche individuali. Ne risulta una visione affatto individuale e specifica degli spettacoli naturali: e questa visione — che sola è degna dell'Arte — la dona al Poeta appunto il sincero idealismo. Questo, adunque, è uno dei caratteri del Poeta stretta-

(1) M. Lollio: Verso la Vita. — Torino, Soc. Tip. Ed. Naz., L. 2.

mente idealista, caratteri che, volta a volta, verremo annotando: e per questo appunto ho più sopra parlato della comprensione che della Natura ha vigorosamente il Sappa, ed ora lo ripeto per la Lollio, giovanissima ma pur tanto eccellente, ed anche per il Gabellini e per tutti quelli de' quali m'occupo. — E disse Emilio Castelar, parlando all' Accademia Spagnola: « Io non credo esser l'Arte una semplice copia della Natura, un rimedio servile della realtà, ma l'ideale nell'essenza ».

***

Mevio Gabellini in fine al suo volume (1) scrive che cosa è il Poeta:

L'artista tenace contende aggiogare, nel verso,
le imagini a 'l freno ribelli
(oh multiforme prole, randagia qual greggia di nubi)
e ad ogni più vana chimera
dà vita e forme il creatore possente.

Del sangue più puro, si nutre, de' sacri parenti,
come la fiamma si nutre
della più pura essenza d'oliva, ed ai cieli rapito
delle sovrane Armonie
transumana il poeta, fremendo di mistica gioia.

. . . . Arte, o pura vestale a 'l tempio della Bellezza,
Amante che mai non ti doni
interamente, e pure profondi carezze, e sorrisi,
tu sola, tu sola la gioia
sei del poeta immensa, tormento ed amore infinito!

Questi versi che debbo ripetere per spiegare le sue concezioni idealistiche, non sono i più belli: ma a mostrare anche la sua eccellenza artistica varranno gli altri che per via qui copierò. Egli immagina dunque che l'arte sia una *pura* vestale al tempio della Bellezza: suo compito è custodire e alimentare il fuoco sacro dell'ideale « però che soltanto l'*ideale* è *bellezza* ». Così egli mi scrive e nella sua lettera confidenziale aggiunge: « Badate, l'imagine della vestale e del fuoco sacro mi serve benissimo per aggiungere che molti elementi, per loro natura antiestetici, possono purificarsi a traverso le fiamme dell'ideale e decorare quindi il tempio della Bellezza. » Molti, il che, però, non vuol dire tutti.

(1) M. Gabellini: Vita Bella. — Bologna, 1907. L. 3 — cfr. la mia recens. nell' « Italia Moderna » del 15 febbraio 1908.

Egli è un buon idealista e sente la forza possente e splendida del pensiero e canta la Parola ch'è *la forza che il pensiero esprime*, e sa che la materia in sè è cosa vana, ed ha una visione individuale degli spettacoli naturali, e lascia che la sua fantasia giavenilmente audace vaghi al di là della materia e vede che in un crepuscolo scintillante di rosse luci d'oro

Lottano draghi da l'accese fronti
e una chimera il battagliar, giuliva,
guarda. Navigli d'ôr, sovra ellesponti
sanguigni, vanno a una lontana riva;

e gli occhi suoi fingono desiosi un mito *in quel gran mar di foco*. Allora egli cade nell'estasi obliosa, nell'estasi contemplativa, che è la gioia più pura e più potente della vita.

E quando il Sol, tra la cangiante trama
delle nubi, s'affonda a poco a poco,
s'annega il mio pensier nell'infinito.

Ed altrove:

Meglio portare in cuore il flutto blando
d'ogni armonia, sì che l'ebrezza muoia
e nel sole, cader muti, adorando.

Ed altrove:

Anch'io qual nuvola lenta invisibile,
vorrei nell'alto ascendere:
vorrei qual nuovola, Alba, dissolvermi
nel tuo amplesso dolcissimo!...

Egli sa che la vita trascorsa nella contemplazione estatica della bellezza è la più pura ed è la eccelsa: e canta ed esalta in una bella collana di versi la vita del pastore solo come un filosofo o un poeta, fra la Terra e il Cielo.

Ma vi è di più: il Gabellini ha voluto anche in prosa (1) combattere la bella battaglia per l'arte idealista contro l'arte immorale ed eccessivamente veristica. Dice il Gabellini d'essersi condotto sulle vie del Lanzalone (2); ma se può parere che il combattivo Salernitano cada talvolta nell'altro estremo di voler l'arte di proposito morale, non è così per il nostro giovane amico. Ed io auguro assai bene del giovine poeta, del quale Giovanni Mar-

(1) M. Gabellini: Questioni d'ieri e d'oggi. — Rimini, 1907.
(2) G. Lanzalone: Accenni di critica nuova. — Milano 1907.

radi scrisse: « Ella non è uno de' tanti e soliti facitori di versi più o meno arrembati, ma un'anima di poeta e di artista... » ed al quale Fogazzaro e V. Gian, Jolanda e F. Pastonchi dissero pure parole incitatrici.

Il risveglio idealistico — anche se talora si avvicina più a Rosmini che a Giorgio Hegel — è chiaro ed efficace nelle nostre lettere: al fianco del fervido operare della scuola di critica estetica sorgono i giovani a cantare la possente idea avvincente le anime, la pura idea di vita e d'arte e gli altri s'illuminano meglio e lasciano intèra la loro anima goder degli sfavillii mirabili ed eterni dell'idealismo, intèra compenetrarsi di una vaga estasi obliosa ed eccelsa e magnifica. Così che, se non ora, io credo fra ben poco la nostra potrà esser detta la età dell'idealismo. Ed allora la poesia sarà di tutti e sarà tutta nostra: chè la grande fusione dell'idea pura con la poesia fu detta (1) già da Angelo Conti — il prosatore il più magnifico e fascinatore che viva oggi tra noi — quando solo ott'anni or sono la nostra gente era ancòra tanto freddamente positiva. « Il poema di Dante è il poema della vita e come la vita è immenso ed infinito. Alle età materialiste come la nostra basteranno le sole cose che si riferiscono alla esistenza quotidiana o che rivelano il magistero dello stile; alle età morali basteranno le grandi verità etiche affermate dal Poeta. Ma gli idealisti saranno in ogni età appagati da un riflesso della visione dantesca, visione di verità e di vita. »

RAFFAELLO GIOLLI.

(1) Nel « Marzocco » del 15 aprile 1900.

INTORNO ALL'IGNOTO

FAKIRI E CASE INFESTATE IN UN CONFLITTO SULLO SPIRITISMO

A Cesare Lombroso.

§. 1. — Divergenza di opinioni tra me e Lombroso.

Se la pubblicazione della mia opera sullo « Spiritismo » (1) non avesse avuto altro risultato che di indurre Cesare Lombroso a dichiarare più esplicitamente, che prima non avesse fatto, la sua adesione alla ipotesi spiritica, dovrei dirmi ben compensato delle critiche fattemi dal celebre Maestro (2). Poichè il passaggio di un Lombroso tra le file dei credenti nella sopravvivenza delle coscienze personali, e nella possibilità di comunicazioni tra vivi e defunti, costituisce un avvenimento di grave significato per la crisi odierna del pensiero scientifico e filosofico: e ogni cultore degli studii psicologici deve riconoscerne l'importanza storica.

In un suo scritto precedente sui fenomeni spiritici, il Lombroso pareva propenso ad elaborare un'ipotesi essenzialmente diversa dalla volgare o classica dello spiritismo: — che, cioè, dai cadaveri umani uscissero per qualche tempo, fino a putrefazione ultimata, delle particolari *emanazioni*, analoghe al radio o all'elio; e che i medii in « trance » avessero la facoltà di assorbirle o di avvertirne la lontana influenza, servendosene poi per ripresentare ai superstiti « qualche apparenza caratteristica e molte delle proprietà della persona defunta » (3). Il Lombroso non ha elaborata di più tale ipotesi; ed è un vero peccato, poichè essa era un rimodernamento dell'idea fluidica enunciata alla fine del Secolo XVIII da un Maxwell, medico inglese di Corte, secondo il quale dai corpi animali vivi o putrefatti e dai loro

(1) Morselli Enrico. « Psicologia e Spiritismo ». — Impressioni e note critiche sui fenomeni medianici di Eusapia Paladino » (« Pic. Bibl. Sc. moderne ». N. 141-142), Torino, Fr. Bocca, 1908, due vol. illustr. da tavole e figure, di pagine XLVIII-464, e XVIII-586.

(2) Lombroso Cesare. « Psicologia e Spiritismo », in « Luce e Ombra », Milano, giugno 1908.

(3) Lombroso Cesare. « Sui fenomeni spiritici e la loro interpretazione », « La Lettura », Milano, nov. 1906.

escrementi sfuggivano particolari « raggi corporei » usufruiti eventualmente dall'anima operante fuori del corpo (1).

In ambedue queste ipotesi, del MAXWELL e del LOMBROSO, la persistenza della persona defunta non potrebbe tradursi mai nella tesi immortalistica o atanistica, e la cerchia dei così detti fenomeni « spiritici » si troverebbe di molto ridotta. Ma ecco, che nell'articolo critico su *Psicologia e « Spiritismo »*, il LOMBROSO passa, o sembra voglia passare oltre a quella sua spiegazione dei fenomeni medianici. Infatti egli si mette a difendere, contro i miei attacchi, le credenze spiritiche tradizionali come le si leggono negli scritti del medium STAINTON MOSES e nei libri di AKSAKOFF, di GYEL, se non di DÉNIS!... Eccolo ad esempio, cercare di convincermi che nelle sedute del medium, da me studiato direttamente, compaiono e agiscono gli « spiriti » ossia « le anime dei nostri cari morti », col corredo dei loro « messaggi » dall'Al di là, e con tutti i fenomeni contradditorii e fanciulleschi loro attribuiti nei circoli spiritici i più ortodossi, come il picchiare sotto il tavolo, il raspare sotto i sedili, il parlar *negro*, gli sbagli e le dimenticanze incomprensibili, i travisamenti bizzarri, la volgarità dei gesti, la fatuità dei discorsi, l'improntarsi nella grossolana persona della medium, i litigi con costei e i relativi schiaffi degli « Invisibili »...

E quasi non bastasse, noi leggiamo un ancor più recente articolo sulle « case infestate », nel quale il LOMBROSO, proseguendo la sua corsa velocissima, non solo aderisce all'interpretazione spiritistica dei fenomeni *medianici*, ma ammette pur anco le manifestazioni *spontanee* dei morti dopo varii secoli, fino ad accettare il significato tradizionale o popolare dei loro ritorni (2). Se ne può inferire che poca strada rimanga oramai allo illustre antropologo per internarsi e smarrirsi del tutto nelle ombre misteriose e mistiche dell'occulto: ciò che per qualunque altro, che non possieda la sua mente geniale e la sua fama, non sarebbe più una corsa, ma un vero salto mortale, un capitombolo addirittura!

Ora, io mi riservo di esaminare in altro articolo le ragioni del contrasto che esiste tra me e il LOMBROSO sulla interpretazione dei fenomeni medianici dell'Eusapia Paladino, sui quali propriamente verte la mia opera: per adesso, parmi utile sbarazzare il terreno, su cui abbiamo impegnato il nostro incruento duello, dagli elementi estranei al soggetto del dibattito. La discussione

---

(1) L'opera del MAXWELL, GUGLIELMO, porta questo titolo: « De Medicina Magnetica », Londinii MDLXXIX; e si trova analizzata dal DE ROCHAS, ne' suoi bei volumi su « Les frontiéres de la Science », Paris, 1902-4.

(2) LOMBROSO C. « Case fantomatiche » (« hantées »), in « Luce e Ombra », genn.-febbr. 1909.

sulla medianità nelle sedute «spiritiche» è già così complessa e intricata, che non richiede alcuna aggiunta superflua o ingombrante: ogni fatto, nel quale si scorga o si pretenda di scorgere la manifestazione di cause o forze tuttora ignote, dev'essere investigato separatamente. E la fenomenologia della Paladino da una parte, il fakirismo orientale dall'altra, appartengono a questa categoria. Tanto più se ne distacca poi — e per la modalità estrinseche e pel suo contenuto — il problema delle case spiritate.

Neanche si può, a tenor di logica, chiamare in appoggio di un'ipotesi qualsiasi un presupposto tuttora privo di dimostrazione. Questo avviene molto spesso agli spiritisti, i quali hanno il vezzo di designare col termine male scelto di «prove» della loro prediletta dottrina quelle che sono o curiosità rare, o eccezioni, o leggende popolari, od osservazioni fantastiche, o tradizioni pullulanti nei bassi fondi della superstizione e dell'empirismo, nei residui della storia, nelle nebbie delle credenze mistico-religiose, insomma in tutto un mondo mentale ancora fuori della conoscenza positiva. Per ciò mi stupisco e dolgo che Cesare Lombroso, abituato a difendere le sue grandi teorie criminologiche con indagini obiettive e con fatti sperimentali, si adatti adesso a difendere la tesi spiritica con una documentazione cotanto imperfetta e cotanto in contraddizione con i principii e i procedimenti della logica scientifica. Nella sua conversione riconosco ed ammiro la sincerità, che è pari alla elevatezza del suo ingegno; ma questo sentimento non mi offusca il senso critico, ed io mi faccio intanto un obbligo di esporre qui, francamente, il mio pensiero intorno a due punti del nostro dissenso.

* * *

§. 2. — Un appunto a proposito dei fakiri.

Lombroso mi appunta di avere dimenticato i fakiri, come se questi arrecassero prove sicure in favore dello spiritismo! Ma in primo luogo, io non ho preteso di condurre sino a fondo l'esame d *tutti* i miracoli moderni e della fenomenologia occulta mondiale; in secondo luogo, sui fakiri mi sono invece chiaramente espresso più volte nella mia opera, addimostrando una schietta riluttanza ad accoglierne, senza critica, le gesta sorprendenti giunte a noi traverso descrizioni più letterarie che scientifiche, e con attorno l'oscurità onde si ammanta — agli occhi estasiati degli occultisti d'Occidente — tutto il meraviglioso di Oriente

(cfr. in *Psic. e Spir.*, Vol. I°, pag. 13, 101; Vol. II°, pag. 306, 467, 562-3, ecc.).

Adunque, non mi sono occupato a lungo del fakirismo, ma non l'ho neanche obliato. Però, fin da questo particolare si vede subito la divergenza di metodo tra me e il LOMBROSO. Questi cita i fakiri come dotati di poteri supernormali straordinarii, basandosi forse sulle stantie narrazioni dello JACOLLIOT e di altri viaggiatori in Oriente, i quali raccontano di avere assistito a fenomeni mirabolanti prodotti da fakiri Brahmani, Maomettani, ecc. in loro presenza. Ora, è vero che cotali prodigi del fakirismo sono passati nelle opere spiritistiche quali prove irrefragabili delle misteriose facoltà dello spirito! (1). Ma io, per contro, guardo freddamente le cose sotto altri aspetti, e dico:

1° Che non è permesso chiamare in causa, per una discussione seria in Metapsichica, fatti così poco sicuri come quelli veduti in condizioni fortuite, e accolti senza controllo, da JACCOLLIOT, HUE, OSBORNE, OLLCOTT, ecc. (2).

2° che i « miracoli » dei fakiri d'Oriente, da quando li descrisse per la prima volta il nostro grande Marco Polo (nel sec. XIII), non furono mai sottoposti a investigazione scientifica, limitandosi quel che ne sappiamo a notizie di viaggiatori frettolosi, o di missionarii, o di militari e funzionari Inglesi, tutti poco competenti, le cui narrazioni si veggono riferite da libro a libro senza critica alcuna.

3° che il fakirismo Orientale ha troppi punti di contatto col medianismo Occidentale, anzi (diciamolo francamente) coll'*Americanismo* spiritico, perchè la idea di frodi, di illusioni, di iperboli, non venga a congelare l'entusiasmo di prima impressione, che ci produce la narrazione di quelle meraviglie (3).

4° che ad eccezione di alcuni fenomeni, che diremo di « fisiologia trascendentale », e di « psicologia supernormale » come li vediamo nei nostri medii (lettura del pensiero, ecc.), la

---

(1) Un esempio dell'importanza assegnata con entusiasmo acritico ai fenomeni dei fakiri si trova in CALDERONE, « Il problema dell'Anima », Palermo 1908, pag. 292-321. Anch'egli porta in campo i fakiri contro il mio atteggiamento anti-spiritico derivato da uno studio obbjettivo di Eusapia: — magro ed erratico argomento, a dir vero!

(2) Il libro di JACOLLIOT, « Le spiritisme dans le Monde », Parigi 1879, (pagina 223 s.) è la fonte cui tutti attingono, perfino quell'eruditissimo storico che è il KIESEWETTER (« Geschichte der Okkultismus » IIª Ed., Volume III). Ma per quanto pregevole sia la forma e per quanto il magistrato francese non possa essere sospettato nella sua sincerità, la lettura attenta dell'opera ne rivela l'indole letteraria, non scientifica.

(3) Ammetto che parecchi di questi pseudo-fakiri (per es. il famigerato « Papuss ») erano ciurmadori europei, e non orientali; ma poichè la fenomenologia era a un dipresso la medesima, con tutte le apparenze della teatralità più volgare, l'imitazione talvolta ben riuscita ci permette di imaginare ciò che sia o possa essere la realtà originale.

maggior parte dei fenomeni fakirici ha una fisonomia cosí spiccata di prestidigitazione, e le analogie con le gesta dei famosi giocolieri Malabaresi, Singalesi, Tonchinesi e Giapponesi sono così forti, che io reputo molto pericoloso servirsene ad uso di argomentazione scientifica (?).

5° che anche senza tener conto dei falsi fakiri presentatisi sfacciatamente in Europa a Commissioni esaminatrici per mostrare la loro abilità di digiunatori o di pseudo-sepolti vivi, e ognora smascherati come ciarlatani, sta il fatto che neppure in India nessun fakiro vero si sottopose mai alla sorveglianza ed alle investigazioni fisiologiche di quelle scuole mediche (p. es. del Collegio medico di Calcutta, o dell'Università di Bombay).

6° che quando un medium o pseudo-medium Europeo, ad esempio poco fa in Parigi il Conte Sarâk (designiamolo col suo vero nome: il signor Alberto Santini-Sgaluppi!), ha voluto presentarsi quale rappresentante del fakirismo brahmanico, s'è scoperta la più spudorata falsificazione (1).

7° che nell'India stessa e in Persia i fakiri autentici sono una rarità in mezzo alla folla di pseudo-fakiri che fanno mercato dei loro poteri sulle piazze e sui crocicchi.

8° che nell'America del Nord, dove pure accadono le sedute più stupefacenti di Medianismo fisico, si è così convinti delle frodi comunemente usate dai fakiri Brahmani e Maomettani, che le società psichiche più serie, impegnatesi per decoro di scuola o di setta, a liberare il neo-spiritualismo da ogni sorta di turpe o disonesta miscela, hanno ingenerato gruppi sussidiarii di investigatori pazienti d'ogni ciurmeria sotto il nome di « *Anti-fakir-Society* » (2).

9° che abilissimi giocolieri Europei, come il Bellacchini e l' Hermann, hanno saputo riprodurre varii fenomeni dei fakiri, ad esempio la germinazione di un seme, da cui in un'ora o due si svolge una intera pianticella con caule e foglioline fresche (sotto un velo o sotto il fazzoletto dello spettatore!), mentre non sembrano riusciti nella imitazione perfetta dei veri fenomeni medianici....

Potrei continuare su questo indirizzo critico, e dare per ciascuna mia objezione anti-fakiristica una serie di « prove documentali » secondo l'uso dei teoretici e polemisti dello Spiri-

---

(1) Cfr. Baudi di Vesme, in « Annales des Sciences psychiques », 1907-8.

(2) Cfr. Abbott David, « Behind the scenes with the Medium », Chicago, Open Court Company; 1907, un vol. Cfr. anche quello che dei fenomeni dei fakiri scrisse il notissimo e abilissimo prestidigitatore Kellar (« North American Review », 1893). Il nome di « fakiri » è dato ai medii falsi anche dalla Florence Huntley, nel suo volume spiritico, ma fortemente antimedianico, intitolato: « The great psychological Crime », Chicago, 1903.

tismo; ma a che prò? Prima di me, e con molta maggiore autorità di quanto io possa augurarmi agli occhi degli spirito-occultisti e (naturalmente) anche di LOMBROSO, non si è forse uno psichicista di altissimo valore, come FEDERICO MYERS, pronunciato severissimamente contro i fakiri, denunziandoli come falsarii, e sconsigliando i suoi amici, i cultori della Metapschica seria, dal cadere nella illusoria monomania del credere senza esame? Il grande psicologo, l'instauratore dello psichismo (che io ammiro, pur separandomi da lui in molti riguardi) era sdegnato della corrività degli spiritisti: a lui, idealista per eccellenza e osservatore acutissimo, ripugnava di scorgere nei giochi e tiri prestidigitatorii dei fakiri e dei « vampiri » d'America una qualsiasi « autenticità » (1).

Più recentemente un altro studioso psichicista, il cui nome è simpatico senza dubbio al mio illustre contradditore, il Conte BAUDI DI VESME, ha schiacciato giustamente coll'arma del ridicolo i portenti del fakiro Sarâk, che operando i suoi « miracoli » nel centro di Parigi, ha fatto parlare di sè tutta la stampa politica, e là si atteggia a fondatore e a pontefice di una setta mistico-religiosa, sotto il solito battesimo di esoterismo e di orientalismo. Si vuole avere un'idea di quel che sia la « spiritualità » del fakirismo? Apro il periodico occultistico ed esoterico fondato dallo stesso Sarâk, e trovo la seguente narrazione d'un giornalista che ha assistito nel Dicembre del 1907 ad una seduta del Mago (2):

« Il discorso che ci dirige il Signor De Sarâk mostra in lui un uomo di grande intelligenza e di grande istruzione [?]: egli cita molti autori francesi, da Lacordaire a Hugo, passando per Arago [*poco sforzo mentale, in verità!*]

Prima esperienza: il Sig. De Sarâk ci mostra fatti di chiaroveggenza ottenuti senza soggetto... Egli si toglie la sua tunica bianca e la cintura [abito sacerdotale!] e indossa un vestito grigio. Le sue mani vengono guantate; sugli occhi gli si applicano dei pacchetti di cotone bagnato mantenuti con una benda. Poi ognuno degli assistenti gli attacca una salvietta sugli occhi...

Silenzio; una piccola scatola musicale [*carillon*] che suonerà durante tutte le esperienze, comincia a produrre vibrazioni; Sarâk si concentra; eccolo nello stato desiderato. Egli vede!... Egli vince una partita a domino al giornalista Hauser del *Journal;* non tocca i pezzi del domino colle mani,

---

(1) V. MYERS F., in « Proc. of the Society for psychical Research », 1895. — L'articolo fu tradotto anche in italiano e pubblicato sulla « Rivista di Studii psichici » dell'ERMACORA, segno che i più autorevoli psichicisti si accordano nel dubbio.

(2) Vedi in « L'Etoile d'Orient, Revue des hautes Études psychiques », pubbl. dal « Centro Esoterico Orientale di Francia » (che mi ha nominato suo socio onorario!), Vol. I, 1908, in-4 di lusso, pag. 33-34.

ma soltanto con la punta di una matita. Poi a occhi chiusi dipinge in dieci minuti una marina di cui tutti i particolari gli sono comandati; un chiaro di luna con tre montagne, tre roccie e una barca... Gli si levano le bende e lo si trova cogli occhi convulsi, rivolti in alto.

Seconda esperienza: Azione della forza magnetica, della forza «odica» sugli animali; il De Sarâk si accinge ora a far nascere dei pesciolini colla forza del suo volere [*è ancora più forte della germogliazione dei fakiri di Jacolliot!*] Il mago si sveste e messosi l'abito di società [*come fa ogni corretto prestidigitatore!*] si siede su di una poltrona: gli si pone sulle ginocchia una bacinella di cristallo contenente dell'acqua che l'assistenza assaggia, e dove sono le uova di pesce rosso [*Ciprinus?*].

Uno dei presenti tiene la bacinella e le stende sopra le mani. Si legano i pugni al De Sarâk, e lo si copre con un drappo per ritenere attorno al yoghi il fluido vitale. E allora comincia l'invocazione... «*Aum, Rama, Sakhi*». Colui che tiene la bacinella sente l'acqua bollire... Dopo dieci minuti si ritira il recipiente, e sette piccoli pesci rossi, tutti felici di vivere, sono là a guizzare nell'acqua» (1).

Vi sono, in questi prodigi, un lato grottesco ed uno... pietoso. Passo sopra al ritualismo ed all'apparato scenico, non mi fermo neanco sul misticismo esoterico, che porta il falso mago a bestemmiare la sacra sillaba *Om* dei credenti in Brahma... Dico soltanto che fa pena il pensare che vi sieno in Parigi — e fuori! — delle egregie persone, in ogni altra cosa assennate o per lo meno giudicate tali nel loro ambiente domestico e sociale, le quali o per suggestione o per contagio mentale credano nella supernormalità psichica di codesti giuochi di prestidigitazione.

Tutto il fakirismo che ci arriva in Occidente è della medesima lega; Baudi di Vesme, che ha sbugiardato il Conte de Sarâh, e poco fa il medio californiano Miller dalle spettacolose apparizioni, sta con me nel deplorare che si cavino di là prove di spiritualismo! (2). Perciò mi auguro che Cesare Lombroso guardi meglio entro il fakirismo d'Asia, d'Africa, d'Europa e d'America. Io non dico che tutto vi sia falso, perchè non posseggo esperienza in proposito, e può essere che, in mezzo a tanti portenti, esista del vero (3). Chi ha veduto, come me, la Eusapia produrre circa *quarantotto* categorie diverse di fenomeni fisici ed iperfisici, dal moto del tavolino all'apparizione di forme uma-

(1) Anche i veri dervisci o fakiri dell'India accompagnano i loro fenomeni con un canto sacro, in cui si sentono ricorrere queste parole: «Ram, ram, amaram, amaram, amaram — Ram, ram, amaram, amaram, amaram». (Vedi Kellar, loc. cit. più avanti).

(2) Prima che a Parigi, il Sarâk o Santini-Sgaluppi era stato smascherato nell'America Spagnuola, dove lo spiritismo purissimo è assai diffuso e ritualmente professato.

(3) V. Garbe, «On the voluntary «trance» of Indian Fakirs», «Monist» Vol. X, 1900, pag. 481.

ne aventi qualche carattere personale, visibili ed attive; chi l'ha veduta spostare mobili a distanza, levitarsi, ingenerare luminosità e fantasmi, non ha più ragione di negare i fatti consimili attribuiti ai fakiri o dervishi o yogui del nord dell'India, dei monasteri del Tibet, o dei recessi montani della Persia e dell'Afganistan. Neppure nego che tra gli Zulù o tra i Pelli-Rosse sianvi stregoni capaci di poteri straordinarii... Ma non iscorgo poi quale appoggio prestino codesti fatti di fakirismo o di yoguismo alle dottrine spritualistiche.

Tutta la mia opera sulla Psicologia e « Spiritismo » è rivolta a dimostrare che *la realtà* ed *autenticità dei fenomeni medium-nici fisici* della Paladino (e *ab uno disce omnes!*) non porta a concludere, niente affatto, per *la verità o verosimiglianza scientifica della tesi spiritica*. Un medium Europeo ed un fakiro Brahmano sono due soggetti paragonabili fra loro soltanto perchè si mostrano dotati di poteri fisiologici e psichici supernormali: ma la concessione maggiore che si possa, *sino ad ora*, fare ai sostenitori dello spirito-psichismo è questa, che detti poteri siano *probabilmente* la manifestazione di forze naturali circolanti od emananti dall'organismo umano, forze che in via provvisoria chiameremo *bio-psichiche*. Sono qui d'accordo col famoso prestidigitatore americano, « Professor » Harry Kellar, che avendo studiato i fakiri direttamente nell'India e nell'Africa orientale, non è riuscito a spiegare varii loro fenomeni mediante la applicazione dei segreti della sua arte, e che con prudenza si esprime così:

« Da venticinque anni, da che ho avuto occasione di vedere all'opera i fakiri o maghi dell'India del nord, mi sono convinto che la loro casta superiore ha *probabilmente* scoperto leggi naturali che noi dell'Occidente ignoriamo » (1).

Il Kellar, che ha consumata grande parte della sua sorprendente abilità prestidigitatoria a dimostrare che la fenomenologia fisico-meccanica dei medii è tutta composta di trucchi (è lui stesso, che se ne vanta!), doveva però rammentare che anche noi Occidentali sappiamo qualche cosa di queste probabili « forze ultrapotenti di natura ». Intanto con ciò egli nega — e ha ragione — la supernaturalità delle gesta dei fakiri, fra le quali sono famose l'analgesia, la insensibilità e l'ipotono dei muscoli e delle articolazioni, la incombustibilità (?), la levitazione, il volo aereo, lo sdoppiamento, anzi la moltiplicazione e ubiquità

(1) Cfr. Kellar Harry, « High caste Indian Magic », in « North American Review », Vol. CLVI, 1893, pag. 75 e seg.

del corpo (?), la cessazione apparente delle funzioni vitali e il lungo seppellimento con successiva risurrezione.

Questi « miracoli » si veggono ogniqualvolta dei veri fakiri o yogui (giacchè l'Oriente formicola di fakiri o dervischi falsi) scendono dalle provincie montane nei giorni di pubbliche solennità o feste religiose, alle incoronazioni dei Rajah, ecc. Essi « lavorano » allora nelle piazze, davanti a folle di spettatori, come accadde in occasione della visita del Principe di Galles (oggi re Edoardo) alle Indie (1). E sta bene: ammettiamo che i loro portenti siano autentici, come lo è gran parte della fenomenologia telergetica d'Europa: ma quelle levitazioni, quei voli icarei, quelle inumazioni o ibernazioni — comunque straordinarie — sono forse una « prova » dello spiritismo sistemato da Allan Kardec, depurato da Alfr. Russell Wallace, e idealizzato nel meta-etere da Federico Myers?

Io posso concedere che il fakirismo e il medianismo fisico abbiano fra loro rapporti di affinità in *un solo*, fondamentale determinismo: ma Cowindasami di Jacolliot dà la mano alla « maga » Napoletana, anche se è più potente di essa. Nè l'uno, nè l'altra sono levitati in aria da spiriti; nè spirito alcuno di disincarnato o di angelo o di « deva » mette in bollore l'acqua agitata dal bastone magico, o mette in moto la chitarra appesa ad una parete. Si guardi il neo-spiritualismo, che si vanta di essere « sperimentale » e, fra altre deficienze, mai ha sperimentato sui fakiri, si guardi dall'interpretare così arbitrariamente i loro prodigi. Per conto mio, protesto contro chi, non avendo acquistata esperienza sicura e meditata sulla farragginosa categoria di fenomeni di fisiologia trascendentale loro attribuiti, ardisse trasportarli, così come li riceviamo di seconda o terza mano, in Metapsichica. Questa, se dalla condizione rudimentale in cui tuttora si trova vorrà elevarsi al grado di disciplina scientifica, dovrà buttare a mare tutta la zavorra plurisecolare di « fatti meravigliosi », niuno dei quali è ancora giunto alla necessaria fase di dimostrazione: prima di servirsi di un qualsiasi materiale costruttivo, ogni architetto ha l'obbligo di esaminarne la provenienza, la autenticità, la resistenza.

---

(1) Sui fakiri, che hanno, del resto, una letteratura poverissima, il più spesso tradizionale, consultare (oltre Jacolliot, Kellar, Garbe già cit.) i seguenti: Braid, « Human hibernation », 1850; e: « Magic, Witchraft, animal Magnetism », ecc. III edit., 1852; — Brown S. P., « The Dervishes, or Oriental Spiritualism », Costantinopoli, 1868; — Berndt G. H., « Buch der Wunder u. der Geheimwissenschaften », Lipsia, Mutze s. d. (1905?), Vol. II, pag. 678-691: — Kuhn, in « Corresp.-Blatt d. Anthropolog. Gesellschaft », München, 1895; — Hodgson, « Indian Magic », in « Proc. Soc. for psych. Res. », IX; — Du Prel, « Lebendigbegrabenen Fakire », Stuttgart, 1885; — Dimsdale S. R., « Yoga method's », London 1906.

* * *

§. 3. — Un appunto a proposito delle case infestate.

Anche delle case infestate mi appuntò il Lombroso di non avere trattato in *Psicologia e «Spiritismo»*: ma gli sono forse pur qui sfuggiti i varii, sebbene fugacissimi accenni, che io ne faccio (cfr. per esempio nel Vol. I°, pag. 15, 18, 320; nel Vol. II°, pag. 404). Io non potevo, certamente, discorrere di *tutte* le manifestazioni della presunta vita dell'Al di là: mi volevo, invece, occupare particolarissimamente dei fenomeni di medianismo fisico, perchè Eusapia Paladino, questo campione delle telergie o azioni a distanza, era il *tema* preciso del mio lavoro. Ma a riguardo delle case infestate, ho la stessa opinione che più su ho espresso a riguardo del fakirismo: esse formano un soggetto ancora pieno di tante incertezze, di tante fole, di tante allucinazioni, che il trasportarlo tale e quale ci viene fornito dalle credenze extra-scientifiche e dalle paure e asserzioni popolari in un capitolo della Metapsichica veramente positiva, mi sembra, non solo prematuro, ma addirittura pernicioso. Me ne appellerò allo stesso Lombroso, che pur ha raccolto, nel suo articolo già citato, quel po' di serio od autentico che pare ci sia su questo argomento: per lo meno, devo supporre che gli esempi di *maisons hantées* da lui riassunti costituiscano il frutto di una sagace selezione.

Io non intendo menomamente esaurire in poche pagine di risposta un soggetto di tanta mole: credo che anche il mio illustre amico abbia voluto appena appena sfiorarlo. Ma facendo una sintesi all'ingrosso di tutti i «casi» che vanno ad ingigantire, di dritto o di traverso, il capitolo delle case infestate o abitate da spiriti, si può introdurvi un principio di distinzione: — 1° case *infestate*, con fenomeni soltanto fisico-meccanici (rumori, picchi, movimenti e gettiti di oggetti, apertura e chiusura di porte, apporti, sassajole ed altri consimili gesti ed atti di esseri invisibili e intangibili); — 2° case *fantomatiche* veramente dette, con fenomeni di «materializzazioni» visibili e comunicazioni simboliche o realistiche di supposti defunti (gemiti ed urli, luminosità, apparizioni parziali, fantasmi interi ambulanti ma taciturni, spettri gesticolanti e parlanti, ecc.).

Il primo gruppo comprende la numerosissima categoria dei così detti *spiriti bussanti* (*esprits frappeurs*, dei francesi; *Poltergeister*, dei Tedeschi), i quali si riducono a farsi sentire con

picchi sui muri o sui soffitti, contro le porte e le finestre, nei granai o nelle cantine. Li descrissero persino nell'antichità; ma chi ne cominciò direttamente lo studio furono ENRICO MORE e GIUSEPPE GLANVIL nel XVII secolo. Il GLANVIL fece un'inchiesta sui colpi che nel 1651 infestavano la casa di certi signori Mompessan a Tredworth e pubblicò le sue osservazioni nel 1663 (1): da allora non s'è fatto nulla di meglio, e, come osserva ANDREA LANG, le « haunted Houses » seguitano a prestarsi alle creazioni più sbrigliate dell'immaginazione popolare.

Non veggo che LOMBROSO, sotto l'unica designazione di case fantomatiche, abbia tenuto separate le case in cui semplicemente « *ci si sente* » (come dice il popolino), dove cioè gli « spiriti » si contentan di bussare, di smuovere i mobili o di fracassare le pentole, dalle case più evolute in cui « *ci si vede* », dove invece gli spiriti si manifestano ai vivi con apparizioni. La differenza è profonda, e bisogna non trascurarla, come fanno molti degli autori spiritisti che si sono occupati un po' confusamente delle case infestate e delle fantomatiche (2).

La casa dei Fox, che fu la culla dello spiritismo moderno, apparteneva alla categoria più semplice; per contro i castelli del Brandeburgo e di Boemia, dove appare spontaneo a epoche fisse lo spettro della *Dama bianca*, sia essa la contessa Agnese di Orlamunde, come prima si riteneva, sia essa la principessa Berta di Rosenberg, stanno all'apice di queste manifestazioni postmortali.

Premetto subito che là dove è provata o fondatamente supposta l'azione esopsichica di una persona vivente, ossia *la esistenza di un medium*, i fenomeni di rumori e picchi, di trasporti e gettiti d'oggetti, di apporti, di sassaiuole, e d'altre sorta consimili di atti dispettosi o burlevoli, non possono essere adoperati in prova dello spiritismo, voglio dire dell'intervento di « anime di morti ». Perchè questo è il punto critico *da dimostrare*: la Metapsichica non può nutrirsi di supposti nè di sentito-dire! Or bene: il LOMBROSO dice d'avere studiate

---

(1) GLANVIL I., « A blow of modern Sadducismus », IV ediz., 1668; ripubblicata più volte col titolo famoso « Sadducismus triumphatus », 1681, 1689, 1700, ecc.

Un buono, quantunque breve riassunto della questione, si trova in LANG ANDREW, Articolo « Apparitions » della « Encyclopaedia Britanica », IX ediz., 1885. Vol. II, p. 207. La migliore storia moderna dello Spiritismo, con un largo capitolo sugli spiriti picchianti o « Poltergeister », è quella del POMDORE Fr., « Modern Spiritualism », Londra, Methuen, 1902, due gr. volumi.

(2) Ne indico alcuni: Mrs CROWE, « Nightside of Nature », Londra, 1847, trad. in franc. col titolo. « Les cotés obscurs de la Nature, ou Fantômes e. voyants », Parigi, Leymarie, 1900, cfr. pag. 336-74; — DUPOUY E., « Sciences occultes et physiologie psychique, Parigi, 1898: — PASSARO ENRICO, « Sulle manifestazioni spontanee misteriose », in prefaz. al libro di ZINGAROPOLI F., « Gesta di uno Spirito », ecc., Napoli, 1904 (cfr. pag. I-LXXVII, con bibliografia). grafia).

per suo conto e direttamente *dieci* case infestate a quel modo, ma il suo repertorio è poco convincente.

In *quattro* casi (che sono da lui riferiti) esisteva un medium nella solita ragazza isterica, o nella serva, o in qualche persona vivente e parlante, dal cui organismo si sprigionava, certo, la turbolenta forza produttrice dei rumori e dei movimenti misteriosi. In un *quinto* caso, il medium, dice LOMBROSO, non fu discoperto, ma i fenomeni, narrati sopratutto da una donna che era allucinata fin dall'infanzia, cessarono dopo il licenziamento di un garzone di bottega. Ve n'è abbastanza per ritenere che (esclusa la frode) si avessero in questi *cinque* casi su *dieci* altrettante Eusapie Paladino in germe o in azione.

Adunque, la metà almeno delle case di LOMBROSO non è « spiritata »; ma che cosa avveniva nelle altre cinque? Non lo sappiamo, perchè l'illustre scrittore si dimentica, per ora, di dircelo, salvo che non conti nella sua decina il caso di via Garibaldi in Torino, riferito dal BAUDI DI VESME sull' « Archivio di Psichiatria »,

nel quale la infestazione spiritica costituita da colpi di staffile e dal solito rovesciamento di mobili, fu spiegata in una seduta tiptologica: era la defunta, sorella del padron di casa, che gli ingiungeva di sposare la donna con la quale conviveva illegalmente; il matrimonio fu fatto, e i rumori cessarono.

Non è verosimile che si sia avuto, qui, un fenomeno autosuggestivo e che il medium fosse il fratello, con la coscienza gravida di quel rimorso? O meglio, non è verosimile che il pseudomedium fosse colei che aveva interesse a far legittimare una situazione sociale incomoda?

Nell'articolo del LOMBROSO sono menzionati molti altri esempi, vecchi e recenti, di case abitate da « spiriti »; ma non si leggono particolari su quelli che a lui, studioso esperto, avrebbero rivelate *direttamente* l'esclusione di ogni azione mediumnica!.... Pertanto, se assistendo ad una serata di prestidigitazione, io arrivo a sorprendere il segreto di *cinque* su *dieci* giochi, avrò sempre una legittima presunzione di arrivarci anche per gli altri *cinque*.

Io non trovo logico il procedimento dialettico con cui l'HYSLOP, nei fenomeni supernormali presentatigli dalle sue medium, la Piper e la Smead, separa artificiosamente quelli dei quali riesce a scoprire il dinamismo semplicemente telepatico (quando esista davvero!), dai fenomeni in cui permangono le apparenze di comunicazioni extra-medianimiche, cioè spiritiche. L'ignoranza nostra circa il determinismo di un fenomeno non è un buon argomento per dichiarare che le cause di

esso siano preternaturali, e risiedano al di là dei limiti concessi alla ricerca sperimentale. E infatti LOMBROSO quale posto darebbe in una dimostrazione strettamente *scientifica*, ai parecchi esempii di case infestate che egli enumera nel suo articolo? Vediamolo.

Un primo argomento da lui addotto, d'accordo col PASSARO, è questo: — che *l'inabitabilità* di certe case infestate è stata ammessa dall'autorità giudiziaria, dunque... la infestazione (spiritica) di esse è vera, o, per lo meno, verosimile, giacchè è « documentata » nelle Cancellerie dei Tribunali! E LOMBROSO cita il caso di Via Ghibellina in Firenze accaduto nel 1867, e il caso del Largo di S. Carlo in Napoli giudicato nel 1907, massime per l'intervento dello spiritista ferventissimo AVV. ZINGAROPOLI. Lasciamo da parte i giudicati di quarantadue anni fa, e prendiamo il fatto più recente (1). Ebbene: gli « spiriti dei morti » verranno davvero a scompigliare le materasse nei letti, a barricare le porte coi mobili, a produrre rumori e bagliori, ad accendere le candele, perchè questo è narrato da un Duca, una Duchessa, un Monsignore, due ragazzi, servitù, e... avvocato patrocinante; e perchè al signor Pretore del Mandamento X... o ai Giudici del Tribunale Y... è parso che in quel disturbo ci fosse ragione sufficiente per sciogliere un contratto di affitto?

Allora passeremo per buona tutta la giurisprudenza antibelluina dei Secoli XVII e XVIII; e poichè vi sono delle sentenze zoofobiche di Parlamenti e di Corti in condanna di porci, topi, scarafaggi e locuste, dovremo ragionevolmente ammettere che codesti poveri animali, colpevoli di avere vissuta la loro vita normale scorrazzando nelle proprietà altrui, divorando formaggi, infestando le abitazioni o distruggendo le messi nei campi, abbiamo un'anima responsabile, e perciò punibile (2)? Come se non si sapesse, ohimè, di che verità è intessuta in pratica la Giustizia umana!

Del resto, la Parte contraria sostenne, con buone ragioni, che nella famiglia Ducale si tenevano sedute spiritiche, e che un figlio della Duchessa era medium! Per di più, tutte le sentenze accettano solo il *fatto materiale* che la casa è inabitabile, non già decidono (!!) il problema ultra-terrestre dell'esistenza degli « spiriti ». Anche il PASSARO, che ha raccolto i casi consimili nella sua bella prefazione ad un'opera di ZINGAROPOLI, com-

---

(1) Cfr. ZINGAROPOLI Fr., « Una casa infestata dagli Spiriti — Diritto dell'inquilino alla risoluzione del contratto di locazione, ecc. », Napoli, 1907.

(2) Cfr. KERDANIEL Ed., « Les Animaux eu Justice », Parigi, 1908.

metteva lo stesso errore di logica: una sentenza di Tribunale non è criterio che abbia valore in scienza.

Ma la pneumatologia abbonda di case infestate ben più espressive: LOMBROSO ne riporta dall'HARE, dall'INGAM, dal WALLACE, dove ogni studioso di psichismo ne ha potuto leggere le storie senza con ciò giungere alla sua fede spiritica. Ne conosco, più o men bene, la collana: aggiungero che conosco anche i casi numerosi riferiti nelle vecchie, ma sempre consultabili opere di KERNER, di DE MIRVILLE, della CROWE, di FIGUIER, di DALE OWEN, ecc. e nelle più moderne di PERTY, DU PREL, PULS, PASSARO, ecc., ecc., e nei libri antispiritici del GRASSET, JANET, JUNG, BOIS, HENNIG, sopratutto poi nei periodici spiritici, fra cui i diligentissimi «Annali dello Spiritismo in Italia», dello SCARPA... Ma giudico che nessun caso abbia *valore scientifico*, perchè in nessuno è stato possibile eseguire *mai* un'indagine completa.

La base di questa indagine, dovrebbe essere, come sempre, l'esame fisiopsicologico o psicopatologico dei soggetti percipienti e di tutti i famigliari, talvolta dei vicini: questo non fu mai fatto. Un punto sicuro è, invece, la frequente presenza di un medium anche là dove pareva a bella prima che le manifestazioni spiritiche fossero autonome. Là dove fu possibile spingere la ricerca su questa via, la natura «spiritica» dei picchi, degli apporti, delle sassaiole, delle stesse apparizioni, è scomparsa per dar posto al più semplice mediumnismo, o magari ad una silenziosa ed indisturbata ronda dei gendarmi o dei Reali Carabineieri. Questa è una verità dolorosa che, se ha demolita la spiritualità d'un buon numero di infestazioni, ha pure affievolita la importanza dimostrativa di quelle dove l'agente vivo non fu potuto trovare.

Ora, l'azione dei viventi si esercita in due modi: il *diretto*, quando c'è produzione e proiezione di forza bio-psichica (medianità vera); e l'*indiretta*, quando c'è suggestione verbale o mimica, e fors'anco suggestione mentale (contagio psichico, telepatia tra vivi)... Poichè non bisogna arrestarsi davanti a nessuna supposizione ragionevole e naturale prima di giungere alla tesi dell'«azione di defunti». RICCARDO HENNIG, dopo avere dimostrato che nei casi di *Poltergeister* o «spiriti picchiantu» la esistenza di un medium (vero o falso, che sia) è ordinariamente provata, e quando non è provata resta sempre la più probabile (1), ricorda l'esempio famoso della signora Federica Hauffe, detta

(1) Cfr. HENNIG RICHARD, «Der moderne Spuk und Geisterglaube», (II parte dell'opera: «Wunder und Wissenshaft»), Hamburg, E. Schultze, 1906, pag. 177-231.

la *Veggente di Prevòrst*, le cui formazioni fantomatiche sono il tipo delle « materializzazioni mediumniche »: ma il poeta KERNER, che l'ha decantata, non poteva capirlo, avendo quel suo caso preceduto di troppo la fase positiva dello spiritismo aperta, com'ognun sa, dalle ricerche di GUGL. CROOKES soltanto quaranta anni dopo.

In un elenco di case fantomatiche riccamento documentato, com'è quello del PULS, si giunge presto a concludere che su 101 casi di apparizioni fantomatiche, si è *accertata* la presenza di un medium in *ventotto*. Non sarà inutile riportare la curiosa statistica (1).

Casi I e II; una fanciulla indiana, di 11 anni; — IX, una servetta di 17 anni; — XI, una trovatella di 17 anni; — XII, una zingara di 15-16 anni; — XV, una serva di 15 anni; — XVII, una fantesca; — XXII, la figlia del padron di casa; — XXII, verosimilmente una fanciulla di 9 anni; — XXVIII e XXIX, un ragazzo; — XXXIV, una piccola, gracile fanciulla; — XL, un fanciullo; — XLI, una giovinetta quattordicenne; — XLVII, un ragazzo di dieci anni; — XLVIII, un ragazzo dodicenne; — LVIII, una domestica; — LXI, un'altra serva; — LXII, la famosa veggente di Prèvorst, grande isterica di 25 anni; — LXIX, un ragazzo decenne; — LXX, una serva di 18 anni; — LXII, una ragazza di 16 anni; — LXXIV, una giovinetta; — LXV, due ragazzi; — LXXVII, una operaja tessitrice, di 16 anni; — LXXXV, un domestico; — XCI, una fantesca, di 14 anni, che era la produttrice del fantasma di Resau; — XCIX, una giovane serva; — CI, un'altra servetta di 15-16 anni.

È necessario commentare questo limbo dell'umana intelligenza? Ventuno soggetti di sesso femminile; e poi ragazzi, serve, balie, fantesche, domestici e zingari... si pongono in fila per darci un ammonimento di prudenza.

In certi casi si tratta evidentemente di paramnesie nei raccontatori del fenomeno: in altri la spiegazione è ancora più semplice e... ingenua. Qualcuno, intanto, non è riferibile a defunti, ma a persone vive, il cui « doppio » avrebbe originato rumori e apparizioni fantomatiche.

Così nel caso di quella Signora Butter, che visitando una villa nell'Hampshire da prendere in affitto, non solo l'aveva trovata di suo aggradimento, ma l'aveva anche riconosciuta come quella che essa vedeva da qualche tempo in sogno. La villa era infestata dagli spiriti; e qualcuno asseriva d'avervi veduto passeggiare di notte una donna-fantasma. Ora, l'agente di campagna o fattore, che aveva l'incarico di affittarla, fece presto a riconoscere nella forestiera la notturna infestatrice della casa!

---

(1) PULS, « Der Spuk von Resau, Berlin, 1889. — Il fantasma di Resau è rimasto celebre in Germania e mi stupisce che LOMBROSO non lo abbia citato.

È verosimile che il furbo uomo, udendo le esclamazioni di stupore della Signora che era in preda alla ben nota illusione del « già veduto », abbia lusingata la sua velleità psichicistica affrettandosi a fare quel riconoscimento interessato. La psicologia dei fattori comprende astuzie di ben più grande portata per gli interessi del padrone.

Ma i « doppi » dei vivi non sono i « fantasmi » dei defunti che tornano: e il caso or ora riassunto non dovrebbe figurare nel capitolo delle infestazioni spiritiche. Ve ne figurano anche moltissimi che spettano alla fenomenologia del sogno; tale il caso avvenuto in Scozia e quello dell'Isola di Wight.

Nel primo è una Signora, che avendo preso in affitto un castello abbandonato, si sveglia una notte e vede ai piedi del letto un uomo senza testa, vestito nella foggia di due secoli prima. Qui abbiamo un'allucinazione ipnopompa, e per accettare l'esempio bisognerebbe essere certi che la Signora ignorasse la solita leggenda dell'apparizione premonitoria che nei paesi Anglo-Sassoni è diffusissima; poi bisognerebbe escludere una pseudo-reminiscenza; indi eliminare le coincidenze, ecc.

Nell'altro, dell'Isola Wight, entra in azione una fila di donne, di ragazze, istitutrici, ecc. Cosicchè vi si vede la probabilità o di sogni suggeriti, o di attività medianiche dell'una o dell'altra percipiente. Il fatto arieggia un po' troppo una di quelle burle notturne (rumori, porte spalancate, strappo di materassi, ecc.), che si giocano tra amici o amiche nelle case di campagna.

Altri casi contengono dell'inverosimile... giudiziario. Tale quello narrato dal Gleulee, e pur esso accaduto in Scozia (non per niente Walter Scott ha scritto i suoi romanzi di fantasie psichicistiche, ad esempio la *Dama del Lago*, ponendoli nell'ambiente scozzese). Quella avvelenatrice del marito che va a vivere e a morire tranquillamente in una campagna, sfuggendo agli agenti di polizia, e poi si dà il gusto di tornarvi dopo morte a impaurire gli inquilini, sembra un personaggio da romanzo creato dal concetto volgare del castigo ultra-terrestre inflitto ai colpevoli: sempre queste case infestate corrispondono a pregiudizii e ad illusioni popolari, sopratutto (si badi bene) dell'ambiente rurale (1).

Sarebbe troppo lungo riesaminare gli altri esempi riferiti dal Lombroso: io rinuncio a questo lavoro sterile di critica, poichè una volta dichiarato l'errore fondamentale di metodo, in cui, secondo me, si è smarrito fin qui lo spiritismo nel raccattare

(1) La Crowe aveva già osservato acutamente che le storie di fantasmi spesseggiano nei paesi Britannici (Scozia, Galles, Irlanda) e li diceva rari in altre parti dell'Europa civile, fra cui la Germania (Loc. cit., pag. 400). Ma gli elenchi del Puls e del Passaro mostrano che il fenomeno è anche piuttosto frequente nei paesi tedeschi.

i fatti più incerti e i più lontani da ogni seria investigazione sul loro determinismo materiale e fisio-psicologico, non c'è esempio o caso particolare delle asserite infestazioni spirito-fantomatiche o spirito-demoniache, sia pur ricco di dettagli e corredato di così detti « documenti », che possa salvare la teoria o ipotesi dalla rovina.

***

§. 4. — Psicogenia probabile della "infestazione,,.

In parecchi esempi riportati dai teoretici dello spiritismo i fenomeni acustico-fantomatici scomparvero d'incanto, non sì tosto che fu fatta dire una messa. Ed è il Lombroso stesso, che rileva il significato psicologico di questa funzione rituale cattolica, che senza dubbio, per qualsiasi persona dotata di senso filosofico, non vorrà imaginarsi capace di modificare l'ambiente dell'Al di là! La mescolanza dei racconti fantomatici colle più basse credenze religiose, fra cui per l'appunto questa di attribuire ai riti un'azione magica, deve porre lo studioso di Metapsichica in sull'avviso.

Se lo spiritismo ha un fondamento reale, questo non può essere rappresentato con imagini cristiane, nè cattoliche, nè maomettane, nè buddistiche, nè sciamanistiche, e neanco animistiche (parlo dell'animismo religioso, non di quello malamente battezzato da Aksakoff). Supporre un Al di là, dove i defunti, sopravvivendo con la loro coscienza personale (?), portano il peso de' loro peccati e delitti, e risentono l'influenza dei riti di quaggiù, tradisce troppo la origine folklorica della interpretazione spiritica delle case infestate (dove i fenomeni possono anche essere reali, ma ingenerati per azione medianica); e perciò deve svegliare sospetti ogni racconto in cui non si vegga o non si sappia scoprire l'influenza, il più spesso volontaria, dissimulata e prestidigitatoria, raramente incosciente, automatica o esopsichica, di un vivo (medium). La suggestione delle fedi religiose e delle superstizioni annesse, è grande, è grandissima: in certi ambienti, fra certe classi sociali, essa agisce potentissimamente quale fattore di percezioni individuali irreali, o di percezioni collettive allucinatorie.

Quando si leggono con attenzione tutte le storie di case infestate, spiritate, incantate, *hantèes*, ecc., si resta compresi della loro divisione costante in due gruppi: il gruppo, che dirò *comico;* e il gruppo, che si designerebbe come *tragico*.

a) Il gruppo *comico* è dato dalle case infestate, in cui gli

« spiriti » si dilettano di spostare mobili, di aprire e chiudere porte. di picchiare sui muri o traverso ai soffitti, di gettar per terra gli oggetti, di fracassare piatti e utensili (di poco valore!). Ordinariamente, l'ho già detto, vi si scopre l'azione medianica; e il *Poltergeist*, « l'anima del defunto », si ritrova poco lungi dal fenomeno dentro il corpo di un vivente. Certe volte non si scopre nulla, ma l'ignoranza delle cause non esclude il determinismo *naturale* del fenomeno. Fino ad ora si può affermare con sicurezza che il gruppo comico delle case infestate è già nel patrimonio della *Metapsichica*: esso è di evidente origine mediumnica.

Lasciamo stare le sassaiuole di ignota provenienza, come il calcio di quella celebre farsa: esse si attribuiscono a « spiriti » soltanto perchè non si riesce a scoprire tra il vicinato il biricchino che lancia le pietre e rompe i vetri. È curioso che ordinariamente lo scherzo non arriva mai a rompere la testa alla gente, se non per sbagliata direzione della pietra: la sassaiuola tradisce sempre il buonumore o, al più, la vendetta incruenta. Io ho dimostrato come nelle sedute medianiche possano avvenire fenomeni osceni, ma non mai pericolosi: la subcoscienza del medium si conserva in una sfera di azioni umane per lo più simpatetiche (vedi l'*Armonia*, l'*Ordine* e il *Progresso* dello Spiritismo tradizionale!)

Il Du Prel ha cercato invano di nobilitare queste ridicolaggini, portandole nel dominio del « mistico » (1). Ma come si fa a non iscorgere il rozzo antropomorfismo terrestre, terrestrissimo, delle sassaiole? È tanto logico attribuirle ad agenti occulti (« spiriti » vendicativi o burloni), perchè la polizia non riesce ad acciuffare il lanciatore corporeo, quanto lo sarebbe l'ascrivere agli stessi defunti l'omicidio di una vittima sconosciuta trovata in una foresta o lo scassinamento d'una cassaforte gettata poi fuori delle mura, in un fossato di circonvallazione. Perchè gli spiriti che gettano sassi « apportati » da lontano, non tirano anche schioppettate alla gente? o perchè quelli benevoli non regalano aranci, fiori, e gioielli?

È vero che la medium Bordolese signora Agullana racconta di avere avuto in dono dagli « spiriti » una quantità strabocchevole di diamanti, che le empirono la camera, e poi... disparvero, provvidamente ripresi dalle defunte mondane dell'Al di là: ma questo gettito di cose preziose va messo alla pari col membro virile che la stessa medium si vide comparire sulla fronte, con sua non poca sorpresa, in una piastra fotografica, quando andò

(1) Cfr. Du Prel C., « Ueber mystischen Wurfgeschossen », in « Magie als Naturwissenschaft », Jena, 1898.

a farsi ritrattare (1). Sono casi che succedono probabimente solo ai medium portatori inconsci di quell'elemento psicopatologico, che certi autorevoli spiritisti (DELANNE, METZGER) confessano essere penetrato troppo largamente nello spiritismo classico: ma chi ha scritto la criminologia — comprese le sassaiole — dello spiritismo?

Insomma, per lo psicologo che sintetizza i fatti, le sassaiole, i gettiti di diamanti dell'Agullana, l'arrivo di pillole al medium farmacista, hanno lo stesso identico sapore e colore. Sono eventi, di cui bisogna liberare presto o tardi la Metapsichica se si vuole stare sul terreno serio.

b) Nel gruppo *tragico* le cose vanno diversamente, giacché ad una buona indagine sperimentale si oppongono le circostanze stesse nelle quali è narrato che il fenomeno avviene. Nelle case infestate di questo gruppo domina una disposizione triste, funebre, pessimistica; vi si fabbrica del « terribile », e vi si ripercuotono sbiaditamente le fantasie plurisecolari dell'animismo primitivo. Fantasmi sanguinosi e dalla faccia dolente, anime purganti e supplici, anime dannate e urlanti, spettri bianchi e neri, maestosi cortei funebri, dame bianche e monache grigie, preti in stola bianca, delinquenti decollati senza testa o teste spaventose senza corpo, figure dissolventisi in nebbia, cani dal pelo irto, orsi dalle fauci spalancate, fiamme ardenti, fumi asfissianti, ecc. costituiscono l'elemento rappresentativo visivo, le « apparizioni ». Allo stesso modo, rumori strani a ritmo, picchi formidabili, strepiti di catene, urli tremendi ripercossi dagli echi notturni, ecc. formano la nota acustica consueta del fenomeno fantomatico. E tutto avviene verso mezzanotte, l'ora sacra degli spettri! (2).

L'imaginazione umana, per quanto varia sugli accessorii, è di una desolante monotonia quando lavora in cervelli popolari. Nei romanzi fantomatici di WALTER SCOTT, di HOFFMANN, del FOGAZZARO, la fantasia poetica sa trovare, almeno, qualche nota più elevata: ma in quelli delle RADCLIFFE c'è tutta la ripercussione delle leggende popolari, e il fantastico terribile vi trapassa facilmente nel grottesco.

Ordinariamente, si tratta di vecchie case, di castelli mezzo

---

(1) Su questi inconcepibili fenomeni pazzeschi, veggansi i « Comptes-rendus du Congrès spirite et spiritualiste international » di Parigi nel 1889 e nel 1900. Leggendoli accolti senza schiamazzo dall'Assemblea, lo studioso non crede ai proprii occhi!

(2) Veramente questo còmpito evocatorio dei dodici rintocchi notturni s confaceva con le idee e abitudini antiche, ed è durato fino alla generazione dei nostri nonni: adesso, coi lumi arrecati ovunque dalla civiltà, anche gli spettri hanno cambiato orario, e pare che preferiscano le ore antilucane. Cfr. in CROWE (loc. cit.) varii esempii di questo crescente ritardo delle « apparizioni ».

rovinati, di abitazioni isolate, dove ai poveri proprietarii non riesce di tener fermi gli inquilini. In cotali ambienti la paura nasce per *autosuggestione*, dalle circostanze esterne di isolamento, di abbandono, di rovina. Altre volte (e gli spiritologi si affrettano a notarlo) si tratta di case comuni, di abitazioni per niente singolarizzate, perfino nel mezzo di città popolose (Napoli, Torino, Firenze nei casi di LOMBROSO): ma allora i motivi della infestazione, se non sono suggeriti dall'ambiente, lo sono dalle circostanze personali dei percipienti.

V'è spesso di mezzo un avvenimento lugubre, non raramente criminoso: una disgrazia, un vecchio furto, una morte violenta, un suicidio, un assassinio, un seppellimento di tesori... E qui l'origine suggestiva è chiarissima. Per una sana filosofia naturalistica, il genere di morte non può influire sul destino individuale nell'Al di là: la morte non ha in Natura quell'ufficio tremendo che i codici le hanno assegnato quando non è « naturale ». È il nostro antropomorfismo che attribuisce ai suicidi, agli assassinati, ai decapitati una psicologia post-mortale diversa da quella di coloro che muojono tranquillamente nel loro letto. Ma per la fortuna dei pregiudizii popolari, vi sono anche i defunti che « ritornano » per una scadenza di cambiale o per cercare il loro cappello! L'Al di là è sempre il riflesso del nostro povero Al di qua.

Nè vale il fatto che qualche volta i percipienti dei rumori e delle apparizioni siono parecchi: per accettare le loro testimonianze converrebbe escludere la suggestione dall'uno all'altro, il *contagio psichico*. Il LOMBROSO adotta la spiegazione data dai pneumatologi classici, che cioè le manifestazioni spiritiche siano percepite da individui forniti di particolari facoltà medianiche: essi sarebbero, cioè, i chiaroudienti, e i chiaroveggenti delle gesta misteriose. Gli « spiriti » si rivelerebbero pertanto solo a certi soggetti sensitivi: per coloro, che non posseggono cotale sensitività speciale (temo di essere, anch'io, nel numero!), nessuna speranza di raccogliere i suoni provenienti dall'oltretomba, nessunissima di vederne emergere le forme fantomatiche...

Ma la psicologia positiva osserva che contro alla presupposta facoltà super-sensitiva o medianica dei percipienti e veggenti stanno i casi copiosissimi in cui il fenomeno acustico fu udito da delle folle, e in cui l'apparizione (più o meno eguale!) fu veduta da parecchi, senza scelta o predilezione alcuna degli « spiriti ». È difficile comprendere, ad esempio, con questa teoria della « comunicazione selettiva » quasi tutti i casi riferiti dal LOMBROSO stesso, e meno ancora quelli della CROWE, del PULS,

ecc., ecc. La loro lettura detta invece il più semplice concetto della suggestione reciproca e della allucinazione collettiva.

Così nel racconto del PROCTOR la fenomenologia misteriosa fu certo suggerita dalla prima persona percipiente, che era una balia, al guardiano, poscia alle altre balie sue sostitute, poi alla serva, indi ai bambini ed alle altre persone di famiglia, indi all'amico ospite, infine ai successivi inquilini... C'è tutta la catena; e c'è per di più il fatto caratteristico che la allucinazione dapprima semplicemente acustica divenne poi visiva; e così comparvero a volta a volta un prete, un vecchio, una monaca, da ultimo una testa, tutte *dramatis personæ!* Per aver credito la storia dovrebbe concludere nell'esame psicologico di quelle fantesche.

Quando io ero ragazzo, e nell'antico palazzo di campagna della mia famiglia materna in Correggio (Emilia) vivevo a contatto di vecchi domestici e sopratutto dei vecchi contadini, sentivo sempre, nelle lunghe serate autunnali, fare racconti fantastici e terribili; e vi si discorreva spesso di case abitate da spiriti: parmi, anzi, di ricordare che qualche rumore misterioso, qualche luccicore d'origine sconosciuta fosse stato percepito in un angolo appartato e deserto del fabbricato. Aggiungo che in tutta la bassa regione Padana i vecchi castelli e palazzi feudali sono ritenuti infestati.

Due anni or sono, trovandomi a Schivenoglio, udii narrare un evento fantomatico acaduto nella magnifica villa dei Marchesi Di Bagno, pressochè inabitata da venti anni. E me lo narrarono le due distintissime persone che avevano percepito il fenomeno. Ma anche in questo caso mi sono convinto che la servitù rurale della illustre famiglia non dev'essere rimasta estranea all'accaduto.

Anche in un vecchio casino di campagna, vicino alle proprietà della famiglia di mia moglie, nel Parmense, si vedeva vagar di notte un fantasma dagli occhi di bragia, come sono quelli descritti dal GLANVIL e dalla CROWE: ma a trasformarlo in un colono vivo e supplicante bastò che uno dei padroni scendesse nel cortile con una pistola in pugno.

Una volta erano i Conventi che gli spiriti (i diavoli, adesso i defunti!) prediligevano: lo ZINGAROPOLI ha raccolto un caso veramente tipico di «convento infestato» (1), ma anche là c'era il medium nella persona del novizio diciannovenne barbaramente tormentato da uno «spirito malo», che si sbizzarriva a infranger vetri e a cucire i reverendi padri nel loro letto! Tra monaci frati e suore il contagio psichico è di una evidenza luminosa. Nei secoli XVI e XVII spesseggiavano negli ambienti claustrali le epidemie istero-demonopatiche, oggidì relegate in

(1) Cfr. ZINGAROPOLI Fr., loc. cit., pag. 48 e seg. Il convento era quello dei Padri Gerolomini in Napoli, e il fatto di ossessione diabolica risale al 1697.

qualche remoto villaggio montano o in qualche Istituto educativo male organizzato per l'educazione delle sue dozzinanti; si può prognosticare con sicurezza la cessazione di queste epidemie isteropatiche, quando sopratutto le menti femminili si saranno svolte con più largo adattamento alla vita moderna.

Ma nello stesso tempo si può, con altrettanta sicurezza, predire la scomparsa delle case infestate quando la civiltà avrà portato i suoi lumi in tutti gli angoli del territorio rurale e sarà scesa fra le più umili e più suggestionabili classi popolane. I fantasmi autonomi che ora attribuiamo ai « defunti », sono destinati a morire di una seconda morte per assiderazione, dirò così, logico-positiva, come hanno cessato di succhiare sangue dai vivi e dai cadaveri i leggendarii vampiri (1), come hanno finito di urlare e di scuotere catene ferree le vecchie anime purganti o dannate, che la immaginazione mistico-religiosa dei nostri bisnonni, sotto la educazione dei Gesuiti, ha ingenerato e mantenuto viventi nell'Al di là cristo-cattolico durante gli ultimi due o tre secoli. Sono le scorie dell'evoluzione intellettuale.

Un dato caratteristico che non sfugge all'oculatezza del serio studioso di metapsichica, è questo: che nelle case infestate da spiriti autonomi non si è riusciti mai a quell'identificazione del defunto, senza della quale qualsiasi fenomeno spiritico perde, anche al dire dell'Aksakoff, ogni valore dimostrativo. Si tratta sempre di defunti sconosciuti, di anime reduci dall'immenso « Ignoto » ultraterrestre, di antichi ed obliati morti: se poi si designano i fantasmi con un battesimo determinato, riesce impossibile procedere ad un riconoscimento positivo. Basterà l'esempio della *Dama bianca*, che ho citato: non è ben certo chi essa sia (?); eppure, trattandosi di una defunta a genealogia principesca, non dovrebbe risultare tanto difficile di assegnarle un posto preciso nell'anagrafe dell'Al di là. Spessissimo i defunti che si rifanno attivi da questa parte, sono identificati in un particolare della loro morte: ma guai se dovessero tornare tutti i morti per suicidio, o per assassinio! E perchè non tornano a migliaja, nei dintorni degli antichi campi di battaglia, i poveri giovani ammazzati nel fiore della età, dalle ambizioni sanguinose di un Attila, di un Cesare, di un Napoleone, o dalla politica di un Bismarck?!...

Non c'è da stupirsi di tante contraddizioni e oscurità: il capitolo delle case infestate e dei fantasmi è il più miserabile il più plebeo del corpo plurimorfo dello Spiritismo; esso scivola di mano non appena gli si voglia applicare un criterio logico: sfugge, intanto, nel gruppo più importante che è il tragico, ad

(1) Vedi Hoch Stefan, « die Vampyrsage », Berlin, Dunker, 1901.

ogni investigazione sperimentale, e con ciò rimane fuori e lontano dalla vera scienza. Ecco perchè in *Psicologia e «Spiritismo»* ne ho fatto appena cenno in tono scherzoso (del che il LOMBROSO cortesemente mi move rimprovero): ma non volevo nascondere — lo confesso con candore — il sentimento di buon umore, che le infestazioni spiritiche, demoniache, diaboliche mi hanno sempre risvegliato nell'animo.

Io non posso ammettere che questo capitolo contenga fatti documentati: la narrazione di un visionario, anche se venga bollata da notajo e deposta nell'Archivio, anche se accolta in una Sentenza di Tribunale, anche se passata dai racconti dei così detti testimoni uditivi o visivi nelle cronacne antiche o moderne, nelle colonne dei giornali, nei libri a ripetizione intellettuale cieca, non costituisce una «prova»: sarà un documento psicologico interessante, ma non una dimostrazione. I testimoni? Gran Dio! Che stima possiamo loro accordare in questo momento in cui si viene formando la psicopatologia delle testimonianze con quel po' po' di conseguenze per le «verità» testimoniate, che lo STERN e i suoi allievi hanno messo in evidenza? (1).

* * *

§. 5. — Insufficienze di metodo e contraddizioni.

Tutta la letteratura spiritica sul fakirismo e sulle case infestate, sulle apparizioni di spettri e sui fenomeni attribuiti ad entità superumane od ultraumane, è formata a questo modo.

Mi duole dirlo; ma un grandissimo numero di «casi» e dei più belli e dei più «autentici», che figurano nelle opere di AKSAKOFF, di GURNEY, di MYERS, di FLAMMARION, o negli stessi «Proceedings» e nel «Journal» della Società per le ricerche psichiche, o in questi articoli di LOMBROSO che vengo esaminando, si mostra suscettibile della medesima critica: la posso compendiare in una frase sola: — *non sono «prove» nè in senso teoretico, nè in senso pratico.* Non in senso teoretico, perchè stanno fuori di ogni ragionamento deduttivo, dal momento che l'ammissione degli «spiriti» è, a detta degli spiritisti stessi, una semplice ipotesi di lavoro: — non in senso pratico, perchè mancano di ogni dimostrabilità sperimentale e peccano sempre di qualche deficienza di metodo.

(1) Cfr. STERN, «Beiträge zur Psychologie der Aussage», pubblicaz. periodica, dal 1902. — Sull'argomento, che interessa la Giustizia, la Storia, la Sociologia, la Mitografia, tutte le scienze di psicologia collettiva, c'è ormai una ricchissima letteratura. Vedila in «Année psychologique» di BINET, 1906-7.

L'ho detto e lo ripeto: — bisogna darci la «prova»; bisogna ricominciarla, caso per caso, fatto per fatto, medium per medium, fenomeno per fenomeno. È un lavoro immane, cui la Metapsichica sta per accingersi, ma è necessario finirla una bella volta con il folklore e con l'empirismo. Non si negano (badiamo bene) i *fatti*, perchè straordinarii, paradossali o incomprensibili: in scienza non c'è paradosso, che non possa col tempo passare a verità confermata, non c'è oscurità pretesa occulta che non si vegga presto o tardi illuminata. Neghiamo la *spiegazione* dei fatti fino a dimostrazione provata, perchè li vediamo accolti e raccolti il più delle volte senza metodo, senza criterio, senza logica, senza riflessione, senza esame comparativo delle fonti, senza investigazione psicologica sui percipienti, senza controprova sperimentale.

Quando si pensa alle difficoltà enormi che incontra il fenomeno elementare dello Spiritismo, — che è *il moto di un tavolo senza contatto delle mani del medium* — per essere accettato e per passare fra le cose non solo *possibili*, ma *dimostrate* (1), vien voglia di domandarsi quale concetto abbiano della logica scientifica tutti gli scrittori di spiritismo e di occultismo, che pretenderebbero farci credere nei miracoli dei fakiri che nessuno ha controllato, e nella azione autonoma persistente o transitoria, periodica o casuale, non «identificata», non ripetibile, non dimostrata, dei «defunti» o delle loro anime pervaganti nello spazio, infestanti le loro vecchie abitazioni. Dovremmo credere, nello stesso modo, alle osservazioni strabilianti dei Bollandisti e del Görres circa la taumaturgia, le levitazioni e i voli aerei, le ubiquità, le incombustibilità, ecc. dei mistici, sui quali alita invece un meritato scetticismo (scientifico), che non è negazione assoluta e dogmatica, ma riserbo prudente dell'uomo di scienza, del biologo, del psicologo, dell'alienista. Come non tener conto che attraversiamo un momento di grave e acuto dibattito sulla realtà de' più elementari sintomi isterici fisici, che neuropatologi esimii dicono il prodotto della suggestione o della simulazione, e che sono precisamente quelli sui quali s'è costrutta tutta la torre Babelica della «Mistica»? Dovremmo credere, nello stesso tempo, senza batter ciglio, all'animismo dei selvaggi, quando ci assicurano che le ombre dei loro morti girano attorno alle tombe e stanno colà in agguato per afferrare i superstiti. Se si legge il meraviglioso *Ramo d'Oro* del Frazer, vi si trova anche la origine atavica della credenza nelle case infestate.

Il determinismo dei fenomeni presentati dai fakiri non si

(1) Si ricordino le objezioni, secondo me inconsistenti, del Prof. Tommasina, pubblicate nel «Cœnobium», marzo-aprile 1907.

può domandare al « prodigio », nè alla scienza « trascendentale »: non scostiamoci dalla strada maestra in cui ci siamo messi rispetto alla Eusapia Paladino e altri medii « fisici » che possono benissimo figurare nella galleria dei soggetti « miracolosi » come fakiri Occidentali. Più essi saranno studiati, e più diminuirà (almeno agli occhi miei) l'intervento presunto di entità estranee nei prodotti della loro attività fisico-psichica. Lo stesso avverrà in India e Tibet dei fakiri, se vorranno assoggettarsi ad esame coscienzioso. Ma per la buona sorte dei neo-spiritualisti, fakirismo non è sinonimo di Spiritismo: altrimenti, guai!

Per le stesse ragioni di logica e di esperienza ormai accumulata nel campo metapsichico, il dinamismo delle case infestate apparentemente autonome, ossia senza medio conosciuto, o senza azione medianica cerziorabile, non si deve cercare, secondo ogni verosimiglianza, fuori della psiche dei percipienti: qualora non appaia o non si scopra l'azione mediumnica o d'altro genere di un vivente, il fenomeno risulterà sempre sospetto: che sia misterioso, non serve a niente! Lo stesso Lombroso trova strano che in certe case operino i defunti senza intervento di medii, mentre i fenomeni spiritici sono ordinariamente provocati per azione medianica. È la stessa difficoltà che io avanzai nella mia opera, quando precisamente in riguardo al determinismo contradditorio e incongruo delle teorie spiritiche, ho chiesto agli spiritisti: — « E come si concilia la « spontaneità » « presunta di tante manifestazioni spiritiche (apparizioni, *case* « *infestate*, ecc.) con il bisogno ordinario, normale, delle En- « tità occulte d'operare *mediante* un materiale fornito dai me- « dii? » (1).

Adunque: la ipotesi del perispirito o fluido medianimico emanato dalle persone dei medii, e captato o assorbito dalle anime dei defunti, è una superfluità, o una contraddizione in termini.

Gli spiritisti, che sono sempre ricchi di espedienti si cavano di imbarazzo supponendo che in allora gli « spiriti » (i defunti) ricavino la materia fluidica o odica o astrale, senza della quale non riescirebbero a rivelarsi, dagli animali e dalle piante della casa deserta (*sic*). Ma questo supposto stravagante implica un'altra contraddizione assurda: esso è la morte dell'immortalismo personale umano, è la riduzione dello spiritismo-spiritualistico al più grossolano e atavico materialismo-panpsichistico. Ma i dottrinarii dello spiritismo non se ne accorgono!

Egli è che in verun altro campo della scienza, non esistono forse dei teorizzatori altrettanto poveri di senso filoso-

(1) Cfr. in: Psicologia e « Spiritismo », Vol. I°, pag. 320.

fico quanti ne spuntano dal dilettantismo psichicistico: lo ha notato giustamente Fr. PODMORE, che è uno psichicista di alta competenza (1). Lo spiritismo non ha profondità filosofica: non concepisce neppur da lontano le immense difficoltà dello spazio e del tempo, dell'Essere e della Conoscenza, del Bene e del Male, della Volontà e della Legge: egli li attacca con estrema leggerezza e con superficialità desolante, non giungendo alla altezza di nessuna teologia e cosmologia. Basandosi in grandissima parte su errori di percezione e su deficienze di ragionamento, esso rappresenta appena le conclusioni del così detto senso comune. Esso corrisponde alle riflessioni dell'uomo volgare messo di fronte a certi fatti che gli si manifestano, e che gli chiedono di essere percepiti, accolti e creduti tali e quali, senza sforzo di critica, senza analisi del loro determinismo contingenziale e causale.

A molti questo giudizio parrà troppo severo, ma io non ne trovo uno più fondato sulla piena conoscenza dell'argomento. Ebbene: se nella compagine dell'odierno spiritismo vi sono punti che cadono finora sotto la critica demolitrice della Metapsichica scientifica, sia per imperfezione e poca sicurezza delle osservazioni, sia pel contenuto stesso della credenza che mirerebbero a rappresentare, sono proprio questi due del fakirismo e delle case infestate, che il LOMBROSO, associandosi in ciò al CALDERONE, al TUMMOLO e ad altri spiritologi di ben diversa levatura, non che ad occultisti e teosofi, mi rimprovera di avere trascurato nel formarmi un'opinione così decisamente antispiritica.

Adesso che ho detto al mio illustre critico le ragioni, per cui nè fakiri, nè infestazioni spirito-fantomatiche mi sembrano argomenti abbastanza solidi, abbastanza sviluppati nella conoscenza del loro determinismo, perchè ce ne possiamo giovare in una qualunque siasi discussione di Metapsichica, adesso si vedrà che ho fatto bene a passarli quasi sotto silenzio: tant'è, in riguardo loro, avrei sempre ripetuto sinceramente che « fino a prova contraria » vi scorgo soltanto una rivelazione di quello Spiritismo, che è « spuntato fuori da germi infetti, su di un terreno preparato dal Morbo, seminato dalla Superstizione, e concimato a quando a quando dall' Impostura ».

Genova, 1° *marzo* 1909.

Prof. ENRICO MORSELLI.

---

(1) Veggasi di PODMORE Fr., oltre alla grande opera già citata, gli acutissimi: « Studies in psychical Research », London, 1897.

PSICHISMO

> Io sono attaccato da due sette opposte fra loro: gli Scienziati e quelli che nulla sanno. Ambedue mi deridono e mi chiamano il maestro di ballo delle rane. Eppure so che ho scoperto una delle più grandi forze della natura.
>
> GALVANI.

> Il sentiero battutò appartiene al gregge di pecore
>
> DAL POZZO.

Il signor « Aligi » fa certamente dello spirito nel suo articolo contro lo spiritismo (*Tribuna*, 28 dic. 1908), e non può negarsi che lo faccia con quella spigliatezza e precisione che è propria di chi è abituato a trattare argomenti di simil genere.

Appunto però perchè detto articolo è scritto da mano maestra, e può quindi far colpo in chi lo legge, a me piace fare due parole di risposta, incominciando dal dire che non è su tali argomenti che è permesso scapparsene con barzellette e con brani poetici di autori che a tutt'altro aspirarono che ad essere scienziati.

È troppo nota al mondo la meschina figura che fecero i dotti di Salamanca quando derisero le affermazioni del grande Genovese, perchè non si debba andar cauti a mettere in ridicolo più che un dato gruppo di fenomeni gli investigatori dei fenomeni stessi. E l'argomentazione dell'articolista contro lo spiritismo, che cioè *è la vanità e l'amor proprio che fanno da padri alla Epidemia spiritica*, può con molta facilità ritorcersi contro i denigratori, non della epidemia, ma delle dottrine spiritiche.

E domando subito: Ha l'autore dell'articolo una idea esatta di ciò che significa spiritismo, o per dir meglio Psichismo? Ed ha ben riflettuto quando ha chiamato roba affastellata la telepatia, il medianismo, la teosofia? Non dispiaccia se dico di no.

Io credo sia errore gravissimo e di danno al progresso della Scienza confondere la realtà di un dato ordine di fenomeni col fatto che questi medesimi fenomeni si prestano per la loro delicatezza e per certe loro modalità di estrinsecazione (come appunto la tendenza ad affermarsi in certi dati gradi di luce) a dei trucchi per parte dei furbi. Mettiamo pure in ridicolo, o per far meglio, mettiamo alla porta i furbi e i furfanti. È nostro diritto e dovere. Ma per carità non mettiamo con essi in ridicolo

coloro che quei fenomeni studiano con metodo e intendimento scientifico.

E intanto l'articolista così parla: «*Spirito, se vuoi rispondere dà un colpo, se no, danne due — Come ti chiami? Un colpo: a, due: b, tre: c..... e questo è piccolo spiritismo. Un'altra cosa è il grande spiritismo, lo spiritismo togato, lo spiritismo scientifico!.... roba che si ricollega alla Telepatia, alla Magia.... roba degna del sonetto romanesco....*»

A me pare non si possa parlare così. Ai grandi che furono e che passarono la loro vita studiando siffatte fenomenologie con la speranza che gli anni avvenire avrebbero completato e coronato i loro studi per giungere allo scoprimento del vero, non possiamo noi presentarci con la facile conclusione di un sorriso di scherno.

I Crookes, i Dal Pozzo attendono ben altro da noi.

Ed io vi dico: Se per voi è una cosa ridicola un tavolo che dà un colpo, che ne dà due, ecc., oh, perchè non gettate egual onda di ridicolo su un ago che a misura che un pezzetto di ferro qualunque (per esempio un pezzo di ferro calamitato) si avvicina ad esso, si commuove prima nella parte più leggera, poi si commuove tutto, pare voglia tentar l'aria, pare cerchi due ali, e poi anche senza queste fa uno sforzo, si solleva e va a dare un amplesso al magnete? Perchè non ridete?... Eppure l'ago contro le leggi di gravità, contro la nostra aspettativa, senza che un capello lo tenga e lo attiri al magnete, si muove e va.

Dunque, se un pezzetto di ferro, perchè polarizzato nelle sue molecole in un modo piuttosto che in un altro ha tanto potere da burlarsi per così dire della legge di gravità, perchè non dobbiamo noi ammettere che il nostro cervello in date condizioni e circostanze non abbia una potenza tale — *forza psichica* — da provocare in un tavolo il sollevamento di un angolo, di un piede, dell'intero tavolo stesso?

Nè vale il dire che nell'articolo della *Tribuna* non si parla del fatto fisico, ma del fatto sopranaturale, ossia di quella «*scienza da burla che è fatta di trances e di levitazioni secondo la quale le anime dei defunti parlano per mezzo dei tavolini*».

Noi non abbiamo un criterio esatto per stabilire il limite preciso dove cessa il fatto fisico, e dove ha principio il fatto sopranaturale; ed è illogico, per me, fare la distinzione fra psichismo e spiritualismo.

Il porre in nome della scienza questo limite fra i fatti fisici e i fatti sopranaturali, e sentenziare senz'altro «*Fin là va bene, al di là è roba da burla*», è quanto di più antiscientifico si può immaginare. In base a qual principio siete voi autorizzati a ne-

gare, per la semplice ragione che vi trovate nella più perfetta ignoranza delle leggi che regolano quel dato gruppo di fenomeni che voi chiamate sopranaturali?

Il monismo scientifico fonda la spiegazione del manifestarsi dei vari fenomeni dell'Universo sul principio della trasformazione delle modalità di muovere. Ossia l'atomo-moto, a seconda che muove in un modo piuttosto che in un altro, si manifesta col calore, con la luce, con la elettricità, col magnetismo, ecc. estrinsecando le diverse forze che tutti conosciamo. Non c'è ragione per cui dobbiamo negare che il nostro atomo-moto non possa, assumendo ulteriori e più complesse modalità di muovere, dar luogo a manifestazioni, le cui leggi non sappiamo ancora disciplinare, ma il cui insieme costituisce quell'ordine di fenomeni che noi chiamiamo sopranaturali.

Io confesso che, appoggiandomi appunto ai principî fondamentali della dottrina monistica e ragionando per analogia, non sento che ripugna alla scienza lo ammettere la possibilità dello affermarsi di certi fenomeni così detti spiritici e che noi classifichiamo nell'ordine dei *fatti dell'al di là*.

Io so che un'onda, una vibrazione si propaga necessariamente all'Infinito; e di là questa vibrazione ripetendosi deve tornare fatalmente a noi. So pure che per la energia distensiva gli atomi hanno tendenza a lanciarsi all'infinito, e per la coerenza sono chiamati a concentrarsi al loro punto di partenza. Perchè non posso io in via analogica supporre che il nostro pensiero, ossia quel complesso svariatissimo di speciali vibrazioni, dalla sagoma molle e delicata di Discomedusa, che nella loro ancor più speciale modalità di intrecciarsi, di disporsi in ordine di assonanza e di dissonanza per comporsi infine, come ultima risultante, in quella unità armonica, vera divina armonia, che costituisce la nostra psiche, possa con la morte lanciarsi, puro atomo-vita, all'Infinito, e di là tornare verso di noi, estrinsecando la sua a noi ignota essenza in un modo sensibile ai nostri organi, date certe modalità, posti certi organismi cerebrali (intercessione medianica) atti a vibrare all'unisono e rispondere alle vibrazioni vitali?

Per me il fatto medianico è un fatto di risonanza. E quando vedo che, fra tante corde che sono tese da una parte e una corda vibrante dall'altra, soltanto una fra quelle tante si desta e si pone a vibrare mentre le altre rimangono per così dire in sonnolenza (vero e puro telefono senza fili), io non rimango meno ammirato di quando fra tanti cervelli che presenziano un esperimento spiritico soltanto uno è adatto a produrre il fenomeno medianico. Il dire, come fa la scienza, che quella corda vibra

perchè è intonata all'unisono con l'altra corda equivale a dire che il fatto avviene perchè avviene. Eppure il fatto di risonanza delle corde è, nessuno ne dubita e tutti i libri di fisica ci giurano sopra.

Non capisco perchè i fatti medianici debbano essere ripudiati. Qui invece di un campo sonoro abbiamo un campo vitale. Là una corda, qua un cervello è atto a rispondere a speciali vibrazioni. Nel campo sonoro la corda risuonante continua a vibrare per un certo tempo anche se la corda eccitatrice del campo sonoro viene smorzata. — Nel campo vitale il cervello medianico può essere influenzato dalle onde vitali e rispondere ad esse, anche se l'organo eccitante le dette onde, e che fu centro del campo, non vibra piu, ossia anche se l'individuo è morto.

Per me un fatto vale l'altro. Ambedue debbono essere studiati.

Del resto perchè noi dobbiamo porre tutto in ridicolo, e disconoscere senz'altro certi fenomeni, mentre con la massima indifferenza e senza renderci conto della immensa portata che hanno, constatiamo tutti i giorni ad ogni ora fatti che nulla hanno da invidiare per portentosità a quelli che costituiscono la sindrome dei fenomeni *dell'aldilà?* Prendiamo il nostro pensiero, la nostra psiche. Essa è, ed è qui, nessuno può dubitarne: Uno - due... altro cne il lento agitarsi di una gamba del tavolino! Con la velocità del baleno essa è a Roma, a Parigi, nella ridente spiaggia marina cne l'estate scorso avete per tanto tempo frequentato; eppure di fronte a questa portentosità nessuno parla, nessuno dubita, nessuno ride.

Due anime si intendono, si congiungono: dal delizioso intreccio d'amore sorge una terza anima, vibra una dolce armonia di linee, di colori, di profumi, un angelo di bimbo si schiude al mondo, dagli occhi più turchini del cielo, più profondi del mare, più impenetrabili dell'Infinito.

E nessuno parla, nessuno dubita, nessuno ride!...

Per carità! altro che burle!... Confessiamo che noi nulla sappiamo, che la scienza non ha ancora sfogliato la prima pagina del grande libro della Natura; e guardiamoci bene dal deridere le cose, anche se queste portano quei foschi nomi di magia, telepatia, teosofia, che l'articolista della *Tribuna* affastella.

E più che mai guardiamoci bene dal parlarne a sproposito.

Per esempio, l'autore dell'articolo sullo spiritismo dice che la teosofia altro non è che qualche cosa adatta a salvare la fede. Egli invece dovrebbe sapere che la teosofia fu niente meno che tacciata di atea.

Ricordiamoci che l'antica filosofia ebbe per motto: αλήθεια νίχη (la verità vince), e non possiamo permetterci di credere che le alte menti dell'antichità altro scopo non avessero nello scrutare il vero, che quello di operare un salvataggio qualunque.

La Teosofia più che una religione è un codice di dottrine filosofico del lontano oriente. È una scienza occulta, va bene, ma sappiamo noi le ragioni perchè tale fu? Miseria nostra!....

Intanto io vi dico (Dal Pozzo) che là dove la scienza occidentale si ferma, la grande scienza, la scienza officiale, che con Darwin si è illusa di aver visto e capito tutto, mentre ha capito niente (e proverò questa grave asserzione in un lavoro che da molto tempo sto preparando e che spero presto poter pubblicare), là, dico, la Filosofia adwaita si presenta con la sua perfetta teoria della evoluzione di una materia differenziata proveniente da un Indifferenziale, il Prakriti uscente dal Mulaprakriti, cioè l'apparire di una radice senza radice. Negò nenecessariamente la teosofia una divinità antropomorfa, extra cosmica, un Dio personale; e però fu dichiarata atea. Ma riconobbe la Divinità essere lo stesso cosmos. Dichiarò un principio universale, assoluto (Dal Pozzo) che si manifesta sia nella umanità che nella natura (ed io direi meglio: sia nella materia organizzata che nella inorganica).

E mi unisco al mio grande maestro, il Dal Pozzo, nel ripetere che tale principio è il Divino, l'Ideale che è nel Monismo.

Delle sei grandi religioni della Umanità una sola è teosofica: il Buddhismo.

E in fatti il Buddhismo altro non è che una dottrina morale filosofica basata sulla legge di causalità. È l'embrione della scienza positiva che afferma essere legge della natura la necessaria invincibile dipendenza di effetto a causa, negando ogni ingerenza sopranaturale da propiziarsi a mezzo di preghiere e sacrifici, come avviene per le altre religioni. È dottrina morale perchè insegna a fare il bene, ossia eseguire tutti quegli atti che non disturbano la legge naturale, ed avvisa guai a chi la disturba, rendendoli consapevoli degli effetti inevitabili che quella rottura deve arrecare senza poter contare su intercessioni o perdoni di sorta.

Circa il fatto singolare della Nirwana, caratteristica delle dottrine teosofiche, non il caso di parlarne qui. Soltanto mi piace affermare che a siffatto enunciato trascendentale della teosofia, cioè: del disgregamento a cui tutti gli aggregati vanno gradatamente incontro, sciogliendosi fino a ritornare monadi, atomi materiali, unità semplici, compresa la forma umana, che si va distendendo e va assumendo immense proporzioni in pari tempo che si va attenuanda fino all'estremo esaurimento; a siffatto

enunciato, dico della teosofia, la scienza ha un riscontro puramente fisico nel fatto che avviene su una infinita superficie d'acqua, dove le onde generate da gocciole cadute, vanno dapprima allargandosi ciascuna bene distinta nel suo centro radiante, poscia incominciano a intersecarsi, confondersi in un unico contorno indeciso fino all'esaurimento apparente.

Ma intanto che dette onde vanno all'infinito, altrettante onde di ritorno si generano, a misura che il cerchio si allarga, le quali a loro volta si riconcentrano al punto di partenza. Ed ecco come anche fisicamente, per via di analogia, possiamo farci una idea di quel fatto di rinascenza che la dottrina teosofica afferma avverarsi prima che l'uomo giunga alla Nirwana.

Ed ora l'autore dell'articolo contro lo spiritismo, se può, continui a ridere dei tavoli semoventi, della telepatia, della teosofia. Io per mia parte mi inchino di fronte alla sapienza antica, e sui suoi orizzonti sterminati cerco inoltrare il mio sguardo timido e desioso di luce.

ENRICO MARCONI.

PAGINE SCELTE

LA CARITÀ (1)

Or dunque, il naturale stato dell'uomo è la infelicità? dunque, sarà e vera e immutabile l'antica sentenza che ci dannava all'esiglio, al sudore, al dolore? Dunque, non avremo a conforto che o gli obliosi fumi del vino o le lontane promesse delle religioni?

Taci; non insultare la Natura, la eternamente, la immoderatamente buona. Insieme alla lagrima, essa ci ha dato il sorriso; qui vive Felicità.

(1) Queste pagine vengono tratte dal «Regno dei Cieli» e ne formano il secondo capitolo. — L'opuscolo fu edito a cura di Luigi Perelli, l'indimenticabile cavaliere del giornalismo, l'editore letterato, l'anima gemella di Carlo Dossi, nel 1873, quando l'autore non aveva che ventiquattr'anni — Qui si condensa il tutto estratto del gran cuore e della sua lucida mente, calda d'entusiasmo giovanile e combattivo; sintesi, in una forma di eccezionale e preclara originalità, di una morale grande e serena, libera, semplice, pura e non bugiarda. I giovani ritornino a Carlo Dossi, che ignorano e l'abbraccino, oggi, loro contemporaneo, che li ha preceduti e non li aspetta. Debbono rincorrerlo, superarlo, se possono, rivolgersi, allora, e stringergli la mano, mentr'egli cammina, perchè non si sofferma nelli inutili complimenti. G. P. L.

Ma e dove? e il Ricco chiedene il prezzo, e il Forte s'apparecchia a rapirla, e il Saggio la indaga. Non la trovando, la negano.

Nè l'han potuta trovare, chè invano cercasi fuori, quanto abita in noi. Felicità sta nell'applauso solo della nostra coscienza — una in tutti — da quei piaceri appagata che non turbano gli occhi, nè per l'eccesso corromponsi, e dei quali, fonte perpetua è la *Carità*.

Ma, odi! qui si propaga il fremito insoddisfatto della delusa aspettazione. E una e dieci e cento e mille voci lamentosamente conclamano: «*Carità fu fatta*».

— Io — uno dice, venendomi incontro torbido in volto e altezzoso — io son nientemeno che il fondatore del vostro grande ospedale, un ospedale che ha letti duemila, una farmacia capace di avvelenare mezza Europa, e medici e preti da farne strame ai cavalli. Dovresti pure conoscermi! Guardami bene. Non mi hai tu forse ammirato sulla piazza maggiore, in bronzo, abbigliato alla greca? non hai tu letto la mia iscrizione latina? io duca, io marchese, io *tutor urbis pauperumque pater?... A me* si fanno pubbliche preci, *a me* si assicura un posto sul taccuino... Eppure! — e, impallidendo sospira.

— Ed io — fa una damina fra il dispettoso e il compunto, cui la veletta dissimula il minio e il minio gli anni — non sono stata la patronessa io di tutte le carità cittadine? Chi, meglio di me, sapeva aprire le faccie e le borse più chiuse, insistendo ai rabbuffi, facendomi metter anche alla porta, per amore dei poveri? E chi mai può contare i tugurî, ai quali la mia carrozza di gala e le mie quattro livree si sono fermate? Chi le scaluccie sudice (inorridisco a pensarci!) che arrampicai, senza curarmi de' miei nuovi velluti e delle mie trine e delle mie gioie, per arrischiarmi nel mezzo della più cupa miseria, provocatrice del delitto?... E, per i poveri (la cronaca della città e il buon Dio mi son testimoni) non ho io forse sfidato i miasmi delle crociere? E non ho forse ballato? E cantato in teatro? E venduto perfino alle fiere?... Oh a quanti lini non feci mai l'orlo! Oh quanti servi mandai a spedale! Oh quante fanciulle posi a servizio! Oh quante ne maritai!... Di me le gazzette son piene... Eppure! — e sbadiglia.

— Come dunque non siamo felici?

Interrogate la vostra coscienza. Voi non faceste altrui carità, non avendone fatta prima a voi stessi. Te, vecchio ministro e neo-duca, era il rimorso che ti forzava la mano, che ti forzava ad offrire un ospizio a quel popolo immenso di rovinati, opera tua. Ma non hai fatto se non restituire di giorno quanto furavi la notte, ma non hai illustrato se non le tue colpe. Tu poi, o pietosa

damina, seguivi la foggia. Il figurino di Francia, per quella stagione, sostituiva alla raccolta dei francobolli la questua pei poveri, passatempo nuovo per te, altra noia al tuo prossimo, e tu naturalmente hai cercato che *il tuo cappellino* meglio apparisse di quello delle compagne. Così, ti ficcasti, scroccatrice a diletto, nelle famiglie disamorando lo stesso amore, e portasti l'insulto delle tue calde pellicce nelle soffitte gelate, per proteggere chi non volea, per farti dar di quell'*angelo* che ti negavano i cicisbei memori delle graffiate, per leggerti il nome su que' fogli bugiardi che vivono un giorno. Maritasti sì le fanciulle, ma a chi? a cinquant'anni vissuti fino agli ottanta. Girasti sì gli ospedali, ma a che? per rammentare la morte e i vendicativi tuoi Dii a chi sen morìa dimentico, per evocare alla vista delle crudeli agonie le stancate emozioni nella frusta tua carne.

Come dunque esigete, o incaritatevoli, gl'intimi premi della carità? come dunque, o senza bontà, vi lamentate di essere stati buoni? Chè, se quel banchiere superbo, arricchito dai fallimenti, dà mille lire agli *orbi* (per gratitudine forse) non carità, è *réclame;* e se quell'odiato incettatore di grani dischiude alla plebe affamata, che li creò, i gravidi suoi magazzini, non carità, è previdenza. Ben mille giovani han proferito il pietosissimo *sì* ad infelici famiglie, ma in quelle famiglie eran labbra, che ciò doveano loro; ben mille vecchi hanno soccorso le *pericolanti*... a pericolare seco. Nè i tuoi *ventuno* quattrini, o donna Fabia Fabroni de' Fabriani, ti hanno certo acquistato una propria sediuccia all'arcibeata arci-orribile noia del Paradiso, nè le pelose tue cure, o nipote, al ricco antiquissimo zio... Senonchè, morto è lo zio! oh alfine!... ed eccone eredi... i poveri. Quintessenziata malvagità! fu solo per fraudare al nipote... Mercatanti nel Tempio, tutti!

CARLO DOSSI.

* * *

LA QUESTION RELIGIEUSE

(ENQUÊTÉ INTERNATIONALE DU « MERCURE DE FRANCE »).

Parlons d'abord du sentiment religieux puisqu'il précède l'idée dans le sens historique et dans le sens psychologique. Le sentiment religieux est tellement essentiel, à mon avis, à la nature humaine, que sa dissolution est impossible. Il a cer-

tainement évolué depuis les origines de l'humanité: la conscience d'une réalité surhumaine incarnant la beauté morale parfaite et suprême, l'aspiration à cette réalité conçue comme amour et intelligence, ont pris le dessus sur la terreur qu'on trouve à l'origine des religions, en la transformant en crainte filiale. Evoluera-t-il encore? Je pense que oui, dans certaines limites. Je pense qu'il est en train d'évoluer comme aspiration et aussi comme crainte. Les progrès des sciences, qui sont intimement liés à l'évolution religieuse, ont ouvert dans ces derniers temps des vues nouvelles sur l' Inconnu qui ne nous entoure pas seulement, mais nous pénètre. En stimulant notre désir naturel de la vérité et en nous faisant sentir plus vivement nos impuissances, ces sciences nous reconduisent, d'une certaine manière, dans le sens d'une spirale, vers nos origines; elles ravivent notre sentiment religieux par l'impression d'un mystère formidable, non pas pour notre existence physique, mais pour notre moi intérieur, dont le besoin suprême est de se reposer dans une conception rationelle, claire et sûre de l'univers et de la vie.

Et l'idée religieuse évolue, nécessairement, d'une manière correspondante. Puisque l'élément mystérieux de la religion nous apparait toujours plus réel et plus insondable, il s'ensuit que l'insuffisance des formules théologiques nous devient de plus en plus évidente et en même temps que le devoir de croire devient de plus en plus impérieux, car cette relation entre notre intelligence et la Réalité insondable est la seule possible; car la disposition à croire nous est innée, et doit, par conséquent, s'appliquer; car, enfin, il est difficile d'admettre que notre obligation envers la vérité cesse vis-à-vis d'une vérité qui s'impose à notre entendement, à notre imagination, aux instincts de notre cœur, sans se dévoiler, d'une vérité que nous ne pouvons pas comprendre, mais que nous pouvons aimer.

Nous n'allons pas vers la conception religieuse rêvée par des hommes de science, une conception où le surnaturel ne génerait plus la morale. Nous allons vers une conception religieuse où le dogme tiendra une très grande place, mais où les relations entre l'intelligence humaine et le dogme seront des relations de foi vivante dépassant les formules, plongeant dans le mystère, y puisant l'amour, la force, la vie à traduire en action.

ANTONIO FOGAZZARO.

NEL VASTO MONDO

L'ORIGINE DE L'UNION INTERPARLEMENTAIRE

I.

Encore qu'il faille parfois (1) beaucoup de temps à des Institutions humanitaires, même de la plus haute importance, pour se faire remarquer du grand public qu'elles intéressent cependant au premier chef, on commence à savoir, dans les divers pays du monde civilisé, qu'il existe une Union Interparlementaire, c'est à dire un groupement de membres des chambres législatives de presque toutes les nations.

Ébauchée le 31 octobre 1888, à Paris, cette Union Interparlementaire tient, depuis 1889, tantôt dans une capitale, tantôt dans une autre, des assises que tout d'abord elle avait déclaré devoir être annuelles, et qui le furent à peu près.

Je dis que l'Union Interparlementaire fut ébauchée le 31 octobre 1888. En effet, ce jour-là, il y eut à Paris, sur l'initiative de M. Randal Cremer, membre de la chambre des Communes d'Angleterre, et par les soins de M. Frédéric Passy, alors député de la Seine, une conférence préparatoire de dix membres du Parlement britannique, et de trente membres du Parlement français « à l'effet d'assurer le maintien des relations pacifiques entre la Grande Bretagne, les États Unis et la France, en travaillant à la préparation de traités d'arbitrage entre ces trois nations pour la solution amiable des difficultés qui pourraient survenir entre elles ».

Et dans cette réunion l'on décida de convoquer, pour l'année suivante, une assemblée à laquelle seraient admis à participer non seulement les membres des Parlements des États Unis, de l'Angleterre et de la France, mais encore ceux des autres parlements.

La dite assemblée se réunit durant l'Exposition Universelle à Paris, les 29 et 30 juin 1889, sous la présidence de M. Frédéric Passy.

---

(1) Nous devons cette étude très complète, et qui manquait, à M. Louis Macon, directeur de la « Correspondance Hélvétique », président d'honneur du « Syndicat de la Presse Étrangère, à Paris.

Ce fut la première Conférence Interparlementaire; la deuxième se tint à Londres en 1890 sous la présidence de M. Philippe Stanhope, membre de la chambre des Communes; la troisième, à Rome en 1891 sous la présidence de M. Biancheri, président de la chambre des Députés d'Italie; la quatrième à Berne en 1892, sous la présidence de M. le docteur Gobat, conseiller national Suisse; la cinquième à la Haye, en 1894, sous la présidence de M. Rahusen, membre de la Chambre des Députés des Pays-Bas; la sixième à Bruxelles, en 1895, sous la présidence de M. le chevalier Descamps, vice-président du Sénat de Belgique; la septième à Buda-Pesth en 1896, sous la présidence de M. Szilagyi, président de la chambre des Députés de Hongrie; la huitième à Bruxelles, une seconde fois, en 1897, sous la présidence de M. Beernaert, président de la chambre des Représentants de Belgique; la neuvième à Christiania en 1899, sous la présidence de M. John Lund, président du Lagthing; la dixième à Paris, de nouveau, en 1900, sous la présidence de M. Fallières, alors président du Sénat et aujourd'hui président de la République Française; la onzième à Vienne (Autriche) en 1903, sous la présidence de M. Planer président du Reichsrath; la douzième à S.-Louis (États Unis d'Amérique) en 1904 sous la présidence de M. Richard Barthold, membre du Congrès des États Unis; la treizième, une troisième fois, à Bruxelles sous la présidence de M. Beernaert; la quatorzième, de nouveau à Londres en 1906, sous la présidence de M. Philippe Stanhope, devenu Lord Veardale; la quinzième à Berlin, en 1908, sous la présidence du prince de Schœnaich-Karolath, membre du Reichstag, président de la chambre des Seigneurs de Prusse, et avec le concours du Prince de Bülow, grand chancelier de l'Empire.

En 1893, 1898, 1901, 1902, 1907 il n'y eut pas de Conférence interparlementaire, mais seulement des réunions du Bureau Interparlementaire.

Au moment où nous écrivons (1909) l'institution des Conférences Interparlementaires existe donc depuis vingt ans, et quinze conférences ont été effectivement tenues. C'est assez pour qu'on soit autorisé à considérer cette institution comme définitivement fondée.

S'il est vrai qu'elle n'a pas encore opéré entre peuples, spécialement entre peuples européens, la complète métamorphose qu'on en peut attendre, il ne l'est pas moins que, sans elle, l'idée de la Conférence de la Haye, d'où est sortie l'institution d'un tribunal arbitral, n'aurait très probablement pas germé dans l'esprit de Nicolas II.

II.

Or étant donnée la grandeur des résultats acquis déjà et de ceux qu'on est en droit d'esperér, il nous a paru curieux de savoir quelle est la véritable origine de l'Union Interparlementaire, et si, en tant que conception, elle ne remonterait pas plus haut que l'année 1888, où comme nous l'avons vu, l'éxécution en a été ébauchée à Paris.

Après avoir un peu tâtonné, nous avons fini, d'indication en indication, par mettre la main sur un document qui a satisfait pleinement notre curiosité. Nous voulons parler du *Compte rendu sténographique officiel du Congrès International des Sociétés des amis de la Paix*, tenu à Paris les 26, 27, 28 et 30 septembre, et le 1.er octobre 1878, lequel compte-rendu est sorti en 1880 des presses de l' Imprimerie Nationale.

C'est là qu'apparait, lumineuse et telle à peu près qu'elle devait se réaliser, onze ans plus tard, la première idée de l'Union Interparlementaire.

Mais d'abord mentionnons, tout au moins, les divers congrès de la Paix, dont l' Institution est antérieure à celle des Conférences Interparlementaires.

Avant les congrès annuels — réguliers ou presque réguliers (car il y a malheureusement trois lacunes en 1895, 1898 et 1899) les quels furent tenus en 1889 à Paris; en 1890 à Londres; en 1891 à Rome; en 1892 à Berne; en 1893 à Chicago; en 1894 à Anvers; en 1896 à Buda-Pesth; en 1897 à Hambourg; en 1900 à Paris; en 1901 à Glascow; en 1902 à Monaco; en 1903 à Rouen; en 1904 à Boston; en 1905 à Lucerne; en 1906 à Milan; en 1907 à Münich; en 1908 à Londres; — avant ces congrès réguliers ou presque réguliers, disons nous, d'autres congrès de la Paix, qu'il importe de signaler, avaient eu lieu depuis longtemps, à de plus ou moins longs intervalles.

Un premier à Londres en 1843; un second à Bruxelles en 1848; un troisième à Paris, en 1849, sous la présidence de Victor Hugo et la vice-présidence de Richard Cobden; un quatrième à Frankfort-sur-le Mein, en 1850; un cinquième à Londres en 1851; un sixième à Genève, en 1867; un septième à Paris en 1878. C'est sur ce Congrès de 1878, le plus fécond en indications pratiques, qu'il convient de fixer notre attention.

Trois grandes propositions, dont deux connexes et l'autre isolée, avaient été faites au congrès de 1878.

Les deux propositions connexes qui avaient pour auteur M. Henri Bellaire sécrétaire général de la *Société française des amis de la Paix*, mort jeune et peu d'années après, étaient ainsi conçues :

« Il est désirable que les diverses Sociétés des amis de la Paix, qui existent actuellement et qui pourraient se former à l'avenir, se réunissent en une fédération universelle de la Paix qui serait représentée par un comité permanent ».

De cette double proposition visant : 1° la fédération des Sociétés des amis de la Paix ; 2° l'établissement d'un Comité permanent pour les représenter (double proposition qui fut adoptée mais resta lettre morte, par suite du mauvais vouloir des uns et de l'inertie des autres), devait naitre quatorze ans plus tard, en 1892, sur l'initiative de M. Frédérick Bajer, député danois, le Bureau international permanent de la Paix fonctionnant actuellement à Berne et dont Elie Ducommun fut, de son vivant, l'âme, mais les Sociétés de Paix n'ayant pas encore été fédérées, il se trouve que ce Bureau, au lieu de tenir ses pouvoirs de la fédération des dites Sociétés, ne représente juridiquement qu'une Société suisse, dite du Bureau International de la Paix, quoique, à vrai dire, grâce à l'entente cordiale du Bureau international permanent avec les diverses Sociétés pacifiques mondiales, dont beaucoup le subventionnent, cela puisse équivaloir à une représentation directe de ces Sociétés.

La proposition isolée, celle qui fait le principal objet de cette étude, avait pour auteur M. Edmond Thiaudière, alors directeur de la *Révue des idées nouvelles* et qui s'est fait un nom depuis comme écrivain et notamment comme moraliste (1).

C'est d'elle, ainsi qu'on va pouvoir en juger, qu'est sortie manifestement, onze ans plus tard, l'institution de l'*Union Interparlementaire*.

Cette proposition avait été émise, sous forme d'amendement à l'article 13 d'un Projet de Résolution, article qui fut voté et dont voici le texte assez mal rédigé :

« Qu'une cour arbitrale, composée de deux délegués nommés par le pouvoir exécutif de chaque pays soit annuellement élue

(1) Moraliste n'est pas assez dire. Si dans les neuf receuils de pensées qu'il a publiés depuis une vingtaine d'années : le premier : «La Proie du Néant» à la librairie Ollendorff, les huit autres : « La complainte de l'être, La décevance du Vrai, La Soif du Juste, l'Obsession du Divin, la Fierté du Renoncement, la Haine du Vice, la Réponse du Sphinx, la Conquête de l'Infini », à la librairie Fischbacher et dans lesquels il a relevé avec beaucoup d'acuité les tares de la société humaine, il s'est montré l'un des meilleurs disciples, à notre époque, de La Rochefoucauld, on a pu voir, aussi et sourtout, en lui quelque chose de l'âme d'un Pascal, hypnotisé par le problème de l'être, ce qui est d'ordre bien supérieur.

pour faire fonction d'arbitre international; dans les pays représentatifs ces deux délegués seraient nommés par le Parlement ».

Après avoir fait observer, dans le mémoire dont il donna alors connaissance aux Congressistes, qu'il n'y avait pas grand espoir à fonder, selon lui, (la preuve en avait été faite par nombre de tentatives infructueuses), sur le bon vouloir des gouvernements pour la constitution de cette cour arbitrale (1), M. Thiaudière soutint la thèse suivante: « Quelques membres des divers parlements — dit-il en substance — prenant part déjà individuellement aux Congrès de la Paix et se montrant ainsi gagnés d'avance à l'idée d'un régime juridique entre les diverses nations, c'est par leur intermédiaire que le Comité permanent des Sociétés de la Paix devrait s'adresser à leurs parlements respectifs, afin d'obtenir d'eux ce qu'on sollicite en vain, depuis longtemps des gouvernements ».

Il disait textuellement:

« Les Sociétés de Paix préalablement fédérées, d'après le plan dont l'honneur revient à mon ami Bellaire, devraient adresser une requête collective aux Parlements de chaque pays d' Europe, à l'effet d'obtenir d'eux qu'ils délèguent tous les ans, dès l'ouverture de leur première Session, vingt de leurs membres, dix de chaque chambre, pour un Congrès annuel, tenu pendant les vacances parlementaires, et où seraient discutés les intérêts communs des peuples représentés.

« Les mêmes membres seraient délégués éventuellement pour un Congrès extraordinaire, où une opinion motivée serait émise sur tout litige pendante entre deux peuples.

« Quant au siége de ce Parlement international, au point de vue topographique comme au point de vue politique, il conviendrait qu'il fut en Suisse.

« À cause de l'émoi très heureux qu'en recevrait l'opinion publique, et pour assurer le succès de la requête collective des diverses Sociétés de Paix, il faudrait que cette requête fut portée, le même jour, à la tribune de chaque parlement par l'un de ses membres appartenant, en outre, à l'une quelconque de nos Sociétés, et que la presse libérale de tous les pays donnât la plus grande publicité à cette démarche si importante. Or, comme nous avons des adhérents dans tous les Parlements d'Europe, comme la presse libérale de tous les pays nous est favorable, ce doubles point est en notre pouvoir.

« Ce qui l'est moins, c'est le vote de chaque parlement, et

(1) Il n'a pas fallu moins que la glorieuse initiative de Nicolas II pour changer, bien des années après, les dispositions, à cet égard, des gouvernements européens.

je ne me dissimule pas que, dans certains parlements, des majorités anti-progressistes pourront opposer un ordre du jour pur et simple à l'objet de nostre requête transformée en projet de loi.

« Mais, outre que l'agitation parlementaire, qui se ferait concurremment dans tous les pays d'Europe sur cet objet, saisirait fortement l'opinion et la pousserait vers la solution cherchée, je crois qu'un même projet de loi, habilement formulé aurait des chances de rallier la majorité dans plusieurs parlements.

« Voici, par exemple le texte du projet de loi que je voudrais voir soutenir, chez nous, français, à la Tribune du Sénat et à celle de la chambre des Députés :

« Article I. — En subordonnant l'éxécution de la présente loi au cas où une loi semblable serait votée par d'autres Parlements d'Europe, dix membres de la chambre des Députés et dix membres du Sénat seront délegués pour conférer annuellement avec des délégations semblables des autres Parlements sur les intérêts communs de l'Europe, et, extraordinairement, sur tout conflit survenu entre deux ou plusieurs puissances.

« Article II. — La Chambre des Députés et le Sénat nommeront, chaque année, au scrutin de liste, leurs délegués, au début de la première session legislative.

« Grâce à la formule conditionnelle : « En subordonnant l'éxécution de la présente loi, etc., » il me semble qu'un parlement ne compromettrait, ni sa dignité, ni l'intérêt de la nation, dont il serait l'organe, alors même qu'il se trouverait seul à prendre cette glorieuse initiative.

« Reste une objection, dont il faut tenir compte, c'est qu'un tel projet de loi, se heurtant au formalisme d'un gouvernement quelconque, pourrait, quand bien même il devrait avoir pour lui la majorité du Parlement, être écarté comme inconstitutionnel par la question préalable.

« D'abord, je ne crois pas que l'inconstitutionnalité puisse être admise, car si aucune des constitutions diverses des Gouvernements Européens n'investit le Parlement de ce droit de délégation, aucune non plus ne le lui dénie, et en matière juridique, c'est un règle que tout ce qui n'est pas défendu est permis.

« Cependant pour mettre les choses au pis, j'admets qu'il soit impossible d'instituer un Parlement international, le droit de l'instituer faisant défaut aux divers Parlements.

« Eh ! bien, nous n'en aurions pas moins un acte considérable à accomplir, qui serait de provoquer, de la part des législateurs sympathiques à notre idée, dans chaque pays, une délégation *officieuse* à un congrès annuel, exclusivement composé de par-

lementaires appartenant aux diverses nations, congrès qui se réunirait etraordinairement pour émettre son avis sur tout conflit international et se donnerait le titre de *Parlement Européen*.

« Sans aucun doute les décisions de ce parlement Européen recruté *officieusement* ne seraient pas de nature à engager d'une manière directe les gouvernements, mais l'influence qu'elles exerceraient sur l'opinion publique se répercuterait sur les gouvernements et orienterait leur politique.

« J'ajoute que ces réunions absolument licites de parlementaires de diverses nations auraient l'avantage immense d'habituer peu à peu l'Europe si routinière et comme figée dans sa diplomatie antédiluvienne, au mécanisme fédéral, le seul d'où puisse sortir la paix définitive entre peuples Européens ».

En manière de conclusion M. Edmond Thiaudière proposait le vote des résolutions suivantes :

« § I. — Q'une pétition signée de délégués de toutes les Sociétés pacifiques d'Europe, au nombre de dix délégués par chaque Société, soit adressée avant la fin de l'année courante à tous les Parlements d'Europe, dans le but de provoquer, de la part de chacun de ces parlements, la délégation de vingt de leurs membres, dix pour chaque chambre, à un Parlement international Européen, ayant une session ordinaire annuelle, dans laquelle seraient agitées les questions d'intérêt international, et des Sessions extraordinaires, en cas de conflit international, pour émettre un vote sur le réglement du conflit.

« § II. — Qu'en même temps que cette pétition collective sera adressée à chaque parlement, l'un des membres de chaque chambre, affilié à l'une des Sociétés de la Paix, soit requis, au nom de toutes les Sociétés réunies, de porter la petition à la tribune du corps legislatif, auquel il appartiendra.

« § III. — Que les présidents des diverses Sociétés de Paix présents au Congrès soient chargés de s'entendre pour la rédaction de la pétition, avant de se séparer.

III.

Après M. Thiaudière deux autres orateurs, MM. Alexandre Laya, avocat à la cour d'appel de Paris et Arturo de Marcoartu, ancien député aux Cortès Espagnoles prirent successivement la parole pour faire des propositions s'inspirant de la même idée d'un Parlement international, mais n'ayant pas, à beaucoup près, la logique de la proposition de M. Thiaudière.

M. Alexandre Laya demanda purement et simplement, sans se préoccuper des voies et des moyens, la constitution immédiate d'un Parlement de la Paix, *élu par le suffrage universel*, et dont il saluait déjà la réunion pour le mois d'août de l'année suivante (1879).

Évidemment c'était là une proposition des plus utopiques.

Quant à M. de Marcoartu, il proposait, aussi lui, la création d'une sorte de Parlement international, composé de trois éléments : 1° le pouvoir exécutif, pour y exercer l'action de son ex-« périence ; 2° la volonté du pays ou la répresentation du pouvoir « législatif ; 3° l'élément savant et juridique.

« Le pouvoir exécutif — disait M. de Marcoartu — nomme-« ra un délégué diplomatique, les chambres legislatives nomme-« ront deux autrex délégués, et finalement les tribunaux et les « universités nommeront un autre délégué. Ainsi chaque nation « aura seulement quatre délegués et pourtant ils représenteront « les pouvoirs exécutif, législatif et juridique dans l'assemblée « internationale ».

M. de Marcoartu qui ne reprochait guère au système de M. Thiaudière que le trop grand nombre de délégués, en quoi il avait raison, reconnaissait que son système à lui pouvait laisser à désirer, et, de fait, trois critiques s'offrent tout de suite à l'esprit, au sujet de ce système :

1° — L'auteur compliquait beaucoup le recrutement de son parlement international ;

2° — En n'accordant qu'un seul délégué commun pour chaque pays aux tribunaux et aux universités, il opérait une confusion fâcheuse entre deux autorités très différentes l'une de l'autre ;

3° — En introduisant dans son parlement international des éléments hétérogènes, il faussait tout d'abord l'institution embryonnaire du Parlement Européen, qui devrait être l'émanation directe et vivante des Parlements nationaux, pour demeurer dans la bonne logique.

Cependant il n'est que juste de reconnaitre que même dès 1876 M. de Marcoartu avait fait en Belgique, en Italie et en Autriche (cela ressort du moins des explications fournies par lui-même au Congrès de 1878) des démarches bien accueillies auprès de certains membres des Parlements de ces trois pays afin d'avoir leur adhésion à des réunions de l'espèce sus-indiquée.

De ce qu'on vient de lire il ressort manifestement que c'est à la proposition de M. Thiaudière que se rattache l'organisation actuellement existante, à cela près qu'il n'y a point une déléga-

tion formelle et uniforme de dix membres par chaque chambre de chaque pays, mais une sorte de volontariat de l'interparlementarisme, en vertu du quel sont admis, au sein de la Conférence Interparlementaire, autant de parlementaires de chaque pays qu'il veut bien s'en présenter (1).

Des trois propositions émanant respectivement de MM. Thiaudière, Laya et Marcoartu, la seule qui manquait tout-à fait de sérieux était celle de M. Laya, mais elle avait été soutenue par son auteur avec cette verve et cet éclat qu'ont les orateurs de profession et qui masquent souvent le vide de l'idée.

Aussi impressionna-t-elle plus que les deux autres l'auditoire, et notamment M. Frédéric Passy, éloquent orateur lui-même, et quand il prit la parole, après les trois préopinants, sans dégager ce qu'il y avait de pratique dans la proposition Thiaudière, et même, jusqu'à un certain point, dans celle de M. Marcoartu il les enveloppa dans le même discrédit que la proposition Laya, laquelle fit tous les frais de son réquisitoire.

Il ne se doutait guère alors que, onze ans plus tard, ce serait lui qui, reprenant avec le concours de M. Randal Cremer, la proposition de M. Thiaudière, aurait la gloire de la faire passer dans la pratique, qu'il serait salué un jour du titre de père de la Conférence Interparlementaire, en un banquet à Schevenningues près de La Haye, par le docteur Dohrn, membre du Reichstag, et qu'il n'aurait pas de titre plus considérable à l'obtention du prix Nobel, de la Paix, dont il fut le premier bénéficiaire avec M. Dunand, le fondateur de la *Croix-Rouge*,

Reste à savoir si, maintenant que l'Union Interparlementaire existe depuis près de vingt ans, il n'y aurait pas lieu d'en arriver à réaliser plus complètement le *desideratum* formulé en 1878 par M. Thiaudière.

---

(1) L'honneur qu'on ne peut légitimement conrester à M. Thiaudière d'avoir, le premier formulé les conditions vitales de l'Union interparlementaire, ne ressort pas seulement du compte-rendu sténographique officiel du Congrès international des Sociétés des Amis de la Paix de 1878. Il lui a été confirmé dans plusieurs autres publications. Voir notamment :

1) «L'Union interparlementaire, son histoire, ses actes et ses résultats», par le Dr. Gobat (N. 3 de la Révue mensuelle : «La conférence interparlementaire», 1er septembre 1893).

2) « O Livro da Paz » par Magalhaes-Lima (José Bastos, Libraire - Editeur, Lisbonne 1895).

3) « Questions du Temps Présent. Autour de la Conférence Interparlementaire », par Gaston Moch (Armand Colin & C. Editeurs, 1895).

4) « Précis historique du mouvement en faveur de la Paix », par Elie Ducommun (Berne, 1899).

5) « Edmond Thiaudière et son oeuvre ». (Numéro de «l'Aurore» du 3 août 1903. Article signé Pène-Siefert).

6) « La Conferenza Interparlamentare per la Pace ». (Numero de « La Vita Internazionale » del 20 Settembre 1903. Article signé Justus).

Pourquoi la prochaine conférence Interparlementaire n'adresserait-elle pas aux Gouvernements et aux Parlements un acte collectif demandant que chaque chambre dorénavant, dans chaque pays, soit mise à même d'élire, tous les ans, un nombre déterminé de délégués (mettons trois ou même deux au lieu de dix) à l'Union Interparlementaire?

Et si le moindre accord diplomatique s'établissait, à cet égard, entre les divers gouvernements de l'Europe, qui empêcherait les propositions faites individuellement en ce sens d'aboutir au sein des assemblées nationales respectives?

Toute réserve d'ailleurs pourrait et devrait être faite, pour que les pouvoirs des délégués des Parlements nationaux n'allassent point jusqu'à leur permettre d'engager la responsabilité de leurs gouvernements, et leur action se bornerait à s'associer à des vœux qui seraient ou non ratifiés plus tard par les gouvernements intéressés, avec le concours de tout le Parlement national.

On comprend que l'Union Interparlementaire, si les membres qui la composent, au lieu de se déléguer eux-mêmes, étaient élus par leurs parlements respectifs, prendrait alors ce caractère de magistrature internationale, qu'avait songé à lui donner M. Thiaudière et qui lui manque encore.

Nous soumettons respectueusement cette idée aux membres de la Conférence Interparlementaire qui se tiendra en 1909 et qui sera la seizième.

LOUIS MACON.

Plus on aime, plus on est heureux. Celui-là qui donne goûte plus de félicité que celui qui reçoit. Il est vrai, à la lettre, qu'on ne vit que dans la mesure de son amour: on ne vit pleinement qu'à condition d'aimer toujours davantage les êtres, les osuvres et les hommes.

PAUL GAULTIER.

RASSEGNA BIBLIOGRAFICA

ALBERT LECLÈRE, professeur à l'Université de Berne. — *La Morale Rationnelle, dans ses relations avec la philosophie générale.* — Alcan et Payot, 1908. L. 7,50

Dopo tanta orgia di morale positivista, ecco, parallelamente al ritorno del pensiero filosofico all'idealismo, il primo libro, che, in maniera sistematica e profonda, trasporti il nuovo movimento idealista sul campo della morale, e ci presenti un sistema di morale conforme ai supremi principî e alle esigenze dell'idealismo, come questo appare, rinfrancato e rinnovellato, nel momento presente.

Una morale che sia parte d'una filosofia idealista non può essere che una morale razionale. Per l'idealismo, l'esistenza prima e certa, l'esistenza che costituisce il punto da cui è d'uopo partire, non è, come per il realismo ingenuo, la realtà esteriore, ma il pensiero. Quindi è ancora dal pensiero, dalla mente, dalla ragione, non dalle contingenze della realtà esteriore, biologiche o sociali, che deve scaturire la morale; e questa morale che ha per scaturigine e fondamento il pensiero, la ragione, è, dunque, essenzialmente e specificatamente, una morale cui, a differenza di quelle biologiche, sociologiche, od altro, spetta il qualificativo di razionale.

Nettamente idealistica è, adunque, la gnoseologia del Leclère. Il « primo » è il pensiero. Nulla v'è di semplicemente « dato », neppure l'essere del fenomeno. Rapporto, rassomiglianza, somma, tutte queste categorie non sono possibili che grazie alle creazioni intellettuali dello spirito pensante. Tutto questo è costruito, inventato. Sono quadri preparati dallo spirito per comprendere il mondo, dove di « dato » non vi sono che apparenze, discontinuità, cose suscettibili d'essere dichiarate in rapporto tra loro, o simili, o composte, ma dove niente è « dato » sotto la forma in cui lo pensiamo.

È quindi dal pensiero puro, che bisogna partire per scoprire la morale razionale, la quale sarà dunque necessariamente *a priori*.

Ora, il pensiero in sè sarebbe un puro nulla se non si realizzasse; ed esso non può essere reale che individualizzandosi.

In altri termini, non è possibile la realizzazione del pensiero se esso non prende la forma dell' esistenza cosciente. Ma l' individualizzazione del pensiero (che in sè non sarebbe affatto necessaria) non si spiega se non mediante l' idea d' un fine che spinga il pensiero alla propria realizzazione. L' esistenza è quindi dovuta all' idea di valore. Il pensiero realizza il fine di attuar l'essere poichè attribuisce un valore a quest'essere, all'essere possibile, all'essere di cui il pensiero, diventando effettivo, realizzerà il trionfo sul non essere. Quindi il pensiero ci appare come creatore delle due categorie di essere e di valore (o di bene), che sorgono insieme.

Non si può perciò sostenere che l'egoismo sia primitivo in noi. Da principio non vi è alcuna distinzione netta tra l'io e il non-io, quindi l'amore del piacere non può dirsi a rigor di termini egoismo; e quando, ad un secondo stadio del nostro sviluppo psichico, le idee dell'io e d'altrui cominciano a disegnarsi nettamente, allora l'egoismo e l'altruismo diventano simultaneamente possibili, sotto forma di amore del nostro piacere e amore del piacere altrui, amori, in questo stadio, ancora amorali. In un terzo stadio l'idea dell'essere apparisce in tutta la sua purezza, e allora l'amore giunge all'essere in generale; e così nasce la mentalità morale.

Se il « primo » è il pensiero, lo spirito, la vera teoria della conoscenza è quella che consiste nel rendersi conto delle condizioni in cui lo spirito si attribuisce il diritto d'affermare; ed essa è superiore alla teoria dell'essere e comanda a questa nel modo seguente: esiste tutto ciò che è necessariamente decretato reale dal pensiero cosciente delle sue necessità essenziali. Ne consegue che, poichè il pensiero pone nel medesimo momento l'essere e il valore (cioè la morale), le esigenze del pensiero circa la morale devono rispondere a realtà: esistono, dunque, Dio e l'immortalità.

L'autore conclude deducendo da questi sommi principî la sua morale razionale pratica, campo nel quale non abbiamo spazio sufficiente per entrare.

***

Se noi volessimo esporre a modo nostro, e senza i tecnicismi, forse soverchi, di cui l'autore avvolge il suo pensiero, ciò che v'è di maggior interesse umano nel libro del Leclère, diremmo così:

Avete mai riflettuto al *perchè* vi sia nel mondo un'esistenza qualsiasi? Non si tratta qui di spiegare l'esistenza attuale e di ricorrere all'ipotesi della nebulosa o alla teoria dell'evoluzione. Si tratta di questo: *perchè* esiste *qualchecosa*, anzichè il *nulla?*

Perchè mò, invece del nulla, che sarebbe tutto pace, eterna tranquillità, ci troviamo dinanzi a questo faticosissimo *qualche cosa?*

Se c' *qualche cosa* ciò vuol dire che la forza (qualunque essa sia, poniamo, per ora, anche l'energia di Büchner) che ha suscitato questo *qualche cosa* possedeva una tendenza che la spingeva verso questo *qualche cosa*, cioè che per essa questo *qualche cosa* era meglio del *nulla*, cioè ancora che il *qualche cosa* era per essa un *bene*.

Dunque, in quella forza, originaria suscitatrice del mondo, c'era, sia pure inconscio, un giudizio valutativo, un giudizio morale, una tendenza al bene.

Noi ci troviamo ora, d'altra parte, nel bel mezzo dell'evoluzione cosmica. Ora, chi non ha fede nel progresso, chi non ritiene che questa evoluzione debba avere una meta buona, e debba averla *necessariamente?* Ora, se ciò si ritiene, che cosa vuol dire? La *necessità* significa produzione inevitabile d'un conseguente da parte d'un antecedente. Se la meta dell'evoluzione cosmica è *necessariamente* buona, vuol dire che tale bontà finale era potenzialmente contenuta nel germe, nella forza originaria dell'universo. Questa forza, dunque, è una forza essenzialmente razionale e morale.

E d'altronde, il mondo esterno perchè esiste? Esiste perchè noi diamo ad esso le leggi dell'esistenza; esiste perchè noi gli imponiamo le nostre categorie mentali (l'unità, la quantità, il rapporto, la misura, ecc.) E noi crediamo, noi siamo certi dell'esistenza del mondo unicamente perchè questo risponde al nostro bisogno logico.

Allora, se la rispondenza al nostro bisogno logico, basta a renderci certi dell'esistenza del mondo sensibile, lo stesso fatto, cioè la rispondenza al nostro bisogno morale, deve bastare a renderci certi dell'esistenza del mondo metafisico della divinità e dell'immortalità.

* * *

Ma, forse esposta così, il Leclère troverebbe che la morale è non tanto puramente razionale, quanto anche intellettualistica, e tale egli non la vuole. Contentiamoci di concludere che il volume del Leclère è uno dei più rari e notevoli contributi che la Svizzera abbia dato al pensiero filosofico moderno.

G. R.

PLATONE. — *Il Timeo*, tradotto da GIUSEPPE FRACCAROLI (Il Pensiero Greco; Vol. I). — Torino, Bocca.

La Casa Bocca ha iniziato una pubblicazione dal titolo *Il Pensiero Greco* nella quale dovrebbero venir comprese le ma-

nifestazioni più alte sia letterarie che filosofiche della Grecia antica in traduzioni italiane affidate a grecisti di sicuro valore.

Sinora di questa collezione è stato pubblicato un volume: *Il Timeo* di Platone, che venne tradotto in italiano dal professor Giuseppe Fraccaroli, forse il più grande grecista d'Italia (non v'è chi non ricordi la sua traduzione del difficilissimo Pindaro) e spirito originale, fresco, sottile ed arguto, come provano fra l'altro i suoi volumi: *L'Irrazionale nella Letteratura* e *L'Isola dei Ciechi*.

Non v'è bisogno di dire che, affidata ad un grecista del valore del Fraccaroli, la traduzione del *Timeo* doveva riuscire perfetta. Non solo, infatti, in questa versione sono acutamente e dottamente superate le difficoltà che avevano fatti perplessi gli interpreti; ma è reso altresì il difficile movimento dello stile originale, ciò che non avevano potuto fare nè il Bonghi, per il suo personalismo stilistico troppo accentuato, nè l'Acri per il soverchio desiderio d'una prosa linguisticamente pura.

Non v'è dubbio, adunque, che chi d'ora innanzi vorrà risalire alla massima opera filosofica platonica — e il platonismo non deve necessariamente ridiventare di attualità col ridivenire di attualità dell'idealismo? — a quest'opera che è per il pensiero greco ciò che è il Libro della Genesi per il pensiero ebraico, o i *Primi Principî* dello Spencer per l'evoluzionismo moderno — ricorrerà a questa insuperabile traduzione del Fraccaroli.

Ma ciò che nel volume di cui stiamo discorrendo è singolarmente notevole si è la prefazione che il Fraccaroli vi prepone, nella quale egli si rivela altrettanto profondo filosofo, quanto era conosciuto come dotto grecista. Ad illustrazione del dialogo, infatti, il Fraccaroli discute le tesi fondamentali di questo, che sono poi le tesi fondamentali ed eterne di ogni filosofia, cioè la questione delle idee, la questione dell'origine del mondo, la questione dello spazio e della materia, e ne discute con una competenza e una profondità che farebbe meravigliare in un filosofo di professione.

A proposito della controversia intorno alle idee platoniche, il Fraccaroli, con una serie di stringenti argomenti che qui sarebbe troppo lungo riassumere, prova in modo evidente non essere vera la tesi che per Platone le idee fossero Dio stesso, nè che esistessero fuori di lui, bensì che Platone concepiva Dio come pensante le idee e queste quindi come esistenti dentro l'intelligenza suprema. E logicamente parlando (*logicamente*, non *temporaneamente*, perchè il tempo comincia col mondo) le idee, e in generale l'idea del mondo, preesistono alle cose e al mondo nel pensiero di Dio dove sono *ab æterno*.

Dalla dimostrazione che il Fraccaroli fa di questo principio

fondamentale della filosofia platonica, emergerà provato per ogni lettore che la segua nella lucida e vivace esposizione dell'autore, l'immensa affinità tra il grande idealista antico e il grande idealista moderno, tra Platone e Hegel (il quale ultimo riflettè molto, come è noto, sul primo, avanti di formulare il suo sistema). Il Dio di Platone, quale risulta dall'interpretazione del Fraccaroli, corrisponde precisamente al Logos di Hegel.

Orá, la collezione incominciata con un' opera così notevole come è il *Timeo* del Fraccaroli, deve continuare, e continuare colla fortuna che merita. Vi è in Italia un segnalatissimo risveglio degli studi filosofici di cui è prova il buon esito della pubblicazione dei *Classici della filosofia moderna* per opera della Casa Laterza. La collana del *Pensiero Greco* iniziata dal Bocca completerà meravigliosamente, rendendo accessibile all'uomo colto moderno il pensiero antico, quella raccolta di pensiero moderno.

Facciamo quindi caldi voti che le opere in preparazione in tale collezione (e sappiamo che vi sarebbe *Eraclito* del Bodrero, *Aristofane* del Romagnoli, *Epicuro* del Bignone, nonchè una *Antologia della Lirica* dello stesso Fraccaroli) abbiano presto a comparire e che la collezione stessa venga ripresa con quel coraggio che è necessario a far riuscire tutte le imprese, anche quelle librarie.

G. R.

G. Berkeley. — *Principî della conoscenza e Dialoghi tra Hilas e Filonous*, tradotti da Giovanni Papini — Bari, Laterza, 1909. L. 4,50.

Finalmente esce in una bella traduzione ed edizione italiana (cioè in quella collana di classici della filosofia moderna che è magnifica iniziativa di B. Croce, coraggiosamente assecondata dall'editore Laterza) il libro possente e meraviglioso del vescovo inglese, il libro che, come diceva di recente il James, ha dato il colpo di grazia alla materia.

Da questo colpo la materia non si è più rialzata, perchè (come giustamente osserva nelle prefazione il traduttore italiano G. Papini) l'argomentazione del Berkeley è inconfutabile. Il male è che, presso di noi, sinora era come Berkeley non avesse mai preso la penna in mano. Speriamo che questa traduzione valga a persuadere i materialisti e i realisti ingenui, che essi hanno ancora davanti, sulla loro via trionfale, la barriera insormontabile del ragionamento di Berkeley.

Non è il caso di riassumere qui questo ragionamento. Piut-

tosto amiamo osservare che, in fondo, se ci si pensa, l'idealismo di Berkeley, che si è voluto chiamar *soggettivo* in contrapposto coll'idealismo *assoluto* di Fichte, Schelling, Hegel, è tutto l'idealismo; e poco esso differisce, se largamente interpretato, dall'idealismo hegeliano. Berkley, infatti, dice che la materia non esiste e che le nostre sensazioni ed idee sono suscitate in noi, ordinatamente e in modo da darci la credenza in un mondo esterno, da Dio. Ora, che cosa dice di sostanzialmente diverso l'idealismo assoluto? Nulla: poichè esso dice che il mondo non è che Spirito, cioè che lo Spirito (Dio) si manifesta ai nostri sensi come *questo* mondo, cioè ancora (come diceva Berkeley) che è esso che suscita in noi le sensazioni e le idee.

In ogni modo, il grande punto di partenza dell'idealismo è Berkeley. E il suo libro è ancora quello che meglio d'ogni altro giova a collocare il lettore facilmente e radicalmente nel punto di vista idealistico. Auguriamoci che esso abbia molti lettori. Non foss'altro si risparmierebbero discussioni che non sono se non richiami di argomenti che, dopo Berkeley, dovrebbero essere passati in giudicato.

G. R.

AMIRAL RÉVEILLÈRE. — *Autarchie*. (Extraits faits par ses amis). — Paris, Librairie Fischbacher, 1908.

L'Autarchie! Cette devise d'orgueil difficile qu'on devrait inscrire à la proue épique d'un cuirassé, c'est tout l'héritage de Réveillère: il laisse un mot plein d'une idée. Ce qu'est cette idée économiquement et politiquement, on l'a indiqué. Elle implique aussi une philosophie. Un vouloir moral est à sa base, un espoir religieux à son couronnement. Parti des prémisses des sciences exactes, et n'emportant pour tout viatique que la passion de sa dignité et l'horreur du matérialisme, ce philosophe sans le savoir justifia un à un, s'il ne les prouva, tous les postulats métaphysiques: l'effort créant la liberté, la liberté désignant un Dieu, pôle magnétique, et ce Dieu nous devant l'immortalité, condition de l'infini progrès! Certe, depuis Kant, ce chemin du retour nous était connu. Mais de l'avoir suivi en buissonnant, sans prétension à faire des trouvailles; d'avoir confirmé d'un témoignage aussi ingénu la persistance de l'instinct religieux dans la conscience de l'athée moral, voilà le propre de Réveillère. Il voulut Dieu. Il ne renia pas plus ses doutes que ses espérances. Précurseur par là d'un idéalisme d'expérience, libre-penseur et libre-croyant, il fut quelqu'un de bien rare en France où si peu de penseurs

sont restés religieux, c'est-à-dire hommes, et où les croyants, moins hommes encore, ne pensent plus du tout.

Fut-ce reprise de l'âme par l'hérédité, ou besoin spontané du cœur solitaire que ne réchauffa pas l'amour humain?

Lui qui avait donné du Christ idéal, création suprême de l'humanité, une définition non équivoque et si sublime, finit à son tour par se troubler à cette image. Les calvaires bretons avaient étendu sur son enfance l'ombre tragique de leurs bras de granit, et c'est cette ombre du grand autarchiste libre martyr qui se resserra sur le philosophe au soir de sa vie, jusqu'à ce qu'enfin, lumineusement, elle l'enveloppât dans son étreinte.

A ses funérailles qu'il voulut très simples, sans soldats, ni prêtres, ni orateurs, alors que toute la ville faisait cortège au char des pauvres traîné d'un cheval, le crucifix, posé sur la bière, y fut la seule de ses décorations.

Car si jamais, à l'avènement du christianisme en Armorique, le dernier des Bardes rêva d'enter la foi nouvelle sur l'antique doctrine, c'est l'âme de ce druide qui venait de revivre en Réveillère.

Ce fut un menhir surmonté d'une croix.

PAUL-HYACINTHE LOYSON.

Prof. G. BARTOLI. — *La religione degli Italiani.* — Torino, Fratelli Bocca, 1909.

Il nome dell'autore e il titolo sono suggestivi assai ed otterranno, credo, a questo volumetto una larga diffusione.

Mesi or sono, pur quella gran parte del pubblico che non legge volumi eruditi nè riviste ponderose s'interessò al *caso* di questo Gesuita che, abbandonato un po' rumorosamente il suo Ordine, pubblicava su qualcuno de' nostri giornali quotidiani vibrate lettere a giustificar la sua condotta ed attacchi al tempo stesso tremendi e briosi contro il folle medievalismo della Chiesa cattolica. Era da aspettarsi che fosse quello l'inizio di un'attività di combattente e d'apostolo: in quale campo? verso quale mèta?

Il piccolo libro che oggi ci giunge, scritto in forma facile e vivacissima, atto ad essere letto pur da persone di non profonda spiritualità, c'illumina abbastanza.

L'ex-gesuita è senza dubbio un'anima ricca di fede: di fede ardentemente sentita, intensamente vissuta. Con nobile vigore di convinzione egli proclama sola cosa necessaria, attraverso la vita e di fronte alla morte, la relazione vivente e per-

sonale con Dio: col Padre di Verità e d'Amore che si rese visibile all'umanità in Cristo. Ed è davvero desiderabile che possa questo soffio largo e caldo di religiosità giungere ad ossigenare un po' l'atmosfera in cui tante anime miseramente respirano.

Ma l'intento dell'autore non è solo di esprimere la sua vita religiosa per suscitare od alimentare aspirazioni spirituali affini alle sue. Egli vuole manifestamente divulgare una concezione che sentiamo radicata profondissimamente in lui: il Cattolicesimo è una degenerazione del Cristianesimo, il Cattolicesimo è morto! e chi pretende di metter vita in questo cadavere può solo oprare per mala fede o per incoscienza.

È dunque un individualismo religioso quello ch'egli vuole? Egli invoca ardentemente una sana rinascita religiosa in questa sua Italia avvilita da troppe forme superstiziose o mondane da cui lo spirito è esulato, una rinascita religiosa in alto e in basso, ne' grandi e ne' piccoli; ma in quale direzione e per quali vie? Egli insiste sur un ritorno al puro Vangelo e d'altra parte non dimentica che, se qualche solitaria anima può vivere in solitudine del suo Dio, le anime pur degne e ardenti nel loro cammino verso il Padre han bisogno d'unirsi e di sorreggersi a vicenda. Non Cattolicesimo dunque, sì Chiesa evangelica: o una conversione dell'Italia al Protestantesimo o la fondazione in Italia di una Chiesa libera inspirata al puro Vangelo. Il Bartoli spera che gl'Italiani siano avviati a questa meta, che non ne siano molto lontani: pare gli sorrida la speranza che un secolo, mezzo secolo anche, possa bastare. E noi che ci uniamo col Bartoli nel deplorare come gran male per l'Italia le deformazioni molteplici del sentimento religioso, gl'interessi meschini e le stolte passioni che pretendon larvarsi di fede e di pietà, noi accoglieremmo con rispetto la sua concezione e la sua speranza, anche se non sono concezione e speranza nostra. Ma quello che ci cagiona meraviglia e pena è il vedere che manca al Bartoli la comprensione — qualche volta anche il rispetto — di coloro che proprio da una critica severa e serena del Cattolicesimo attuale sono stati tratti o confermati a credere nella funzione e nel valore del Cattolicesimo. In questo libro non troviamo pur il nome di Giorgio Tyrrell, il più ardito e risoluto oppugnatore del medievalismo della Chiesa. Ma evidentemente il Bartoli non comprende nulla, assolutamente nulla di un uomo che, condannato e proscritto dalla Chiesa cattolica e bisognoso di fondere la sua vita religiosa con la vita religiosa di una grande famiglia, dichiara tuttavia che non saprebbe entrare in nessuna altra Chiesa, che sua patria ideale resterà sempre il Cattolicesimo: il Cattolicesimo il cui solo nome evoca all'anima sua le braccia di Cristo distese sulla Croce a

proteggere l'umanità tutta. Il Bartoli non comprende nulla del Tyrrell nè degli uomini che sentono come lui. Un capitolo è dedicato a loro: *La religione dei modernisti* (il nome, si sa, non è felice, ma qui il Bartoli non ha colpa). Sembra che qua e là venga a frenare il suo biasimo o la sua ironia un po' leggera il ricordo di qualcuno di questi uomini che, incontrati nella vita, gli produssero senza dubbio un'impressione di alta dignità morale e di religiosità intensa; ma egli, ben saldo nel suo convincimento, giudica che costoro si trovano a mezza via, che la conciliazione ch'essi credono d'aver fatta nella loro coscienza deriva dal fatto ch'essi « ignorano i reclami della propria fede o non comprendono appieno i postulati della scienza.... Conoscono forse la teologia del Vangelo ossia il Cristianesimo primitivo, ma ignorano o fingono di ignorare la teologia cattolica ». E conclude dando loro questa esortazione: « O anime ingenue, voi non siete più cattolici, voi siete in realtà coll'anima, collo spirito fuori della Chiesa! Fate una franca professione di fede, abbiate il coraggio delle vostre opinioni! Dichiaratevi evangelici, poichè in realtà voi siete tali ».

Anime ingenue?... Forse c'è assai più ingenuità nell'atteggiamento di chi, senza esitazione alcuna, con un colpo netto, vorrebbe recidere dal nostro campo spirituale i prodotti della secolare esperienza religiosa. Il Bartoli, ben si vede, è stato condotto alla sua concezione da una serie di argomentazioni e, in fondo, conserva la mentalità troppo poco complessa degli uomini usi ad un unico rigido sistema: la maggior parte di quegli uomini ch'egli non comprende, in cui sarebbe disposto anche a vedere « dei dilettanti nella letteratura del Cristianesimo » se la realtà non gli avesse posto innanzi anime profonde e ardenti, sono giunti alla concezione loro attraverso un lungo molteplice travaglioso processo di attività spirituale e la concezione loro è per loro una verità non di dottrina ma di vita. Se essi non si fanno evangelici, non gli è già, come teme il Bartoli, per mancanza di coraggio: gli è ch'essi vogliono procedere e non ritornare; gli è ch'essi, per meglio vivere del Vangelo, vogliono tener conto di ciò ch'esso ha prodotto in quasi due millenni di vita; gli è che, desiderando conoscere quanto più è possibile Cristo, essi non si limitano a cercarlo nell'anima propria, ma lo cercano anche ne' secoli che, a chi li guardi dall'alto, sono pieni di Cristo e possono insegnare a farlo vivere più degnamente fra gli uomini.

Certo è che chi voglia oprare oggi una conciliazione reale fra l'intelligenza aperta desiosamente al vero e l'anima anelante a Dio — al Dio che informa ed esalta tutto l'essere nostro — può riuscirvi solo a condizione che non rinchiuda la propria fede

in alcun periodo superato; che non limiti o diminuisca in alcun modo il campo dell'esperienza religiosa; nè pare davvero che la via migliore per ciò sia il trascurare tutto quello che di Dio potè manifestarsi nella vita religiosa di tanti secoli, se pure troppo spesso gli uomini cercarono di seppellire Iddio nelle loro miserie, nelle stoltezze, nelle colpe loro. Meglio sarà cercare e sceverare; ma è lavoro lungo, apparentemente arido, infinitamente complesso e tale certo da non appagare anime troppo impazienti nè menti troppo unilaterali.

O. M. Barbano.

G. Tyrrel. — *Suis-je Catholique?*. — Un vol. in 16 de 260 p. Bibliothèque de critique religieuse, E. Nourry, éditeur, Paris, 1908.

Le Cardinal Mercier, dans une lettre pastorale adressée au clergé et aux fidèles de Malines en 1908, avait pris à parti M. Tyrrel qui représentait, selon lui, le type accompli du penseur « moderniste ». L'écrivain anglais crut devoir lui répondre dans un livre publié sous le titre de *Medievalism*, ouvrage traduit aujourd'hui en français sous le titre: *Suis-je catholique? Examen de conscience d'un moderniste*. Dans ce travail écrit pour le grand public qui s'interesse aux questions religeuses, M. Tyrrel à dénoncé les erreurs d'interprétation et les contradictions du Cardinal Mercier. Il montre fort bien la différence radicale de l'esprit moderniste et de l'attitude protestante, étudie les rapports du modernisme avec la démocratie, la liberte scientifique, etc. On peut résumer comme il suit la thèse de M. Tyrrel: le conflit actuel n'est pas comme le pensent les défenseurs de l'autorité, entre le catholicisme et une attitude qui n'a de religieux que le nom et vide la foi de tout contenu, il est plutôt entre une attitude *médiévale*, figée, incapable de progrès et d'adaptation et une attitude *moderne* qui ne veut renoncer à aucun des progrès de la pensée tout en conservant les ressources vitales de la foi: la première est en train de mourir de sa belle mort, quoi qu'en disent les partisans de l'autorité, tandis que la seconde ne peut que gagner tous les jours du terrain auprès des consciences sincères et éclairées. Les « médievaux » s'obstinent à répéter des formules désormais vides de sens; ils s'appuient sur une conception de la foi dépassée, sur une théorie despotique de l'autorité; ils refusent de tenir compte des résultats de la critique et de la philosophie. Ainsi sont-ils incapables de comprendre l'essence du modernisme, qui est avant tout un effort passionné et sincère vers la vérité, vers la conciliation réelle de l'esprit moderne et de la

foi religieuse. Cet ouvrage, comme tous ceux de M. Tyrrel, se recommande par sa sincérité et son éloquence; il sera lu avec fruit non seulement par les spécialistes, mais aussi — car il n'a rien de technique — par tous ceux qu'intéresse la crise actuelle du catholicisme.

L'auteur a ajouté en appendice la lettre du Cardinal Mercier. Le lecteur a ainsi en main toutes les pièces du procès et peut comparer les réponses de M. Tyrrel aux objections qui lui ont été adressées.

E. D.

A. Van Gennep. — *Les Rites de Passage*, un vol. in-8° de 286 pages. Librairie critique Emile Nourry, Paris 1909.

Le livre de M. Van Gennep, bien connu par ses travaux de folklore et de mythographie, est un excellente étude de sociologie religieuse. Sous le titre: *Les Rites de Passage*, il a voulu « grouper toutes les séquences céremonielles qui accompagnent le passage d'une situation à une autre et d'un monde à un autre ». Tels sont par exemple les rites de la naissance, de la puberté, du mariage, des funérailles. On peut distinguer trois categories de rites: ceux de séparation (rites du départ, du voyageur, etc.) rites de marge (noviciat, fiançailles) d'agregation (initiation, mariage, etc.). Les trois catégories s'enchevètrent d'ailleurs souvent (rites de la naissance, de l'accouchement). Mais en somme, dans tous les cas étudiés, on retrouve le même type de séquence cérémonielle; le rite a pour but essentiel de faire passer l'individu dans un groupe nouveau avec plus ou moins de préparation (rites de mariage).

L'intéressant travail de M. Van Gennep rendra de réels services aux folkloristes.

E. D.

Felice Momigliano — *Paolo Veneto e le correnti del pensiero religioso e filosofico del suo tempo.* — Contributo alla storia della filosofia al secolo XV. — Pag. 200, in-8° grande, Torino, Fratelli Bocca, L. 4,50.

Nell'introduzione di quest'opera divisa in due parti (*Vita ed opere*), l'A. enumera le difficoltà superate per ricostruire questa biografia, avendo dovuto rintracciarne i dati nelle vecchie carte e nei codici manoscritti rinvenuti, dopo faticose ricerche, all'Arichivio di Stato e alla Marciana di Venezia, alla Biblioteca Civica di Padova, all'Angelica di Roma, all'Archivio Comunale, alla Biblioteca Civica e alla Bertoliniana di Udine. Queste indagini gli permisero di evitare gli errori di fatto e di

apprezzamento in cui caddero i biografi di Paolo Veneto. I primi capitoli sono rivolti a dimostrare insussistenti le affermazioni di coloro che sostengono questo filosofo nativo di Creta, di Venezia, di Cividale, mentre la patria del Veneto fu senza contestazione Udine.

Gli studi compiuti da Paolo a Oxford prima, a Parigi poi, dànno occasione all'A. di illustrare l'ordinamento delle università nel Medio Evo, le dottrine filosofiche che venivano insegnate nel tempo in cui le frequentava Paolo, il rapido estendersi di quella filosofia occamista che doveva a poco per volta riuscire alla dissoluzione della scolastica. L'università di Parigi che già era stata l'acropoli del tomismo, accoglieva nei secoli XIII e XIV, molti professori averroisti. È probabile che Paolo Veneto che ad Oxford aveva ascoltate le lezioni degli occamisti abbia a Parigi studiate le opere di Averroè. L'attività filosofica di Paolo è posteriore all'attività di scrittore di opere ascetiche e religiose. Al ritorno in Italia, fu nominato da Gregorio XII capo dell'ordine agostiniano e nel 1408 fu accolto tra i professori dell'università di Padova. Dell'ordinamento di questa università, del modo di eleggere i professori, dei rapporti del corpo insegnante con l'autorità ecclesiastica, l'A. porge notizie illustrando sopratutto l'ordinamento della facoltà filosofica. Mette in rilievo l'importanza del fatto che si iniziò al principio del secolo XIII, dell'insegnamento cioè della teologia nelle Università, nonostante l'opposizione dei Pontefici. La teologia usciva dai chiostri, iniziando così l'antitesi irriducibile fra Chiesa ed Ateneo. Sotto l'influenza della filosofia araba, poichè l'università di Padova da Pietro di Abano in poi era stata il centro dell'averroismo, in quell'ateneo vigeva ininterrotta la consuetudine di abbinare la laurea di filosofia con quella di medicina. Nel 1410 Paolo si laureò in medicina, ed oltrèchè attendere all'insegnamento della filosofia a Padova e sostenere svariate còntroversie religiose, servì alla Repubblica. Nel 1415, perdette il favore della Serenissima probabilmente perchè il nostro filosofo aveva mostrato intenzione di partecipare al concilio di Costanza. Il periodo della maggior attività scientifica di Paolo è il decennio dal 1410 al 1420. In quest'anno, Paolo leggeva all'università di Siena. In questa città pullulavano sètte religiose considerate come eretiche propaggini spurie dei Francescani. Di queste sette l'autore fornisce molte notizie ed esamina sopratutto le dottrine dei terziari Francescani (*Fraticelli*). Con uno di costoro, Francesco Porcario, ebbe a cimentarsi Paolo: la singolar tenzone finì con la sconfitta dell'eretico che fu dannato alle fiamme.

Nella seconda metà del 1420 Paolo Veneto fu condannato a cinque anni di relegazione a Ravenna. Il nostro filosofo non potè rientrare negli stati della Repubblica prima del 1428, avendogli il consiglio dei dieci raddoppiata la pena per aver rotto il confine. Paolo è oppositore delle dottrine politiche di Egidio

Colonna, non solo per quanto riguarda la psicologia e la logica, ma specialmente per quanto concerne le teorie politiche. Egidio Colonna, nonostante le deviazioni dal realismo tomista, in politica non si discosta dal Dottor angelico che riteneva la chiesa arbitra della società. Il Veneto, come seguace dell'Occam, insiste sul diritto dell'indipendenza dello stato, e la conseguente separazione della teologia dalla filosofia. In questo modo Paolo si riconnette a quella tradizione antitomista che non s'interruppe mai nell'ateneo padovano. Venendo a parlare dei discepoli di Paolo, l'autore corregge l'errore del Fiorentino, del Ferri e del Rossi che dicono Nicolò Cusano discepolo di Paolo.

Risulta che nel tempo in cui il Cusano era studente a Padova, Paolo si trovava ancora in esiglio. Furono invece suoi discepoli Francesco Filelfo, Michele Savonarola, Gaetano da Thiene. Quest'ultimo prosegue nell'università di Padova la filosofia averroista la quale doveva durare ancora un altro secolo e mezzo, e rovinare definitivamente soltanto coll'estendersi della nuova concezione eliocentrica dovuta alle scoperte del Copernico, del Galilei, del Keplero. Gli ultimi anni del viver suo li passò il Veneto reduce dall'esilio a Padova, riprendendo l'insegnamento in quell'università. La morte lo sorprese, mentre faceva lezione, il 15 giugno 1429, verso il 54° anno della età sua.

La celebrità che arrise a Paolo Veneto pareggia quella dei più insigni filosofi: egli viene considerato dai seguaci e dagli oppositori come il più illustre maestro di terminismo che abbia avuto l'Italia. Mentre battagliavano terministi e realisti, la poesia maccheronica, della quale l'autore mette in rilievo le audacie della critica e lo spirito innovatore, screditava la scolastica.

Nell' ultimo capitolo della Vita si parla del carattere di Paolo Veneto, che non fu soltanto un freddo speculativo, ma un filosofo militante, appassionatosi non meno alla diffusione dell'averroismo che a quella del terminismo, gareggiando con Giovanni di Gand nel disdegno contro coloro che ardiscono contraddire al Commentatore e superando tutti i suoi *soci* nell'ammirazione per l'Occam.

Se per la forma e per il contenuto del suo pensiero, il Veneto non esce dal Medio Evo, preannunzia il Rinascimento in quanto, al pari degli umanisti, si mostra tormentato da una sete inestinguibile di gloria.

L'A. conchiude questa prima parte col valutare l'importanza dell'averroismo nel Medio Evo, dimostrando come sia stato una diga resistente al dilagare del misticismo. La dottrina delle due verità, costituiva un vero e proprio razionalismo mascherato e doveva permettere al Rinascimento di dare all'averroismo un significato indipendente.

Alla Vita seguono copiose note in cui l'A. riferisce passi ricavati da opere manoscritte non facilmente reperibili e da stampe poco conosciute, e discute questioni di filosofia che erano provocate dall'esposizione della Vita.

Alle note seguono alcune appendici trascritte da antichi codici.

Nella seconda parte (*Saggio sulle Opere*), l'A. dopo avere dato uno schema delle scienze teoretiche e pratiche che erano comprese sotto il nome sintetico di filosofia nel Medio Evo, dimostra come l'attività di Paolo Veneto si sia esercitata in tutti i rami della filosofia, non senza qualche scorreria nelle scienze ausiliarie.

L'autore s'indugia specialmente nell'analisi delle dottrine logiche che costituiscono il maggior titolo di notorietà di questo filosofo. Paolo Veneto aveva dichiarato nel senso occamista la famosa *Esagoge* di Porfirio, che servì sempre come dichiarazione dell'atteggiamento che assumeva lo scrittore di fronte alla questione del nominalismo, del concettualismo e del realismo. Il nominalismo dell'Occam le cui origini prime risalgono alla *Sinòpsi* di Psello, aveva cominciato a diffondersi in Italia nel principio del secolo XIV e tenne il campo fino a tutto il secolo XV. Al Veneto spetta il vanto del primato nella illustrazione e diffusione della logica terministica, ampiamente nella *Logica magna*, in modo più succinto e sistematico nelle *Summulæ*. Di quest'ultima che fu la più popolare delle opere del Veneto, l'A. analizza il contenuto mostrando come nel terminismo sia già additato il problema della necessità di considerare nelle proposizioni, non pure la quantità del soggetto ma anche la quantità del predicato.

L'analisi del pensiero formale venne fatta dal Veneto con una sottigliezza che rimase insuperata.

Segue l'esame dei Codici che contengono le altre opere logiche.

Nell'analisi delle opere di filosofia naturale è mostrato come il Veneto si riveli tra i più audaci sostenitori delle dottrine di Averroè. Per Paolo Veneto, l'intelletto umano è unico, increato, incorruttibile, mentre è detta da lui *anima spiritiva* quella per la quale l'uomo è animale, ed al pari di questi corruttibile.

L'A. confuta quei biografi che hanno attribuito a Paolo Veneto, confondendolo con Paolo Servita, un Commento alla *Divina Commedia* di Dante. Anche giudica insussistente la tesi del Boffito che, recentemente, voleva dar merito al Veneto dell'opera contestata a Dante *Quæstio de aqua et terra*.

L'A. crede di avere con questo lavoro portato un non inutile contributo alla Storia della filosofia in Italia nel sec. XV.

RIVISTA DELLE RIVISTE

UN'ALTRA CRITICA DEL PRAGMATISMO.

Nel « **Journal of Philosophy, Psicology and Scientific Methods** », del 4 febbraio a. c., FRANK C. DOAN muove rimprovero al pragmatismo di non aver saputo ancora uscire dal periodo della definizione del proprio metodo; e traccia quella che dovrebbe essere, sulla base del metodo pragmatistico, *an outline of cosmic humanism.*

La storia (egli dice) dei sofismi dell'*homo mensura,* di cui si compiacquero i primi pragmatisti, ci rende certi che, a meno che il pragmatismo non produca un uomo che possa misurare da sè lo stesso cosmo, il movimento, così promettente alcuni anni fa, svanirà tosto. Perchè ciò non accada la filosofia pragmatistica, finora così sterile, dev'essere per un tratto incubata nella medesima matrice cosmica in cui germinarono e fiorirono i semi del razionalismo. E da ciò deve nascere anche per il pragmatismo una concezione generale del mondo e il riconoscimento della validità e della persistenza della ricerca da parte dello spirito umano di alcunchè di universale e d'eterno.

Ora, ciò posto, e stabilito contro il razionalismo che, checchè sia ciò che v'è d'eterno, esso non è della natura delle idee, il primo principio dell'umanismo cosmico è che il fondamento del mondo è una « tendenza infinita » piuttosto che una struttura ordinata e autocosciente di idee eterne ed universali.

Il secondo principio (che si ottiene, come il primo, trasportando nel cosmo un carattere dell'esperienza dell'organismo umano) è che l'esperienza del mondo è una funzione infinita e totalmente subcosciente, i cui primi passi sono piuttosto impulsivi che ideazionali. Non importa che ora l'anima del mondo possa tendere a un'interiore razionalità; in principio essa non aveva alcua idea del come procedesse la sua attività.

Poscia questi impulsi ciechi iniziali, da principio fluenti e senza forma (sicchè la plasticità del mondo, sostenuta dal pragmatismo, è vera solo per lo stadio iniziale di esso) divennero processi coordinati, organizzati, fissi. Possiamo quindi stabilire altri due principî:

a) L'universo fisico ebbe origine non per il volere pienamente cosciente di qualche intelligenza eterna, ma mediante il fissarsi in un essere obbiettivo dei bisogni organici inconsci del cosmo evolvente impulsivamente.

b) L'universo fisico è ora avvertito nella vita cosmica come peso resistente e morto. In una parola, la plasticità non è caratteristica dell'esperienza cosmica più che non lo sia di quella umana. Come però negli organismi individuali la coscienza può cessare di essere attiva (sia riguardo ai fatti fisiologici che si compiono inconsciamente, sia nei casi di idiozia e di coma) lo stesso può accadere sulla scala cosmica. La persistenza dell'uni-

verso fisico nel suo incessante flusso di essere deve venire interpretata parte come lo stato naturale di salute del grande animale cosmico e parte come la resistenza conscia dell'energia cosmica alle forze perturbatrici dei disordini mentali. Questa resistenza vien meno nel caso delle comete «morenti».

L'esistenza reale dei principî o leggi universali deve perciò riguardarsi, non come necessaria, ma piuttosto come l'opera d'una volontà di essere, parte cosciente e parte incosciente, della vita cosmica.

MAURICE BARRÈS, PROFESSORE DI LIRISMO.

Principio fondamentale del lirismo di Barrès, scrive TANCRÈDE DE VISAN nel **Mercure de France** del 16 febbrajo, è che bisogna raggiungere l'esaltazione e intensificarla analizzandola. Esso da un lato implica l'idealismo (nel senso filosofico della parola, cioè l'inesistenza d'un mondo esteriore eterogeno alla coscienza, e l'importanza esclusiva data all'io interiore, al « Dio che io costruisco » ; donde il culto — cultura — dell'io), dall'altro, questa intensità di vita che l'io solitario non può indefinitamente rinnovare, va a prender forza all'anima collettiva, all'essere universale, all'incosciente. E siccome questo incosciente collettivo consiste nelle pratiche e nelle convinzioni tradizionali, di qui il nazionalismo di Barrès; e di qui pure il suo culto per gli eroi.

L'opera del Barrès (conclude il de Visan) riconcilia metodi e modi lirici nemici. A nulla serve vivere nell'assoluto e sognare l'esistenza futura di umanità felici. Meglio è comprendere pienamente i limiti che fissano la vita quotidiana e ammirare, fino al compiacimento, l'estensione finita del nostro saggio dominio. Vi è del lirismo, e grandioso, in questa lucida accettazione. È questo l'atteggiamento di gioiosa rassegnazione che si chiama *goethismo*.

La parola *disciplina* è dunque il termine finale d'ogni creazione poetica. Disciplina anzitutto per esaltare e scrutare il proprio io; disciplina, poscia, per cogliere le sue realtà, farne succo e cantarle. Da questo concetto dell'ordine è nato il nostro *ideo-realismo* contemporaneo, che sintetizza in una fusione superiore e potente l'ideale romantico e quello classico. Questo ideo-realismo, praticato più o meno coscientemente dai poeti simbolisti, potrebbe formularsi così: Portare l'universo in sè (idealismo) e racchiudersi *volontariamente* in una piccola patria (tradizione e realismo).

Questa è la ragione che ci permette di scorgere in Maurizio Barrès un non mediocre professore di lirismo.

FECHNER ED HEGEL PANTEISTI.

Fechner ed Hegel (dce WILLIAM JAMES in un articolo *La Dottrina delle Anime della Terra e degli Esseri Intermediari tra l'Uomo e Dio* pubblicato sull' **Hibbert Journal** del Gennaio), Fechner ed Hegel sono entrambi panteisti e in un certo senso Fechner si presenta come un assolutista. Ma i loro metodi e le loro atmosfere intellettuali sono differentissime. Hegel è il prototipo del razionalista, Fechner dell'empirista. Se i pensatori che pro-

cedono dalla parte al tutto devono convincersi dell'esistenza d'uno spirito assoluto, ciò non può avvenire mediante il sistema di ragionamento di Hegel o dei suoi discepoli, ma, se mai, mediante il procedimento di Fechner.

Questi nacque nel 1801 da un povero pastore evangelico in Sassonia. Superò gli esami di medicina all'Università di Lipsia, e si dedicò alla fisica. Ci vollero dieci anni prima che divenisse profesosre di fisica, sebbene egli avesse tosto ottenuto l'autorizzazione di tener lezioni. Frattanto egli compì un enorme lavoro scientifico e letterario: tradusse la *Fisica* del Biot e la *Chimica* del Thenard, publicò riviste di chimica e fisica, trattati di elettricità, enciclopedie, scritti filosofici e umoristici, poesie, saggi letterari e artistici, e costrusse apparecchi per misurazioni elettriche.

Verso i trentott'anni si ammalò di nervi così gravemente, che, quando improvvisamente si ristabilì, tanto Fechner quanto gli altri considerarono ciò come un miracolo divino. Ciò che lo salvò fu la sua fede religiosa e cosmologica, e d'allora in poi egli considerò sua missione comunicare questa fede al mondo, ciò che egli fece, insieme con una grande somma d'altro lavoro, come un libro sulla teoria atomica, quattro volumi di psicofisica (per cui molti lo ritengono il fondatore della psicologia scientifica), due opere di estetica sperimentale, ed altri scritti religiosi e filosofici.

Secondo Fechner il peccato originale del pensiero tanto popolare quanto scientifico è di considerare l'elemento spirituale, non come la regola, ma come un'eccezione in mezzo alla natura. Invece di credere che la nostra individualità sia sostenuta da una individualità più grande, trattiamo ciò che sta fuori della nostra vita come scoria e cenere di vita; o, se crediamo in uno Spirito Divino, immaginiamo che esso, da un lato, sia senza corpo, e, dall'altro, la Natura senza spirito. Da ciò un'insuperabile separazione tra noi e ciò che è più alto di noi; e Dio diventa un complesso di astrazioni.

Il grande istrumento con cui Fechner vivificò questa concezione fu l'analogia, non quella razionalistica, ma quella che gli uomini usano comunemente nella vita. La mia casa è costruita da qualcuno. Il mondo deve pure essere costruito da qualcuno. Il mondo è più grande della mia casa; vi deve essere qualcuno di più grande che costruì il mondo. Come il mio corpo, così il sole, la luna, il mare, il vento devono muoversi per l'influenza di qualche più potente volontà. Io vivo ora, e cangio da un giorno all'altro; vivrò in avvenire e cangierò ancora, ecc.

Fechner non cadde però nell'errore analogico di ritenere che, poichè tutte le menti che conosciamo sono connesse ad un corpo, e poichè lo stesso dev'essere di quella di Dio, così Dio debba avere un corpo animale e di lui debba essere tracciata una pittura interamente umana. No; l'analogia implica solo *un* corpo, ma quello di Dio dev'essere del tutto diverso dal nostro.

Menti di ordine più ampio vanno accompagnate da corpi di ordine più ampio. La terra su cui viviamo deve avere una coscienza collettiva. Così pure il sole, la luna, i pianeti; e il nostro sistema solare deve avere una più ampia coscienza della quale quella della nostra terra è parte. Similmente l'intero sistema stellare ha una tale coscienza; e se questo sistema solare non è la somma di tutto ciò che *è* materialmente considerato, allora quell'intero sistema, insieme con qualunque altro possa esistere, è il corpo di quella coscienza dell'universo assolutamente totalizzata a cui gli uomini danno il nome di Dio.

UNIVERSITÉ DE GRENOBLE

Comité de Patronage des Étudiants étrangers

COURS DE FRANÇAIS

A l'usage des Étudiants étrangers

VACANCES 1909

C'est en 1897 que l'Université de Grenoble a pris l'initiative d'organiser des Cours de vacances à l'usage des Etudiants étrangers, et depuis cette date le succès de cette institution est allé s'affirmant de plus en plus. Le nombre croissant des auditeurs que ces Cours attirent à Grenoble est la preuve que leur organisation répond de plus en plus aux besoins et aux désirs des étudiants.

En 1908, les Cours de vacances ont été suivis par **589** auditeurs et les Cours de l'année scolaire par **381** ; soit un total de **970**.

L'enseignement de la langue et de la littérature françaises, tel que l'Université l'a organisé, *est ininterrompu pendant toute l'année*. Il comprend :

I. — *Des Cours de vacances* qui durent **quatre** mois, du 1er juillet au 31 octobre.

II. — *Des cours qui durent toute l'année scolaire*. Ces Cours, organisés à la *Faculté des Lettres*, s'ajoutent à l'enseignement de cette Faculté de façon à fournir aux Etrangers un enseignement spécial et très complet de la langue et de la littérature françaises. Pendant les *Congés de Pâques* l'enseignement n'est pas interrompu, il y a 2 leçons par jour.

Pour les Cours de l'année scolaire, demander la notice spéciale.

COURS DE VACANCES

L'organisation des Cours de vacances est l'objet de constantes préoccupations du Comité de patronage. Il y apporte chaque année des améliorations nouvelles. Les cours, théoriques et pratiques, sont organisés sur un plan méthodique.

Le matin, de 8 heures à midi, ont lieu les cours et exercices pratiques de langue française ; le soir est réservé aux cours sur la littérature, l'histoire, la géographie de la France et aux conférences diverses. Tous les jours il y a au moins six heures de cours.

Le samedi et le dimanche sont jours de repos ; ils sont réservés aux excursions d'un jour et de deux jours, soit dans les montagnes qui entourent Grenoble, soit dans les grandes villes voisines, Lyon, Vienne, Avignon, Marseille, Nîmes, etc.

Voici quelques détails sur l'organisation des cours :

Prononciation. — Il y a à l'Université de Grenoble un cycle complet d'études phonétiques, qui va depuis l'enseignement pratique de la prononciation aux débutants jusqu'à l'étude scientifique de la parole pour les professeurs.

Les cours de phonétique comprennent chaque semaine :

1° Un cours de phonétique descriptive (deux leçons) ;

2° Un cours de phonétique expérimentale (une leçon) ;

3° L'étude d'un texte français au point de vue de la prononciation (une leçon).

Les exercices pratiques comprennent :

1° Des exercices de *lecture*, selon une méthode nouvelle et expérimentale. Les auditeurs sont divisés en groupe de **six**, sous la direction d'un maître de lecture. Les leçons ont lieu **trois** fois ou **cinq** fois par *semaine*, au gré de chacun.

2° Des exercices de *parole* qui ont lieu **deux** fois par semaine; les étudiants réunis en groupes de **quatre** sont exercés à faire oralement le résumé d'un cours ou d'une lecture, ou à soutenir une conversation sur un sujet donné. Une notice spéciale sur l'organisation de ces exercices est remise à chaque étudiant.

L'Institut de Phonétique qui groupe tout cet ensemble d'études est une création originale, encore unique en France. Il comprend :

1° Un enseignement de la prononciation française, constitué par le cours de phonétique descriptive, les exercices pratiques de lecture et de parole, les démonstrations expérimentales des articulations, l'étude de la diction par les auditions phonographiques quotidiennes.

2° Une étude scientifique de la parole, qui a pour objet l'inscription des mouvements vibratoires et l'analyse des courbes d'une part, l'inscription des gestes de l'appareil phonateur et l'interprétation des graphiques, d'autre part.

3° L'étude historique des articulations françaises, pendant l'année scolaire.

Le professeur reçoit de 5 heures à 7 heures du soir, à son cabinet, les étudiants et les professeurs qui veulent le consulter.

Langue. — L'enseignement théorique de la langue française (grammaire, vocabulaire, explication de textes) est organisé en deux séries de cours simultanés, les uns *historiques*, les autres *dogmatiques*.

Les cours *dogmatiques* sont destinés aux auditeurs qui veulent acquérir rapidement la connaissance pratique de la langue; les cours *historiques* sont destinés aux professeurs et à tous ceux qui, sachant les faits et les règles, veulent savoir comment et pourquoi les faits et les règles sont tels. Les auditeurs choisissent eux-mêmes les cours qu'ils veulent suivre et peuvent toujours passer des cours dogmatiques aux cours historiques et réciproquement.

Pour les exercices pratiques, les auditeurs se divisent en sections, d'après leur nationalité et leurs études antérieures. Ces exercices comprennent :

1° *Traduction en français*, oralement et par écrit, d'un texte allemand, anglais, italien et russe, pour les personnes de langue allemande, anglaise, etc.

2° *Exercices de grammaire et de vocabulaire*, pour les auditeurs qui n'ont pas d'exercices de traduction dans leur langue.

3° Pour tous les auditeurs, deux séries d'*Exercices de style et de composition*, les uns élémentaires, les autres plus difficiles.

Littérature. — L'organisation des cours de littérature française est inspirée par le désir de donner aux auditeurs une connaissance générale de l'histoire littéraire et des œuvres essentielles en chaque genre; en essayant de préciser le développement des genres, on s'applique à marquer toujours les étapes de l'histoire par l'étude de l'homme et de l'œuvre qui représentent le mieux chaque époque. Ainsi les auditeurs emportent des connaissances générales sur l'histoire de la littérature française qui peuvent servir de cadre à leurs études futures. A ces études générales s'ajoute toujours l'étude détaillée de quelques écrivains célèbres.

Salles de travail et de lecture.

L'Université met à la disposition des Etudiants la Bibliothèque de l'Université et des salles de travail ouvertes tous les jours, de 8 heures du matin à midi et de 2 à 7 heures. Le Comité leur procure, à l'Université même, des journaux et des revues de tous pays, dans une salle spécialement affectée à leur usage.

Certificats et Diplômes.

Les auditeurs des cours peuvent obtenir différents certificats et diplômes :

1° Tout étudiant inscrit aux Cours de vacances reçoit, s'il le désire, un **Certificat d'assiduité** mentionnant les cours particuliers qu'a suivis l'étudiant, avec attestation spéciale du professeur. Ce certificat est signé par le Recteur et le Président du Comité de patronage.

2° Pour ceux qui veulent emporter un diplôme constatant leur connaissance de la langue française, il existe un **Examen,** le **Certificat d'Etudes françaises ;** c'est un **grade d'Université,** qui est délivré après des épreuves écrites et orales. Les épreuves comprennent : *à l'écrit*, composition française, traduction d'une langue étrangère en français, ou, à défaut, exercices de grammaire *à l'oral*, lecture d'un texte français, explication d'un texte de français moderne, exercice de conversation. Il y a deux sessions : l'une à la fin d'août, l'autre à la fin d'octobre ; il faut être inscrit pour deux mois aux Cours de vacances si l'on veut s'y présenter.

Une médaille d'honneur est décernée, aux sessions d'août et d'octobre, au candidat qui est classé le premier à cet examen.

3° Pour les professeurs et pour ceux qui étudient spécialement la phonétique, il y a, à la fin du mois d'août, un examen par lequel on obtient un **Diplôme d'Etudes Supérieures de Phonétique ;** il faut être inscrit pendant deux semestres à l'Université pour s'y présenter ; le Cours de vacances compte pour un semestre.

Pendant l'année scolaire, la Faculté des Lettres délivre, outre les deux grades précédents, un **Diplôme de Hautes Etudes de Langue et de Littérature françaises** attestant que le titulaire du diplôme est capable d'enseigner le français (sessions : en mars et en juin) et un **Doctorat d'Université.**

Tous les détails de ces examens sont exposés dans une notice qu'on envoie gratuitement à ceux qui la demandent.

Immatriculation.

Les étudiants sont priés de se faire inscrire au secrétariat du Comité le jour même de leur arrivée. L'inscription peut être prise à n'importe quelle époque des vacances. Les droits d'inscription sont fixés comme il suit :

50 francs pour six semaines ; 60 francs pour deux mois ; 70 francs pour trois mois ; 80 francs pour quatre mois.

Livres.

Les auditeurs des Cours de vacances sont invités à se procurer les livres suivants qu'on trouvera d'ailleurs chez les libraires de Grenoble :

Lecture. — Th. Rosset, *Exercices pratiques d'articulation et de diction* (2 fr. 50).

Explication de textes. — Juillet. — *Les cent meilleurs poèmes lyriques de la langue française* (Paris, Gettler, 0 fr. 75).
Chateaubriand, *Atala* (Bibliothèque nationale, 0 fr. 25).

Août. — V. Hugo, *Notre-Dame de Paris* (Edition Jules Rouff, 2 fr.).
Corneille, *Polyeucte* (Bibliothèque nationale, 0 fr. 25).

Septembre. — *Les cent meilleurs poèmes lyriques* (Paris, Gettler, 0 fr. 75).
Racine, *Les Plaideurs* (Bibliothèque nationale, 0 fr. 25).

Octobre. — Victor Hugo, *Ruy-Blas* (Edition Jules Rouff, 0 fr. 50).
Molière, *L'Avare* (Bibliothèque nationale, 0 fr. 25).

Traduction d'allemand en français :

1° En juillet et août : I. Zobeltitz, *Die Tante aus Sparta* (Engelhorns. Roman-Bibliothek) ; II. Hans Holden, *Thielemanns* (Reclams Bibl.) ;
2° En septembre et octobre : I. Müllenbach, *Franz Friedrich Ferdinand* (Wiesbadener Volksbücher, 44) ; II. Gottf. Keller, *Romeo und Julia auf Dorfe* (Deutscher Novellenschatz, III).

Traduction d'anglais :

1° En juillet et août : Sheridan, *A Tragedy rehearsed* (ed. Routledge). — Wells, *Twelve stories and a dream* (ed. Tauchnitz) ;
2° En septembre et octobre : Kate D. Wiggins, *Penelope's Irish experiences* (ed. Tauchnitz). — de Quincey, *Autobiography* (ed. A. et C. Black).

Traduction d'italien :

1° *Letture scelte dalle opere di Edmondo de Amicis* (Treves, Milano).
2° *Antologia Carducciana* (Zanichelli, Bologne).

Ces deux textes seront expliqués en même temps, sans distinction de mois.

Traduction de russe :

Griboiédof, *Trop d'esprit nuit.* — Léon Tolstoi, *Trois Morts.* — Dostoievsky, *L'Enfant chez le Christ.*

Excursions et Récréations.

Grenoble est situé en plein cœur des Alpes, aumilieu de montagnes qui atteignent 3.000 mètres, au carrefour de trois vallées ; on y peut faire des excursions *à pied, à bicyclette, en voiture* ; c'est le centre de l'alpinisme. Tous les samedis on organise une ou plusieurs excursions à des prix aussi réduits que possible, pour lesquelles le Comité fait bénéficier les Etudiants d'importantes réductions sur les tarifs des chemins de fer. On fait l'ascension des sommets importants ; on parcourt les régions les plus pittoresques et tous les sites les plus renommés du Dauphiné. Toutes les années, on emmène les Etudiants visiter les villes romaines du Midi, Vienne, Avignon, etc,; on assiste aux représentations de la Comédie Française sur le théâtre antique d'Orange et aux courses dans les arènes de Nîmes et d'Arles ; on visite aussi Lyon, Marseille, Genève et Chamonix.

L'Université possède un *Jardin privé,* ouvert toute la journée aux Etudiants. Tous les quinze jours au moins on organise des soirées chantantes et dansantes.

RENSEIGNEMENTS PRATIQUES

Pensions. — Le prix moyen d'une pension est de 110 à 150 francs par mois. Les Étudiants qui voudraient vivre plus modestement pourront avoir des installations à partir de 100 francs par mois (30 francs pour une chambre meublée et 70 francs pour la nourriture, vin compris).

Conférences extraordinaires.

Par une initiative qui donnera un attrait nouveau à nos Cours, le Comité a demandé à **des professeurs de l'Université de Paris** de venir faire plusieurs Conférences aux mois de juillet et d'août. Nous avons notamment la promesse de :

MM. Berard, professeur de géographie historique.
Brunot, professeur d'histoire de la Langue française ;
Lanson, professeur d'histoire de la Littérature française ;
Lemonnier, professeur d'histoire de l'Art.

Programme mensuel des Cours de Vacances, 1909

JUILLET

Directeurs d'études : MM. Besson et Morillot,
professeurs à la Faculté des Lettres.

I — COURS ET EXERCICES PRATIQUES DE LANGUE FRANÇAISE

Phonétique expérimentale. — M. Rosset : *Les diverses méthodes phonétiques. — Les méthodes physiques.*

Phonétique descriptive. — M. Rosset : *Les consonnes.*

Grammaire dogmatique.
- *Vocabulaire :* M. Varenne.
- *Grammaire et stylistique :* M. Hardouin.

Grammaire historique...
- *Sémantique :* MM. Besson et Maugain.
- *Morphologie :* M. Rosset : Le verbe, désinences.
- *Syntaxe :* M. Rabatel : Le pronom personnel.

Compositions françaises. — M. Rabatel.

Traductions.....
- *Allemand :* M. Besson et M. Breistroffer.
- *Anglais :* M. Baujard.
- *Italien :* M. Luchaire et M. de Crozals.
- *Russe :* Mme Koschkine.

II — COURS DE LITTÉRATURE FRANÇAISE ET CONFÉRENCES DIVERSES

	Leçons
MM. Morillot, professeur à la Faculté des Lettres de Grenoble. *Le théâtre romantique*	8
Navarre, professeur au Lycée de Grenoble. *La poésie en France de 1850 à 1900*	8
Dufour, professeur au Lycée de Gap. *Le théâtre classique*	6
Dumesnil, professeur à la Faculté des Lettres de Grenoble. *Un poète et un romancier contemporains*	2
Luchaire, professeur à la Faculté des Lettres de Grenoble. *Dante et Paris*	1
Beudant, professeur à la Faculté de Droit de Grenoble. *L'organisation constitutionnelle de la France*	1
Chabrol, professeur à l'Ecole Vaucanson de Grenoble. *La France commerciale*	8
Rabatel, professeur au Lycée de Chambéry. *Analyse littéraire d'un texte*	4
Renaudin, professeur au Lycée de Grenoble. *Les méthodes d'enseignement du français*	2
Henri Ferrand, membre de l'Académie Delphinale. *Les dangers de la montagne* (avec projections)	1
Le Mont-Blanc —	1
Les montagnes de la Chartreuse —	1
Chaîne de Belledonne —	1

AOUT

Directeur d'études : M. de Crozals, doyen de la Faculté des Lettres.

I — COURS ET EXERCICES PRATIQUES DE LANGUE FRANÇAISE

Phonétique expérimentale. — M. Rosset : *Les diverses méthodes phonétiques : Les méthodes physiologiques.*

Phonétique descriptive. — M. Rosset : *Les voyelles.*

Grammaire dogmatique.
- *Vocabulaire :* M. Varenne.
- *Exercices de grammaire et de stylistique :* M. Hardouin.

Grammaire historique...
- *Sémantique :* M. Maugain.
- *Morphologie :* M. Rosset : Le verbe, les radicaux au présent.
- *Syntaxe :* M. Rabatel : Les pronoms personnels et possessifs.

Compositions françaises. — MM. Rabatel et Courren.

Traductions.....
- *Allemand :* M. Herzog.
- *Anglais :* Mlle Danton.
- *Italien :* M. de Crozals.
- *Russe :* Mme Koschkine.

II — COURS DE LITTÉRATURE FRANÇAISE ET CONFÉRENCES DIVERSES

	Leçons.
MM. Weil, professeur au Lycée d'Orléans.	
La poésie lyrique en France du XVIe siècle à l'an 1800	8
Le roman en France de 1800 à 1850	8
de Crozals, doyen de la Faculté des Lettres de Grenoble.	
Les peintres de la Sixtine (1481-1482)	8
Esmonin, professeur au Lycée Condorcet, à Paris.	
La Société en France au XVIIe et au XVIIIe siècle : la cour, la noblesse et le clergé	8
Chabrol, professeur à l'École Vaucanson de Grenoble.	
La France commerciale	4
Varenne, professeur au Lycée de Grenoble.	
L'enseignement secondaire en France	2
Weil, professeur au Lycée d'Orléans.	
Analyse littéraire d'un texte	6
Rabatel, professeur au Lycée de Chambéry.	
Analyse littéraire d'un texte	6
Courren, professeur au Lycée de Valence.	
Analyse littéraire d'un texte	3

SEPTEMBRE

Directeur d'études : M. Rosset, maître de conférences à la Faculté des Lettres.

I — COURS ET EXERCICES PRATIQUES DE LANGUE FRANÇAISE

Phonétique expérimentale. — M. Rosset : *La longueur des voyelles. L'articulation syllabique.*

Phonétique descriptive. — M. Rosset : *La phonétique de la phrase française.*

Grammaire dogmatique. { *Vocabulaire :* M. Varenne.
Exercices de grammaire et de stylistique : M. Hardouin.

Grammaire historique... { *Sémantique :* M. Maugain.
Morphologie : M. Rosset : Le verbe, infinitif, futur et conditionnel.
Syntaxe : M. Rabatel : Les voix du verbe.

Compositions françaises. — MM. Courren et Rabatel.

Traductions ..... { *Allemand :* M. Duraffour.
Anglais : Mlle Routledge.
Italien : M. Ronzy.
Russe : Mme Koschkine.

II — COURS DE LITTÉRATURE FRANÇAISE ET CONFÉRENCES DIVERSES

	Leçons.
MM. Weil, professeur au Lycée d'Orléans.	
La poésie lyrique en France de 1800 à 1850	8
Le roman en France de 1850 à 1900	8
Analyse littéraire d'un texte	6
Chabert, professeur à la Faculté des Lettres de Grenoble.	
Victor Hugo et ses réminiscences virgiliennes	2
Esmonin, professeur au Lycée Condorcet.	
La société au XVIIe siècle : bourgeois, artisans, paysans	8
Ruffier, professeur au Lycée d'Annecy.	
L'idée républicaine en France de 1815 à 1870	8
Rabatel, professeur au Lycée de Chambéry.	
Analyse littéraire d'un texte	6
Michoud, professeur à la Faculté de Droit de Grenoble.	
Organisation municipale de la France	2
Cuche, professeur à la Faculté de Droit de Grenoble.	
La peine de mort	1
Henri Ferrand, membre de l'Académie Delphinale.	
Les Grandes-Rousses, Le Vercors	2

OCTOBRE

Directeur d'études : M. DE CROZALS, doyen de la Faculté des Lettres.

I. — COURS ET EXERCICES PRATIQUES DE LANGUE FRANÇAISE

Phonétique descriptive. — M. ROSSET : *La phonétique des vers français.*

Grammaire dogmatique { *Vocabulaire :* M. VARENNE.
Grammaire et stylistique : M. HARDOUIN.

Grammaire historique... { *Morphologie :* M. ROSSET : Les temps composés.
Syntaxe : M. RABATEL : Les voix du verbe.

Compositions françaises. — M. RABATEL.

Traductions ..... { *Allemand :* M. BREISTROFFER.
Anglais : M. BAUJARD.
Italien : M. DE CROZALS.
Russe : Mme KOSCHKINE.

II — COURS DE LITTÉRATURE FRANÇAISE

	Leçons.
MM. MOREL, professeur au Lycée de Grenoble. *Le théâtre en France pendant la période contemporaine*	8
NAVARRE, professeur au Lycée de Grenoble. *Philosophes et moralistes français*	8
COLARDEAU, professeur à la Faculté des Lettres de Grenoble. *Le féminisme dans l'antiquité*	2
BLANCHARD, maître de Conférences à la Faculté des Lettres. *Le bassin du Rhône*	6
CUCHE, professeur à la Faculté de Droit de Grenoble. *La prison moderne*	1
PORTE, professeur à la Faculté de Droit de Grenoble. *Les écoles contemporaines en économie politique*	1
CHABROL, professeur à l'Ecole Vaucanson de Grenoble. *La nation française*	8
RABATEL, professeur au Lycée de Chambéry. *Analyse littéraire d'un texte*	4
Henri FERRAND, membre de l'Académie Delphinale. *Le Pelvoux, Le Queyras et le Mont-Viso, La Maurienne*	4

Les Etudiants sont priés de se présenter, dès leur arrivée, au Secrétariat du « Comité de patronage des Etudiants étrangers », à l'Université, où on leur fournira tous les renseignements relatifs à leur installation et à leur séjour.

Les services du Comité sont absolument gratuits.

Pour tous les renseignements, les Étudiants étrangers sont priés de s'adresser au Président du Comité de patronage, à l'Université.

Le Secrétaire général,
TH. ROSSET,
Directeur de l'Institut de Phonétique.

Le Président du Comité de patronage des Étudiants étrangers,
MARCEL REYMOND,
Membre honoraire des Académies des Beaux-Arts de Florence et de Milan.

6925. — Grenoble, Imp. ALLIER FRÈRES.

La teologia del Fechner è, quindi, monista. Ma egli lascia appena correre l'immaginazione oltre i semplici spiriti dell'ordine planetario. Egli ha fede nelle anime della terra, che (secondo lui) gli uomini possono pregare come loro santi. Dio invece segna quasi il limite estremo del mondo del divino. Fechner lo lascia nella sua astratta maestà e preferisce rivolgersi a meno remoti mediatori.

La più importante conclusione del Fechner è che la costituzione del mondo è dovunque la stessa. In noi, la coscienza visuale ci viene dagli occhi, quella tattile dalla pelle. E sebbene gli occhi non conoscano le sensazioni della pelle, nè questa le sensazioni di quelli, pelle ed occhi si combinano in quella più inclusiva coscienza che ciascuno di noi chiama *io*. Similmente la coscienza mia e la vostra, sebbene siano disgiunte, e nulla sappiano l'una dell'altra, sono conosciute ed usate insieme in una più alta coscienza, quella della razza umana, in cui entrano come parti costituenti. Del pari il regno umano e quello animale sono membri d'una coscienza collettiva di grado ancor più alto. Questa si combina colla coscienza del regno vegetale nell'Anima della Terra, che a sua volta contribuisce la sua parte d'esperienza a quella dell'intero sistema solare; e così di sintesi in sintesi, e di altezza in altezza, si raggiunge una coscienza assolutamente universale.

Ma si obbietta: l'uomo è la più alta coscienza sulla terra, la quale gli è inferiore. Come può dunque la coscienza di questa, se esiste, essere superiore a quella dell'uomo?

Ma Fechner risponde che tutti gli indici di superiorità a cui ci riferiamo sono posseduti dalla terra in grado più perfetto che da noi. Così, l'indipendenza da altri esseri esterni, la complessità nell'unità, lo sviluppo autonomo e procedente dal proprio essere, l'individualità di tipo, la differenza dagli altri esseri del proprio tipo.

Un pianeta appartiene ad un ordine di essere più alto tanto dell'animale quanto dell'uomo. La nostra organizzazione animale proviene dalla nostra inferiorità. La necessità in cui siamo di muovere le nostre gambe, di portare qua e là il nostro corpo, rivela soltanto la nostra deficienza. La terra non ha bisogno di braccia, perchè non ha d'uopo di afferrar nulla; nè di occhi o di naso, perchè trova la sua via attraverso lo spazio, e possiede i milioni di occhi di tutti i suoi animali per guidare i loro moti alla sua superficie, e i loro nasi per odorare i fiori che spuntano. Perchè, come noi siamo parte della terra, così i nostri organi sono i suoi organi. Essa è occhio ed orecchio su tutta la sua superficie, e vede e ode insieme ciò che noi vediamo e udiamo separatamente. Essa produce alla sua superficie esseri innumerevoli e assume le loro molteplici relazioni coscienti in una vita cosciente superiore e più generale.

Non bisogna però applicare, erroneamente, l'analogia in modo troppo letterale, e domandare dove siano il cervello e i nervi della terra, pretendendo così che essa abbia a compiere funzioni che compie già mediante noi. Il nostro cervello, ad esempio, che, in prima linea, serve a coordinare le nostre reazioni muscolari con gli oggetti esterni, compie una funzione che la terra compie in modo interamente diverso. I soli oggetti esterni che abbia la terra sono gli altri astri. Verso di questi l'intero globo nostro reagisce con

le più squisite vibrazioni della sua sostanza. Il suo oceano e la sua atmosfera riflettono e rifrangono la luce degli astri, le nubi e la neve la combinano nel colore bianco, gli alberi e i fiori la frazionano nei vari altri colori. Per queste relazioni cosmiche la terra non abbisogna d'un cervello speciale, nè di occhi o di orecchi. A noi il cervello è necessario, perché noi avvertiamo il suono e la luce insieme e raffrontiamo l'uno all'altra, mediante le fibre che nel nostro cervello (e non sappiamo come) connettono il centro ottico col centro acustico. Ma la terra non ha forse mezzi (mediante i quali voi ed io siamo fisicamente contigui) sufficienti per fare delle nostre due menti ciò che le fibre del cervello fanno per le sensazioni uditive e visuali in una singola mente? Non può forse la mente della terra conoscere il contenuto delle nostre due menti insieme? Deve forse ogni mezzo superiore di unificazione tra le cose essere solo fibra cerebrale ed avere questo nome?

Ogni elemento ha i suoi viventi inquilini. Forse che non avrà i suoi l'oceano celeste di etere in cui fluttua la terra, e inquilini più alti in quanto l'elemento è più alto? Sì; esistono realmente esseri che dimorano nella luce e si muovono pel firmamento, che sono intermediari tra Dio e noi e obbediscono ai suoi comandi. Così se i cieli sono realmente la sede degli angeli, i corpi celesti devono essere gli stessi angeli, perchè d'altre creature non ve n'è alcuna. E la terra è il nostro comune angelo custode che sorveglia i nostri interessi combinati.

Il primo libro del Fechner fu una specie di visione intorno alla vita interiore delle piante. Egli sostenne che queste hanno una forma di coscienza, più bassa, ma forse tanto più viva di quella degli animali, una coscienza che ha luogo con altri mezzi che mediante i nervi, come, sebbene nei violini e nei piani occorrano le corde per produrre i suoni, pure i suoni si possono produrre (nei flauti e negli organi, ad esempio) anche con mezzi diversi. Noi non possiamo supporre che la natura attraverso cui Dio respira sia un vuoto deserto senza coscienza.

La caratteristica fondamentale del pensiero del Fechner è adunque quella che le più ampie forme di coscienza sono in parte costituite da forme di coscienza più limitate, non come semplici somme di queste, ma come congiunzione di termini in una più alta combinazione. Come la mente individuale è, non una nuda somma, ma una combinazione delle varie sensazioni, così l'anima della terra traccia reazioni tra il contenuto della mia mente e quello della vostra. In noi stessi, noi siamo semplicemente senza relazioni gli uni con gli altri; in essa noi esistiamo e gli uni e gli altri e in modo differente, ciò che è una relazione positiva. Essa conosce ciò che noi, senza saperlo, siamo. Noi siamo chiusi verso il mondo; ma il mondo non è chiuso verso di noi. È come se l'universo totale della vita interiore avesse una specie di struttura valvolare che concedesse alla conoscenza di scorrere solo in un senso, cosicchè ciò che è più ampio potesse sempre conoscere ciò che è più ristretto, ma non viceversa.

Nel libro *Büchlein des Lebens nach dem Tode* ripubblicato e migliorato nell'ultimo volume del suo *Zend-Avesta,* Fechner delinea il suo concetto dell'immortalità, che consiste in questo: come i nostri oggetti distinti di pensiero, una volta immagazzinati nella memoria, formano nuove relazioni e si sviluppano durante l'intera nostra vita finita, così quando uno di noi

muore è come si chiudesse un occhio del mondo; ma il chiudersi d'un occhio non vuol dire che le sensazioni accumulate mediante la vista spariscano senza lasciar traccia; e così le memorie e le relazioni concettuali che si sono intessute attorno le percezioni della persona ora morta, rimangono nella più larga vita della terra, distinte, e formano nuove relazioni e crescono e si sviluppano durante tutto l'avvenire. E se voi pensate che questo entrare in una comune vita futura significhi perdita della personalità distinta, Fechner vi domanda, se una sensazione visuale divenga *meno per sè stessa* o *meno distinta* quando entra in una più alta coscienza di relazioni e vi è distinta e definita.

Questo metodo è superiore a quello dei filosofi razionalisti, del Royce per esempio, il quale pure giungendo ugualmente alla conclusione dell'esistenza di una sola mente che tutto abbraccia (e trattando la questione meglio che ogni altro filosofo idealista contemporaneo) pure ci abbandona in fondo alle nostre sole forze; mentre il Fechner ci fa salire attraverso tutti i dovuti particolari fino al Dio che pone bensì in modo così indefinito come gli idealitsi il loro Assoluto, ma dandoci il mezzo di avvicinarci a lui mediante l'anima della terra con la quale noi siamo in connessione e in immediato commercio religioso.

DEL PREMIO E DELLE RICOMPENSE.

Victor Egger, professore all'Università di Parigi, pubblica nella **Revue des Cours Coènfet rences** un corso di morale in cui dopo aver esposte vedute geniali sui rapporti logici dei concetti morali, sul merito e sul demerito, la sanzione e l'antisanzione, parla del premio e della ricompensa, e dice, in sostanza, così: L'umanità non si rassenga a rinunciare all'idea del premio; l'aspirazione alla felicità dei giusti diventa aspirazione interiore, intellettuale, sogno e fede.

Si chiede a Dio d'esser giusto, ma gli si domanda assai più d'esser buono; si calcola su di lui per eguagliare il fatto al diritto, ma si crede anche che, grazie alla sua bontà, superiore alla sua giustizia, il fatto della felicità meritata sorpasserà infinitamente il merito reale. Riflettiamo, con spirito calmo, a questo problema.

L'assioma del merito fa parte della moralità umana, dell'anima sociale. Si è d'accordo che quel bene il quale non sia dipendente dalle volontà umane non si effettui, quantunque questo bene ci spetti di diritto; ma quando l'uomo si è data ogni premura di fare il bene, egli ha creato colla sua azione un nuovo diritto, un nuovo bene ancora irreale, ma di cui la realtà appare fin dal principio come il complemento legale dell'atto buono; l'idea morale non sarà dunque soddisfatta, pare, se non quando il diritto, in questo caso particolare, diventa fatto, cioè quando il merito riceve la sua ricompensa. Questo ragionamento banale non è privo d'una certa forza. Ma vi è in esso una ragione sufficiente per affermare che il merito sarà ricompensato interamente, che, essendolo stato in parte nella vita presente, lo sarà totalmente in un'esistenza di cui non abbiamo conoscenza, esistenza che il nostro pensiero immagina, sogna e desidera?

Questa affermazione è fantastica e nello stesso tempo immorale, ciò che è assai più grave, poichè significa subordinare la moralità alla felicità, sopprimere l'intenzione disinteressata, quindi il merito; si soffoca la morale in un circolo vizioso, poichè il merito stesso scompare se il diritto alla felicità produce, per ineluttabile conseguenza, la felicità meritata. Che la morale possa esser completata fuori del mondo dell'esperienza è cosa che non si può dimostrare, è voler vedere nella morale una legge naturale o metafisica, la prova di un complemento del mondo e della vita attuale.

Ma è altrettanto gratuito negare il compimento della moralità fuori del mondo dell'esperienza. « Chiudere l'ignoto » é voler rifiutarsi di considerare l'ignoto per quello che è; l'ignoto deve essere aperto alle ipotesi; ciò è implicato nella sua stessa definizione. Questa negazione è anch'essa in un certo modo immorale, perchè dimostra una certa ostilità o indifferenza riguardo la morale umana; i dottrinari di certe scuole si compiacciono infatti di affermare (sebbene senza prove) la relatività, la nullità, l'illusione della morale comune al di sopra della quale si credono posti.

Fra queste due situazioni estreme, quale posizione può prendere la coscienza morale, che vuol restar padrona di sè e guardarsi da ogni contraddizione?

Il solo atteggiamento morale che può assumere il pensiero in questo argomento è lo scetticismo, ovvero un probabilismo prossimo dello scetticismo. La sanzione completa non è certa e la sua negazione non è fondata, ma non è impossibile. Forse esiste una moralità ultrasensibile, ultra empirica, che fa il bene compiendo la sanzione. Ma perchè occuparcene? Non è bene credere che la sanzione definitiva sia assicurata. Questo diritto, che fa la nostra dignità, può diventare un fatto; ma può anche restare allo stato di diritto. Non dimenticiamo che, se diventa fatto, cessa di essere diritto. Avremo il diritto alla felicità, o saremo felici? Che importa? Ciò che mi preme è il diritto puro, il diritto nudo, il valore personale.

Così pensa il senso comune degli spiriti retti pei quali l'idea del merito è l'idea capitale della morale. L'uomo virtuoso che ha ricevuto la sua ricompensa, ha ancora diritto alla felicità? No, senza dubbio. Il fatto ha soppresso il diritto; il valore della persona morale non esiste più, poichè ciò che costituiva questo valore è stato trasformato in felicità.

Dobbiamo dunque dire che l'uomo che è stato punito perchè fu cattivo, non è più cattivo dopo il castigo e che l'uomo che fu ricompensato perchè buono, cessa di essere tale dopo la ricompensa? Questa conclusione semplicista ha bisogno di essere corretta. Ma intanto constatiamo che nulla è più pericoloso per la moralità dell'idea della ricompensa, non come diritto ma come fatto. « Io ho diritto di essere ricompensato » dice l'uomo che un giorno fu eroico. — Sì, gli si risponderá, tu hai diritto ad una ricompensa, ma quando l'avrai ricevuto il tuo diritto sarà spento e tu non sarai più un eroe. Scegli, dunque ». Un altro uomo può esser stato disinteressato in un momento d'entusiasmo, poi presentarsi a' suoi creditori e dir loro: « Datemi la ricompensa del mio disinteresse ». — Tu sei stato disinteressato in un momento della tua esistenza, gli si potrà rispondere, ma tu non lo sei più e non meriti la ricompensa poichè la chiedi.

Si vede da questi esempi che esiste una difficiltà incontestabile. È ve-

rissimo che, secondo l'opinione morale comune, il bene compiuto merita una ricompensa e si applaude alla ricompensa quando essa giunge meritata; ma si deve anche dire che, quando il valore morale dell'uomo e il suo diritto alla felicità non realizzano la ricompensa noi abbiamo ciò che di più grande e di più puro esiste dal punto di vista morale; e l'opinione comune è, in fondo, di questo parere.

LA GRANDE IMPORTANZA DELLE COSE INSIGNIFICANTI.

La **Rivista di Psicologia applicata** (direttore G. C. Ferrari, Imola-Bologna), nel suo fascicolo 1° di quest'anno, pubblica interessanti studi sulla pedagogia sessuale, sulle origini del pragmatismo, sopra alcune esperienze ergografiche in melanconici sottoposti a stimoli musicali, oltre un articolo del suo direttore, prof. G. C. Ferrari su *La grande importanza delle cose insignificanti*. Le «cose insignificanti» sono infatti quelle che si compiono in assenza, direbbesi quasi, della coscienza, senza il controllo dell'attenzione e che rivelino, forse, l'io più intimo; certo, una pagina dell'io fra le più interessanti come quella che si sottrae alle indagini volute, che vuole esser sorpresa, colta in flagrante. E psicologi, alienisti, direttori spirituali, giudici istruttori, poliziotti e truffatori formicolano intorno all'individuo non già per ascoltare ciò ch'esso dice o esaminare ciò che esso fa, ma per udire ciò che non dice e vedere ciò che non fa, per concentrare insomma l'osservazione su tutti quei piccoli, quasi impercettibili fatti, riguardanti come dati espressivi del vero stato d'animo dei soggetti.

Freud, Jung, Baroncini cercano ridurre questo principio a teoria scientifica e indagano i mezzi pratici positivi per utilizzarlo nelle ricerche psicologiche in genere e in quelle criminaliste in ispecie.

Vi è in noi un continuo avvicendarsi di stati o campi di coscienza, al quale avvicendarsi James diede il nome felice di *corrente del pensiero*. Questa corrente svolge la sua azione fuori del controllo dell'attenzione e alimenta continuamente la nostra vita mentale. Ma spesso le contingenze della vita pratica fanno in modo che l'individuo sia obbligato ad opporsi a quello che sarebbe il libero fluire della corrente del suo pensiero, — in un dato momento almeno — e, mediante uno sforzo (inavvertito talvolta) sovrappone a quella corrente profonda e, per così dire, naturale, una seconda serie di associazioni di cui la volontà determina e dirige l'ordine di successione, con una facilità varia, a seconda di condizioni, diverse di genere, infinite di numero. Ma di tratto in tratto, come nell'intercalare d'un discorso, sbucano, di tra le pieghe dell'Io che il soggetto offre al nostro giudizio o talvolta alla nostra ammirazione, piccoli gesti, pause, reticenze che rivelano l'io recondito.

E la bella diagnosi del prof. Ferrari termina con una ricetta di disciplina psicologica che trascriviamo per tutti coloro che sono gelosi del proprio miglioramento.

«Noi non pensiamo a ciò che vogliamo, ma a ciò che possiamo, perchè le leggi dell'associazione delle nostre idee non le abbiamo costituite noi, ma ciascuno di noi le subisce quali l'eredità e l'educazione gliele impon-

gono. Ma noi possiamo quasi sempre rendere piacevoli per il nostro pensiero certe vie associative, e ad altre sostituire le condizioni di rito meno favorevoli. Questo possiamo contentarci di fare; ma questo *dobbiamo* fare ».

IL DRAMMA DEL SUONO E IL DRAMMA DEL PENSIERO.

Nella **Nuova Antologia** del 16 gennaio, GINO MONALDI, in un articolo su *Il dramma del suono e il dramma del pensiero,* svolge un bellissimo parallelismo tra la musica e il pensiero. L'orecchio percepisce il razionale di forme sonoramente mosse e riconosce subito in un gruppo sonoro il razionalmente finito come la mente avverte in ogni periodo se il senso è logicamente finito. La musica, quali che sieno i suoi fattori e i suoi rapporti, avrà sempre bisogno di significare un pensiero, e, d'altra parte, il pensiero non potrà mai avere manifestazione più bella ed efficace della melodia.

Un esempio di questo principio estetico lo si ha nell'*Otello* di Verdi, opera in cui il dominio del pensiero sul suono eccelle come in nessun altro spartito dell'insigne compositore. La speculazione del pensiero moderno chiede al dramma musicale una cura sempre maggiore e più intima fra la parola e la nota, lo studio dell'anima e l'espressione delle passioni; e chiede alla musica un'altra grande cosa, la verità, la dote più difficile di tutte quando si vuol renderla una cosa sola coll'arte.

Il realismo musicale di Wagner è una cosa meravigliosa qualora lo si consideri nella manifestazione complessa d'un sistema musicale da lui creato a similitudine sua e non d'altri. L'arte di Wagner è l'emanazione sincera d'un sentimento peculiarmente nordico e non può diventare cosmopolita. Vi è tra la musica tedesca e l'architettura gotica la stessa affinità che stringe la musica italiana all'architettura latina. Le due arti arrivano così con pari concordia di manifestazioni visibili e sensibili a fissare il *sentimento nazionale* dell'arte.

Gli artisti che pensano di scoprire il mistero delle mirabili sonorità wagneriane, fanno dell'arte falsa, creano il dramma in cui le forme sonore vengono destinate a colorare un quadro ove non esiste l'idea vivificatrice. Coll'orgia tormentosa dei suoni si ottiene qualche vittoria; vittoria effimera, chè ammettere una musica senza idee equivarrebbe ad ammettere una musica senza musica. Il pensiero è l'essere, la coscienza, l'anima del dramma, il suono non è che la sua carne.

IL PROCESSO DELL'INDIVIDUALISMO.

L'individualismo rinasce. Esso sta attualmente riprendendo il suo vero senso e la sua vera importanza. Questa rinascenza è dovuta in gran parte a Nietzsche, le cui idee però, in questa fase della rinascita dell'individualismo, vanno spogliandosi di quel che avevano di esagerato e di aggressivo. Inteso nel suo vero senso l'individualismo non deve minimamente confondersi coll'egoismo. La sua antitesi non è lo spirito di associazione, ma lo

spirito gregario, la mentalità del gregge, il rifiuto di creare a sè stessi i propri valori per l'azione e per il pensiero.

Contro lo spirito « nazzareno » importa affermare che è d'uopo anzitutto occuparsi di mantener integre e sviluppare le proprie facoltà, di sviluppare in sè l'armonia, l'attività e la fermezza del disegno, di accrescere le proprie « possibilità d'esser uomo ». È forse più efficace per la società, per la migliore orientazione dei gruppi umani, l'esistenza e la persistenza delle suggestioni immanenti esercitate dalle personalità libere, che non le azioni caritatevoli.

L'individualismo è aristocrazia. Ma non aristocrazia nel senso di casta privilegiata. Le individualità coscienti, capaci di sforzo, risolute a non decadere si trovano dovunque. E il popolo ha i suoi arsitocratici, come la borghesia le sue anime plebee.

Questo individualismo non è contrario alla solidarietà. E si può dire che ciò che v'è di meglio e di realmente vivo nella nostra civiltà è il passaggio dallo spirito gregario allo spirito di associazione, il processo cioè che spinge a sostituire, sul maggior numero di punti possibili, il libero contratto, l'adesione volontaria, l'intesa deliberata, alle fatalità del raggruppamento, della tribù, della casta, del clan, della corporazione, della setta, del sesso, dell'età. L'uomo moderno tende a non appartenere che per un solo rapporto a ciascuno dei circoli sociali dove le sue diverse attività si alimentano e si fortificano: le sue preoccupazioni professionali e le sue condizioni d'esistenza non devono condur seco alcuna coincidenza coi suoi gusti artistici; i suoi bisogni religiosi, le sue curiosità scientifiche, i suoi divertimenti, non sono più collegati colle sue preferenze politiche o col giuoco della sua sociabilità.

Queste idee, sotto il titolo *Le Procès de l'Individualisme* svolge FERNAND BALDEUSPERGER nel **Mercure de France** del 1° Marzo u. s.

L. e G. R.

MORALE E RELIGIONE

(Conferenza tenuta all'Università Popolare di Milano il 14 febbraio 1909).

SUNTO.

1. — Il problema, per sè complesso e vastissimo, dei rapporti fra morale e religione, può presentarsi sotto tre aspetti principali: *storico*, consistente nello studio dei rapporti *di fatto* che si possono scoprire fra lo sviluppo dei concetti morali e quello dei concetti religiosi; 2° *pedagogico*, consistente nell'esame dell'efficacia pratica o esecutiva, che possono avere sull'attuazione dei principii morali i concetti religiosi e le rappresentazioni che possono essere da quelli provocate o che con quelli si connettono; 3° *filosofico*, consistente nell'esame della questione, se una spiegazione del *valore* attribuito dalla coscienza ai principii morali si possa dare senza ricorrere in nessun modo a presupposti religiosi.

Di questo problema, e non degli altri due, vogliamo ora occuparci.

Ma è necessario premettere un'altra osservazione: ed è che la religione deve essere, in questo caso, studiata come fatto essenzialmente *spirituale e privato,* interessante la vita dello spirito individuale nella sua vita privata, non, quindi, come fatto *empirico e pubblico,* cioè interessante la vita degli uomini associati in certe forme pubbliche di organizzazione, epperò esprimentesi come sistema disciplinatore e organizzatore delle energie singole.

2. — A studiare la questione sotto l'aspetto filosofico, giova partire dallo studio delle forme e motivazioni reali della condotta morale.

Vi è la condotta morale motivata dal *calcolo* dei vantaggi e dei danni della condotta stessa, i quali sapientemente bilanciati dimostrano alla fine un avanzo di vantaggio in confronto della condotta non morale o disonesta o ingiusta. Vi è la condotta morale motivata dall'*abitudine, contratta* in seguito all'educazione familiare e scolastica, all'imitazione sociale, all'esercizio proprio, per cui si ripetono quasi meccanicamente certe forme di condotta esteriore, che sono appunto quelle dell'onestà e rettitudine. Vi è la condotta morale motivata dal *sentimento disinteressato,* dalla pietà, simpatia, indignazione per l'ingiustizia, per cui l'uomo reagisce con moto spontaneo e vivace, ma disinteressato, agli avvenimenti esterni, arrivando fino alle forme sublimi dell'eroismo per la famiglia, la patria, l'umanità. Vi è la condotta morale motivata dalla coscienza del *dovere* per cui l'uomo sente e afferma di attuare nella condotta onesta e giusta la legge propria della sua natura di essere ragionevole; e anche in questo caso può arrivare alle forme sublimi dell'eroismo per la scienza e la filosofia. Vi è infine la condotta morale motivata dalla *fede,* cioè dalla credenza e coscienza di essere in rapporto di subordinazione con un ordine ideale e anzi di penetrare e di vivere in esso, che è il vero mondo, appunto nell'atto dell'attuazione della giustizia: qui si arriva al sacrificio. Di queste cinque forme le due prime ci rappresentano l'apparenza, le altre la sostanza della vita morale. Che rapporto, allora, esiste fra la morale per sentimento e la morale per dovere da una parte, la morale per fede dall'altra?

3. — Che relazione ha la morale per sentimento con la morale per fede? Questa, che la morale sentimentale significa: 1° che il sentimento disinteressato merita di esser seguito, quasi come voce di Dio, a preferenza di ogni altro; 2° che l'opera stessa, a cui il sentimento conduce, ha un valore infinitamente superiore alle cose terrene, e quindi assoluto. Nel che è una implicita affermazione di religiosità. La morale per sentimento è una fede incosciente. Che relazione ha la morale per dovere con la morale per fede? Questa, che l'uomo onesto per dovere, per quanto si arresti alla ragione umana, non può chiuder gli occhi dinnanzi al fatto della morte e del dolore che egli incontra per il fatto stesso della sua ubbidienza al dovere; onde sorge la domanda: se è giusto che l'uomo compia il proprio dovere, è giusto che il giusto soffra e muoia? La coscienza del dovere implica, dunque, la fede nella immortalità del giusto, o almeno la fede in un mondo ideale di valori, in cui il giusto veramente viva. La morale per dovere è forma di fede incosciente, sebbene più elevata e profonda.

La morale per sentimento e la morale per dovere si posson chiamare forme inferiori e incoscienti della religiosità.

4. — È necessario, infine, ripetere che i rapporti fra morale e religione, riguardano questa seconda nella sua manifestazione interiore-privata, non nella sua forma pubblica-storica, di organizzazione sociale. Le forme nelle quali le società si sono storicamente organizzate furono e sono diverse: la chiesastica o clericale, la militare, la industriale, la operaia; ma il passaggio dall'una all'altra, epperò la sostituzione della disciplina e organizzazione laica alla clericale, non può intaccare la natura e la fonte della vita religiosa, intesa come vita interiore-privata e complesso di credenze in cui essa vita si oggettiva. La vita religiosa serba sempre, come grado supremo o perfetto di vita, il suo valore di purificazione ed espansione dello spirito.

prof. GIOVANNI VIDARI.

Non conosco un maggiore e più triste sciupio della vita che quello di chi sopratutto e sempre si propone di essere astuto. — Che il mondo sia dei furbi può essere vero, ma è anche vero in tal caso che il mondo dei furbi si discolora anche per essi di ogni gioia verace, profonda e duratura, di ogni fascino leggiadro, di ogni idealità atta a ristorare l'uomo dalla fatica di vivere. — Chi sempre e in ogni cosa si preoccupa di serbare il vanto della propria furberia perde la genuinità sicura dei propri atti medesimi e diventa uomo abile, sì, ma a lungo andare artificiale e perciò vuoto. — Vuoto anche di gioie. — Maggior danno gli accade: che nella società che lo circonda non vede più ciò che in esa può essere buono ed onesto, cioè ingenuo: e cessano di sssere con lui confidenti ed espansivi gli uomini che serbano qualche cosa di nobile nell'animo. — Conosco molti uomini degni di invidia; ma sono tra quelli che dell'astuzia hanno usato come arma temporanea, non come sistema di vita. La furberia abituale polverizza le coscienze.

GIUSEPPE TAROZZI.

TRIBUNA DEL CŒNOBIUM

RISPOSTA INGENUA.

Cortese Direzione,

Le varie scuole della Critica — nel campo della *Letteratura evangelica* — nei loro inappellabili responsi non sono ancora d'accordo intorno all'età e paternità dei singoli scritti biblici, che pel Cristianesimo sono sacri documenti autentici, come si usa dire.

Intanto il signor Enrico Meynier gentilmente *rettifica* i dati che secondo la Critica discorde a lui pajono *certi*. Io m'inchino, senza fiatare, e ringrazio. Ah, sì! *si dovrebbe sapere!...* Ben detto! — Ma molto si ignora e molto si dimentica. Amen!

Però l'essenziale rimane ancora la mia *ingenua* domanda: *Chi ha visto Gesù Cristo risorto?* — Il signor Meynier candidamente mi risponde: L'han visto i suoi discepoli primi, e la Chiesa unanime ha prestato fede ad essi. Viva la Chiesa!

Qui dunque non si tratta di Cristica discorde; qui si tratta del valore di una testimonianza consacrata da due millennj.

Se vuoi salvezza credi a quel che dico:
Giuda morì coll'appiccarsi a un fico!

Questi versi scrissi io — quarant'anni fa, nel 1868 — in Lugano! L'autorità della Chiesa sia glorificata!

Ma se gli Apostoli primi han veramente *visto* Gesù dopo la crocifissione, bisogna che il suppliziato sia stato tolto dalla croce *vivo ancora!* Che se veramente fu deposto il corpo *esanime,* l'APPARIZIONE di Gesù si può spiegare in tre modi. Mi ascolti il signor Meynier.

1. Si tratta di una canzonatura? Stando alla Scrittura, quando le due *Marie* andarono, all'alba, al sepolcro per compiere pietoso ufficio, un *giovine* lor disse: «Voi cercate del crocifisso Nazareno? È risorto — Non è qui. Vedete, la tomba è vuota. Ite e recate la notizia ai discepoli suoi». Ciò fecero le donne?...

2. Non potrebbe essere una allucinazione? — Narra Marco (XVI. 9) che il Risorto apparve in prima alla *Maddalena,* dalla quale il Maestro aveva scacciati ben sette demonj. La povera donna non era del tutto normale, ed una *visione* all'anima piena di amore e fede era naturalissima, ed ancora lo è. E, secondo il testo, la buona donna recò la notizia incredibile agli amici, che non vollero crederla!

3. Una finzione simbolica è qui molto verosimile! — I discepoli, ritrovandosi dopo una breve dispersione, s'intesero... di far risuscitare «il Maestro» nell'animo degli ebrei, acciocchè il crocifisso Gesù diventasse il *Cristo....* col sussidio delle profezie ebraiche. Gli «Atti degli Apostoli»

(I· 25-26) fanno pensare che la «risurrezione» altro non sia che una mistificazione per il trionfo del Vangelo... messianico; non già per la dottrina del Nazareno incompreso!

Scelga il signor Meynier una soluzione — chè io non sono in grado di decidere, ed alla Critica non credo guari per il momento. Se il buon Giuseppe d'Arimatia, membro del Sinedrio forse, non salvò Gesù dandogli apparente sepoltura nel suo giardino, è certo che il Nazareno spirò in croce — nè più risorse. Ritengo che così realmente sia avvenuto; ma se la Chiesa ha *creduto* alla risurrezione ci avrà avuto la sua buona ragione. Celebrare ogni anno la *pasqua* non è forse simbolo della risurrezione della vita in primavera? Un bel simbolo pagano!

Ma io non mi sono *fermato* a nessuna scuola! Ho corso, anzi volato. Giorni sono ho, infatti, scritto un piccolo Libro — molto eretico — di otto capitoli: GESÙ E MAZZINI, che non so quando nè ove vedrà la luce. (1). Il bello è che nel *Cœnobium*, ch'ora mi giunse, trovo di essere molto vicino a E. Giran, a R. Ottolenghi, a F. Momigliano; e tuttavia discorde ancora. Il primo dà la vera personalità di Gesù, ma VEDE il *Cristo!* Il secondo non ammette il Messia nel Galileo, ma ESALTA il Giudaismo idealizzandolo. Il terzo riconosce che l'Ebraismo moderno non è più il Giudaismo, ma non percepisce la CRISTIANIZZAZIONE di esso per virtù degli Apostoli.

I *dati* della Critica sono scienza, ma non ogni scienza è perfetta. Anche la Intuizione può mostrare alla Critica la via. E il Gesù del mio cuore è desunto dalla Storia, senza la Critica e senza la Leggenda; non è il MESSIA, ma somiglia molto al GESU' del signor Giran.

Eccolo, nella sua estrema concisione:

1. Gesù — se *ebreo* di sangue — era anti-ebreo di anima, non antiromano. Non odiava nè Roma, nè Atene!

2. Gesù *non potè*, ne *volle* essere il *Cristo*: per aver pretesto fu calunniato. Pilato lo riconobbe innocente!

3. Gesù fu crocifisso perchè *pericoloso* avversario del Giudaismo, allora odiato. E l'odio era attirato dal carattere nazionale!

4. La dottrina di Gesù è tremenda *antitesi* del Mosaismo e del Profetismo. L'uno e l'altro sono ingiustizia ed esagerazione!

5. Gesù e Mazzini si *integrano* a perfezione nella dottrina e nella personalitá. L'uno crea l'Uomo, l'altro crea lo Stato!

6. Il Cristianesimo è negazione del *Vangelo* di Gesù, niente giudaico. Il Vangelo biblico è un adattamento medioevale-

7. Il Giudaismo si è *nobilitato* trasformandosi in Cristianesimo apostolico. Così si diffuse la Bibbia ovunque!

8. Il Cattolicismo (papale) è un *misto* di paganesimo e Mosaismo.

9. Il Mosaismo antico *rivive* nello spirito dei Gesuiti. Questi sono inquisitori, cosmopoliti sì, ma scaltri!

10. La Massoneria è uno spirito di Gesù che ha simbolo *ebràico*: il tempio di Salomone. Guasta però da tendenze politiche!

---

(1) Con questo volumetto io tento — senza astruserie scolastiche — di pervenire ad una conciliazione in una «sintesi superiore» invocata dal «Cœnobium». G. N .B.

La Critica odierna non ammette tutto ciò: lo so! Ma se il mio esiguo lavoro vedrà la luce, lo manderò al *Cœnobium*, e ciascuno potrà criticare; dopo aver letto questo passo:

« Capo III. — La Critica odierna, abbastanza oggettiva ed erudita, ci « fornirà la ragione ed il processo di formazione della leggenda evangelica, « la quale prima pareva opera divina. Essa ci esporrà, analizzata sotto ogni « aspetto, la personalità del CRISTO, il quale di esclusivamente giudaico « divenne una specie di integrazione, un Messianismo novello, cosmopolita « quasi. Ma la Critica non ci darà tanto presto la vera personalità di Jesciûa: « per la semplice ragione che essa esercita la sua perspicacia sulla Bibbia... « in mancanza di documenti storici.

La Critica difficilmente perverrà a constatare che la personalità del « Nazareno venne sfruttata dagli Evangelisti, che non seppero o non vol- « lero comprendere il Maestro. Se ciò potesse fare, un giorno, la Critica, « il mondo riconoscerebbe che alcuni ebrei dopo il supplizio sul Golgota, « commisero una « usurpazione », e su questa fondasi il grande movimento « che si chiama « Cristianesimo » (1). Il Maestro che fu crocifisso, veramente « superiore al Messianismo, non pensò a fondare un Cristianesimo, e se « fosse redivivo in carne ed ossa, *protesterebbe* contro l'opera degli Apo- « stoli, degli Evangelisti, dei Padri, dei Concili, e dei Vescovi, dei Lute- « rani, dei Gesuiti.

« La Critica dovrebbe provare che gli Apostoli compresero la dottrina « del Nazareno prima della sua scomparsa; e ciò non le è possibile, mentre « più facile sarebbe provare che i discepoli e il popolo poco ne hanno « capito. Dovrebbe poi provare che i compilatori degli Evangeli erano « persone scrupolose e concordi; mentre risulta invece che affastellarono « racconti di miracoli impossibili e di gesta inverosimili; che anzi mani- « po'arono la biografia di Jesciûa, attagliandogli parole di profetti vaghissime « e che urtano con lo spirito anti-giudaico del Maestro. Dovrebbe accertare « che i primi filosofi e teologi cristiani non confusero il Genio evangelico « (di Gesù) col Cristo aspettato dal Popolo eletto e tribolato: il che essa « non farà mai!

« Lasciamo dunque la Critica odierna fare il comodo suo: della sua « luce dobbiamo fare a meno se vogliamo rintracciare la personalità del « Maestro di Nazareth, pur rimanendoci a grande distanza ».

Questo esordio al Capo III dice al signor Meynier ch'io non son fermo ad una scuola, ma vado per la strada mia — zoppicando un po' — ad una meta ben luminosa.

Dresda, 16 *Marzo 1909*,

G. N. Bresca.

---

(1) Perchè mai tra Pietro e Paolo tanta discordia? Il Messianismo doveva logicamente rimanersi « ebreo », giudaizzante almeno. Ma Saullo con geniale « emancipazione » della mente e del cuore inventò un « Cristo » per tutti, anche pei gentili, per gli incirconcisi, però sempre « mezzo-ebreo », con tanto di avversione alla civiltà greco-romana. No, il Nazareno non è il Cristo degli Apostoli!

NOTE A FASCIO

Dal 3 al 7 Agosto avrà luogo a Ginevra il VI **Congresso Internazionale di Psicologia.** Il Comitato organizzatore è così stabilito: Th. Flournoy, presidente; P. Ladame, vice-presidente; Ed. Claparède, segretario generale; L. Cellérier, tesoriere; E. Yung. I relatori dei temi proposti alla discussione sono stati pregati di mandare per tempo le proprie Relazioni perchè possano essere stampate e comunicate ai membri inscritti, che avranno così modo di preparare le loro osservazioni e obbiezioni con conoscenza di causa. Ciò permetterà ai relatori di riassumere brevemente i loro lavori e lascerà ai Congressisti il tempo per una discussione feconda.

I temi proposti sono i seguenti:

QUESTIONS GÉNÉRALES. — 1. *Les sentiments.* Rapporteurs: MM. le prof. O. Külpe (Würzburg) et le Dott. P. Sollier (Paris). — 2. *Le Subconscient.* Rapporteurs: MM. les prof. M. L. Desoir (Berlin), P. Janet (Paris) et Morton Prince (Boston). — 3. *La mesure de l'Attention.* Rapporteurs: MM. les profess. M. L. Patrizi (Modène) et Th. Ziehen (Berlin). — 4. *Psychologie des Phénomènes religieux.* Rapporteurs: MM. les prof. H. Höffding (Copenhague) et J. Leuba (Bryn Mawr).

QUESTIONS SPECIALES. — Psycho-Pédagogie: — 5. *Classification psycho-pédagogique des arriérés scolaires.* Rapporteurs: MM. le Doct. O. Decroly (Bruxelles), le prof. G. C. Ferrari (Bologne), le Dott. Th. Heller (Vienne), le prof. L. Witmer (Philadelphie). — 6. *La Méthodologie de la Psychologie pédagogique.* Rapporteur: M.lle le Docteur I. Ioteyko (Bruxelles. — *Psycho-Zoologie*: — 7. *Les tropismes.* — Rapporteurs: MM. le Docteur Bohn (Paris), les prof. Fr. Darwin (Cambridge), H. S. Jennings (Baltimore) et J. Loeb (Berkeley). — 8. *L'orientation lointaine.* Rapporteurs: M. le prof. A. Tauzies (Perigueux). — PSYCHO-PHILOSOPHIE: — 9. *La perception des Positions et Mouvements de notre corps et de nos membres.* Rapporteurs: M. le prof. Bourdon (Rennes).

Le adesioni al Congresso saranno inviate, accompagnate da L. 20, al tesoriere Sig. L. Cellerier, Montchoisy, Ginevra; per informazioni rivolgersi al segretario generale, 11, Avenue de Champel.

Gl'inglesi onoreranno la memoria di **John Bunyan** (1628) dedicandogli una finestra istoriata dell'Abbazia di Westminster. Si pensi che l'anabatista autore del *Pilgrim's progress* rifiutò costantemente di uniformarsi agli usi della Chiesa Anglicana da lui combattuta vigorosamente nelle sue predicazioni, che perciò passò 12 anni della sua vita in prigione. *Pilgrim's progress* — un'allegoria mistica sulla lotta dell'uomo contro

il peccato — valse all'autore fama universale. Nel 1901 un esemplare della prima edizione raggiunse il prezzo di 36.875 fr. È tradotto in francese col titolo di *Voyage du pelerin.*

Per la cultura storico-filosofica. — L'editore Remo Sandron inizierà, a lato della sua bella raccolta sull'*Indagine Moderna,* quella dei *Grandi Pensatori,* in cui troveranno posto delle accurate monografie sulla storia della filosofia. Per un accordo col Fromman egli potrà valersi degl'importanti volumi che fanno parte della « collezione di monografie sui classici della filosofia » pubblicata da quell'editore; ma molti saranno originali.

Sono già annunziati: *Antonio Rosmini* di Billia L. Michel.; *Vincenzo Gioberti* di Giov. Calò; *Bertrando Spaventa e l'heghelismo in Italia nel sec.* XIX di Giov. Gentile; *Giambattista Vico* di G. Lombardo Radice; *Tommaso Campanella* di Ed. Solmi; *Giordano Bruno* di F. Tocco, ecc.

La Lega Democratica Nazionale vuole affermarsi con una serie di *Letture* che avranno « un severo scopo di educazione, di critica della vita italiana contemporanea, di esame dei più gravi problemi che si presentano all'opinione pubblica impreparata ». Angelo Crespi ha promesso di tenere tre conferenze. Nell'una parlerà di *Mazzini* cercando qual'è il valore storico e il posto della personalità e della fede del grande agitatore, in rapporto all'aspetto religioso dei problemi politico-sociali. Seguirà l'*Evoluzione e le tendenze della moderna democrazia:* analisi dei vari problemi e partiti attuali e critica del carattere esclusivamente negativo e puramente transitorio della democrazia sociale areligiosa. Nella terza: *Il problema religioso della moderna scienza dell'educazione,* tratterà del problema centrale di una democrazia ricostruttiva.

Nello stesso ciclo di Letture del 1909 don Romolo Murri tratterà della *Missione della Terza Italia* e dell'*Italia politica immorale* e Tommaso Gallarati Scotti de *Le tradizioni del pensiero italiano e la nostra eredità spirituale.*

L'Editore del *Sunday Strand,* in seguito ad un articolo del Rev. W. A. Cornaby, il quale vorrebbe fosse bandita in tutto il mondo una crociata contro il difetto della preghiera (prayerlessness) — ha aperto un'inchiesta sulla dimanda: **La preghiera fa veramente difetto nelle Chiese?** Ad essa hanno risposto John Kennaway, Gascoyne-Cecil, D. Horton, D. Wardlau Thompson, David Brook, consentendo nell'opinione del Cornaby, mentre il D. Glover preferirebbe alla preghiera la diretta comunione con Dio.

È escito il primo fascicolo della **Rivista di Filosofia Neo-scolastica** pubblicata per cura di un gruppo di studiosi. Segretari di redazione il D.r Giulio Canella e il Padre Agostino Gemelli. — La nuova rivista si propone di volgarizzare, con scritti sintetici ed accessibili anche alle persone che non si occupano più specialmente di filosofia, il pensiero della Scolastica. « Che se ci si chieda — scrive la Redazione dopo una larga esposizione del suo programma — perchè noi ritorniamo proprio alla Scolastica, e non tentiamo una sintesi nuova meglio rispondente ai bisogni ed alle esigenze di un'epoca assai diversa dai secoli lontani

del medio evo, noi rispondiamo che, lungi dall'ambire di andare in traccia di novità per amore del nuovo, noi accettiamo ben volentieri la sintesi scolastica che spontaneamente si afferma ringiovanendo; lieti che, attraverso ad esigenze mentali così profondamente mutate, i risultati di una speculazione ormai matura si riallaccino alla corrente, per poco interrotta, del pensiero tradizionale, a cui, fin da quando primamente lo Stagirita lo ridusse a corpo di dottrine, lo spirito umano torna sempre quando sente il bisogno di progressi veri e duraturi, come volentieri torna il viandante alla vecchia strada maestra, disilluso delle apparenze fallaci di nuovi viottoli tortuosi.

Il primo Concorso della « Rivista di Filosofia Neo-Scolastica ». — La Rivista di Filosofia neo-scolastica invita tutti i suoi lettori a trattare il seguente tema: *La teoria della conoscenza in S. Tomaso d'Aquino.* Il Concorso si chiude il 31 Dicembre 1909 alle ore 12. Il lavoro giudicato il migliore farà parte della Biblioteca della Rivista, e l'autore ne riceverà in dono 100 copie stampate o, se meglio desiderasse, il valore corrispondente in denaro. Redazione ed Amministrazione della « Rivista di Filosofia neo scolastica, » Firenze, Via del Corso, 3.

Un'Accademia Universitaria Cattolica è stata organizzata a Madrid con l'appoggio e sotto il patronato di quel vescovo.

All'Accademia delle Scienze di Bologna si è aggiunta una classe di scienze morali a quella di scienze fisico-matematiche e biologiche. La prima seduta delle due classi riunite ha avuto luogo sotto la presidenza del Prof. Augusto Righi.

È noto il disgraziato accidente che è costato la vita a **Catullo Mendès**, uno degli scrittori più noti e più fecondi del nostro tempo. Fondò a 18 anni la *Revue Fantaisiste* nella quale collaborarono Teodoro de Banville, Baudelaire, Daudet, Théophile Gautier, Arsene Houssaye, Champfleury, Aurélien Scholl. Con François Coppée, Armand Silvestre, Verlaine, Mallarmé, Sully Prudhomme, Wiliers de l'Isle-Adam, incominciò nel 1865 la pubblicazione del *Parnase contemporain,* che ebbe a presidente onorario Leconte de Lisle. Catullo Mendèz come poeta riassume tutti i difetti e tutte le qualità della Scuola Parnassiana. Fu romanziere, autore drammatico e critico, novelliere e giornalista. Fra le sue opere poetiche sono notevoli *Philomela,* l'*Hespérus,* le *Contes épiques,* le deliziose *Soirés moroses,* l'*Intermède, La grive des vignes,* le *Poésies nouvelles.* Tra le prose, *Folies amoureuses, Roi vierge, Vie et mort d'un clown, Tous les baisers, Iles d'amour, Monstre parisiens, Divine aventure.* Scrisse per il teatro *La part du roi, Les frères d'armée, Capitan Fracassa, Fiammette, Les mères ennemies, La femme de Tabarin, Scarron* e quella *Santa Teresa* la cui prima rappresentazione in Italia è stata annunziata prossima all'*Argentina* di Roma.

Era nato a Bordeaux nel 1841 e nel 1866 aveva sposato la figlia di Théophile Gautier, Judith, anch'essa nota scrittrice.

In un articolo del *Temps* a lui dedicato Adolphe Brisson caratterizza così il talento del poeta:

« Aucun de ses ouvrages n'est indifférent; aucun d'eux n'obtient cette faveur durable, ce triomphe populaire que tout auteur ambitionne secrètement; ils renfermaient, si l'on

peut dire, trop de beautés littéraires, des beautés trop éclatantes, trop touffues, trop de beaux vers et en trop grande quantité. Les spectateurs étaient étourdis, accablés, aveuglés par l'éblouissement de ce feu d'artifice. Ils n'y voyaient plus clair, ne discernaient plus l'idée dans l'étincellement de la forme. Ils avaient presque envie de crier grâce. Peu à peu se dressait, à leurs yeux médusés, l'idole du Mot, l'idole parnassienne, dont Mendès, après Banville, fut le grand-prêtre. Ils eussent voulu, de temps en temps, un repos, dix phrases toutes simples, sans épithètes, sans ornements, sans lyrisme. Le poète ne tenait pas assez compte des exigénces terre à terre de la foule, qui est surtout sensible aux qualité d'ordre, de logique, de clarté et ne s'intéresse aux tableaux qu'on lui présente que si les plans en sont nettement eclairés et définis. Il ne parvint pas complètement à la conquérir. Mais il eut pour lui le suffrage des artistes, leur profonde estime; mieux que cela : leur tendresse. Ils l'aimaient parce qu'ils se sentaieint aimés par lui exclusivement, éperdument ».

A quarantasette anni è morto il **Prof. Rauh** che insegnava filosofia alla Sorbonne. Era noto per i suoi studi di psicologia e di morale. Lascia un *Essai sur le fondement de la morale*, e un trattato de la *Méthode dans la psychologie des sentiments*. — La Sorbonne ha perduto anche il Professore di Filosofia **Egger** figlio del celebre ellenista.

Una conferenza su Lamennais.

Sotto gli auspici di Anatole France e di Gabriele Séailles, si è costituito un Comitato per inalzare un monumento a Lamennais; ed in tale occasione è stato letto pubblicamente un dramma di Jules Princet, *Lamennais*, e la lettura è stata preceduta da un discorso di Paul-Hyacinthe Loyson, segretario generale del Comitato.

Dopo aver lamentato che la leggerezza della democrazia lasci talvolta in un silenzio ingrato i martiri della libertà, servendo così i rancori di Roma, osserva che un tal fatto trova delle attenuanti per quanto concerne Lamennais. E invero è questi uno degli scrittori di genio, le cui opere cadono col loro tempo, perchè lo afferrano con passione, fanno un tutto con esso, e non se ne staccano più; oltre di che, il carattere di lui parve strano nella sua ingenuità, e la sua via parve spezzata nella sua logica.

La religione di Lamennais ebbe sempre la sua ragion d'essere nella destinazione sociale; nè egli si contentava della salute individuale delle anime, ma aveva sete della salute del mondo.

Nella prima fase della sua vita, fu il Papa la sua mistica chimera; la seconda fu il popolo, e non ebbe più diritto di abbandonarla.

Precursore di apostoli e di scrittori, precorse pure gli eventi; e la stessa Chiesa che lo scomunicò, ha portato al compimento le aspirazioni di lui, profeta di sventura per essa. Ma egli fu anche profeta della Democrazia; e perchè non sia pure per questa un profeta di sventura, s'inalzi fra noi l'immagine di Lamennais, e il libero pensiero non rinneghi il più sublime de' suoi servi. Se egli ebbe fede in Dio, e proclamò nel suo ultimo istante l'immortalità dell'anima, noi sappiamo che il suo Dio non ha nulla che fare con un idolo, e che l'anima sua fu abbastanza bella per meritare di non morire.

« Messieurs », — disse il Loyson, chiudendo il suo discorso — « de « par sa volonté expresse, vous le sa- « vez, Lamennais fut enfoui dans la « fosse commune, à même cette ar- « gile équivoque et grasse, vraie « boue de cadavres, qui mêle un « mort à la foule des morts. « Faut il « mettre une croix? » demanda le fos- « soyeur à l'exécuteur testamentaire. « Et par la bouche du survivant : « Non! » fut la réponse du cercueil. « Epouvantés, scandalisés ou rica- « neurs, les catholiques en prirent oc- « casion pour triompher : c'était là « le point de chute final où devait « s'abîmer le « damné », l'aboutisse- « ment de la spirale de Dante!...

« Hé bien, messieurs, l'ignominie « de cette sépulture se confirmerait « symboliquement si par l'impiété de « notre ingratitude, nous condamnions « Lamennais à la fosse commune de « l'oubli. A nous de prétendre que « cette fin lugubre est la plus splen- « dide de toute l'histoire, la seule qui « l'emporte, par le renoncement de « toutes les parcelles de l'égoïsme, « sur la beauté de la mort du Christ, « des saintes légendes : à nous de « prouver que Félicité de Lamennais « s'est enseveli lumineusement dans « le cœur vivant de l'humanité. »

I Giapponesi fanno propaganda di buddismo anche in America. — La propaganda giapponese in America emana dalla scuola buddista la più influente del Giappone, la scuola razionalista di Shin alla quale oggi aderiscono più della metà delle scuole giapponesi. La scuola di Shin ripudia la credenza in un dio personale, rigetta le cerimonie religiose, insiste sulla stretta osservazione di tutti i doveri sociali e di tutte le virtù umanitarie, accorda ai suoi preti molte libertà, pure accentuando fortemente il carattere buddista e cercando d'impregnare la vita moderna del suo spirito. Nel 1905 il rev. Kentok Hori intraprendeva l'opera di propaganda a Boston; nello stesso anno un Santuario centrale per i Buddisti giapponesi si elevò in California; nel febbraio 906 i giornali annunziarono l'inaugurazione di un nuovo tempio buddista a San Francisco e la fondazione di una Rivista buddista. Presentemente i Giapponesi si occupano attivamente della fondazione di scuole organizzate secondo i principi buddisti. Un appello, lanciato dall'*International Buddhist Young Men's Association*, dice : « Di fronte allo stato attuale delle cose, noi, giovani buddisti del Giappone, siamo animati dal più vivo desiderio di diffondere in tutte le razze dell'universo la verità delle dottrine buddiste. La fondazione de l'International Budd. Young Men's Ass. è stato un primo passo verso la realizzazione del nostro ideale; il suo scopo è di costituire un legame tra tutti i Buddisti dispersi nelle varie parti del mondo, di preparare la loro unione, permetter loro di perfezionarsi e metterli in grado di lavorare su vasta scala al miglioramento del genere umano. Fratelli e sorelle, dimoriate in Asia, in America, o nelle altre parti del mondo, venite ed unitevi a noi! »

I Maomettani in Bulgaria. — All'epoca dell'ultimo censimento (1900) c'erano in Bulgaria 600 mila Maomettani, disseminati qua e là in tutto il paese tranne che nella Bulgaria centrale, dove da molto tempo non s'incontrano più i seguaci del Profeta. Dopo il 1900 il numero dei Maomettani va sempre più diminuendo e sembra probabile che fra non molti anni l'islamismo sarà

quasi interamente scomparso nella Bulgaria.

Le ultime scoperte archeologiche a Roma. — Gli scavi sul Gianicolo hanno messo in luce un tempio siriaco dedicato a Mitra. Il tempio, il primo scoperto, sebbene si supponesse l'esistenza di santuari siriaci in Roma, è intero nelle sue parti e nelle suppellettili. In un campo tra la via Prenestina e la Tiburtina, chiamato *fundus Bacculi* fino dall'XI sec. e dove sorgeva un tempio a Bacco, è stato rinvenuto un basamento circolare, composto di sette lastre a bassorilievo rappresentanti gruppi di Menadi o Bacanti, che intrecciano una danza. Le sculture pregevolissime sono di fattura greca, e appartengono, per giudizio del prof. Loewy, all'epoca neo-attica, cioè al IV secolo avanti Cristo.

Il Tempio siriaco sul Gianicolo e i templi persiani. — A proposito del tempio siriaco scoperto sul Gianicolo, il Dieulafóy ha fatto un parallelo tra questo e il monumento religioso mazdeista conosciuto nell'antichità col nome di *dajtiogatus*, all'Accademia delle Iscrizioni e Belle Lettere di Parigi.

Il Conferenziere ha rilevato che nell'uno e nell'altro caso vi sono due santuarii distinti e con disposizione identica, separati da un vasto cortile. In Persia uno di questi due santuari è l'*izechir-khan* (casa di preghiera) ove si fanno i sacrifici simbolici, sotto gli occhi dei mazdeisti riuniti nel cortile; il secondo, l'*ayadana* ha un sistema di doppie porte combinato in modo che è impossibile di scorgerne l'interno; in una sala speciale dell'*ayadana*, che si chiama *atechia*, brucia sull'*alechian* il fuoco sacro o *bahram*. Senza volere identificare il culto celebrato a Roma nei templi del Gianicolo col culto mazdeista, Dieulafoy ha rilevato che tuttavia il piano del tempio di Roma e quello dei templi mazdeisti coincidono così nell'insieme come nei particolari.

Ricerca di papiri. — Il Ministero ha autorizzato il prof. Schiaparelli, capo della Missione Archeologica italiana in Egitto, ad aiutare le indagini della Società italiana per la ricerca dei papiri greci e latini in Egitto, e a sorvegliare gli scavi papirologici nella concessione italiana di Eschmunèn, preparando e addestrando ad essi il giovane archeologico dott. A. Frova.

Per l'Egitto è partito pure Giacomo Boni, direttore degli scavi romani, per proseguire gli studi, in base ai documenti archeologici, sulle **Provincie dell'Impero Romano.** A questo scopo egli ha già visitate la Britannia, la Gallia, la Mauritania, la Numidia. Nel viaggio in Egitto gli sarà compagno l'inglese dott. Mond, naturalista ed egittologo.

Gacomo Boni si propone di riportare dal suo viaggio copioso materiale fotografico ed archeologico e riferirà, per sommi capi, dei suoi nuovi studii, in pubbliche conferenze, che si inizieranno a Roma nel Collegio Romano.

Il Congresso archeologico in Egitto, che si tiene al Cairo e ad Alessandria si occupa delle questioni che concernono l'intero campo archeologico classico sino all'epoca bizantina. Di grandissima importanza le comunicazioni e le discussioni sulle nuove scoperte papirologiche e sui manoscritti biblici recentemente scoperti.

Michele Kerbaker, l'illustre professore sanscritista, ha pubblicato la intera traduzione di un dramma indiano, **Il Carrotto di argilla** di Cûdraka. I due primi atti del dramma furono tradotti dallo stesso Kerbaker fin da trent'anni fa. Il *Carretto di argilla* è una specie di poema drammatico rappresentativo della società indiana sul primo florire del buddismo e può considerarsi come il più antico e celebrato nella letteratura drammatica indiana. Di questo possente dramma di Cûdraka die' una versione francese il Regnauld; due versioni ci sono in inglese, l'una del Wilson e l'altra del Ryder; tre in tedesco, del Böhtling, del Fritze e del Kellner; una versione danese del Brondes; una in ispagnolo. La prima versione italiana è questa di Michele Kerbaker.

La Rivista Filosofica e la Rivista di Filosofia e Scienze affini, hanno cessate le loro pubblicazioni fondendosi in una nuova rivista che è intitolata **Rivista di Filosofia.** — La nuova Rivista che darà in appendice distinta dal testo gli *Atti della Società Filosofica Italiana,* ha un Comitato di Direzione composto dei prof. *A. Faggi, E. Juvalta, A. Levi, G. Marchesini, G. Vailati, L. Valli, B. Varisco;* è pubblicata dall' Editore A. F. Formiggini di Modena.

Le esperienze del Lœb e la longevità. — Il biologo americano J. Lœb ha pubblicato una Memoria assai interessante sulle cause della morte naturale. Le esperienze da lui fatte porterebbero a questa conclusione: Se si potesse abbassare un po' la temperatura interna dell'uomo — la quale resta costante quale si sia la temperatura dell'ambiente — la longevità dell'uomo ne sarebbe notevolmente aumentata. L'abbassamento di un solo grado permetterebbe una vita due volte più lunga della media attuale.

In una serie di conferenze, **Foi et Vie,** che si tengono a Parigi ed hanno lo scopo di costituire un centro di larga coltura morale e religiosa, Philippe Godet parlò diffusamente sul bene ed il male fatto da J. J. Rousseau.

In memoriam. — Con reverente pensiero, gli eredi del nome e delle virtù del conte prof. Alessandro Volta juniore hanno raccolto in una signorile edizione gli omaggi che gli Istituti scientifici, i Colleghi, gli amici ed i discepoli hanno voluto rendere all'egregio estinto. Noi che lo avemmo per lunghi anni amico amato e stimato, annunciando questa pubblicazione, ci compiacciamo di rivolgere dalle pagine della nostra rivista, ch'egli salutò sin dagli inizi coi più cordiali augurî, un memore pensiero, allo scienziato, all'educatore e all'uomo squisitamente buono e valoroso che nella sua sincera modestia portò con decoro il nome glorioso dell'avo immortale.

Un vocabolario della lingua filosofica italiana.— Benedetto Croce, rispondendo ad alcune considerazioni di Giovanni Papini sull'opportunità di leggere, più che ora non si faccia, i vecchi libri italiani, scrive così ne *La Voce* (il nuovo giornale di Giuseppe Prezzolini al quale facciamo in ritardo i nostri augurî, solo perchè ne ricevemmo in ritardo i primi numeri): « Non sarebbe il caso di fare un vocabolario della terminologia filosofica italiana? Non già un dizionario filosofico, come ce ne sono tanti, che consista in una enci-

clopedia filosofica, ma un vero e proprio vocabolario che raccolga dai nostri scrittori antichi e moderni le parole con cui si designano filosoficamente le operazioni dello spirito e le forme del reale; e un vocabolario *storico* che abbracci la produzione speculativa italiana dal secolo decimoterzo a tutto il decimonono? »

Un vocabolario di questa sorta avrebbe, secondo il Croce — e noi siamo completamente del suo parere — l'utilità di una ricerca storica e costituirebbe un contributo alla storia della lingua italiana. Avrebbe inoltre un'utilità pratica, offrendo un materiale adoprabile e concorrendo a promuovere il ricollegamento dello spirito italiano alla tradizione nazionale, e al tono nazionale del discorso. Lo studioso che volesse menare a termine tale lavoro dovrebbe formare anzitutto, per suo uso, la serie dei testi di lingua filosofica, dai dugentisti e trecentisti fino a Rosmini, Gioberti e Spaventa o, se si vuole, sino ai più moderni; e andarli spogliando a poco, a poco. Messo insieme lo schedario, ricco di luoghi testuali degli autori spogliati, dovrebbe passare a cercarne le fonti nella terminologia greco-latina, bizantina e scolastica, e poi in quella francese, tedesca e inglese e ricostruire i lineamenti della storia di ciascuna parola. Lo spoglio dei migliori vocabolari generali (del Manuzzi, della Crusca, ecc.) controllerebbe poi il lavoro già fatto.

Sarà lecito sperare — conclude il Croce — che qualche laureando o laureato, invece di dissertare per la millesima volta su Socrate e sulla Cosa in sè di Kant, raccolga il tema che qui s'indica e, sotto le modeste forme di una ricerca da vocabolario, viva per qualche anno e ci faccia vivere tra le intime vicende del pensiero italiano sorprese nella storia delle parole?

Lhasa: La Città santa dei Lama — Ne parla Arcangelo Ghisleri in un interessantissimo articolo pubblicato nell'*Emporium* di febbraio. Dopo essere stata vsitata nel medio evo e ne' tempi moderni da diversi gesuiti nel XVII, da parecchi cappuccini nel XVIII, la città santa dei Lama rimase per tutto lo scorso secolo inaccessibile agli europei. Soltanto i preti lazzeristi Huc e Gabet vi poterono penetrare e soggiornare per alcune settimane nel 1846. Il Padre Ippolito Desideri, gesuita pistoiese, aveva raggiunto nel 1716 la capitale del Tibet venendo dall'India; e studiò in uno dei conventi dei Lama, scrivendone la relazione che fu ceduta manoscritta nel 1876 al colonnello Yule per essere pubblicata nella collezione Hackluyt di Glasgow. La Biblioteca Nazionale di Firenze ne possiede una copia e di essa si valse Carlo Puini per gli studi da lui pubblicati, auspice la Società Geografica Italiana (1904). Ma sino alla spedizione inglese del 1904, che il Ghisleri riassume nelle sue principali fasi, le notizie avute della città misteriosa ci vennero più specialmente da buddisti asiatici.

Il corrispondente del *Times*, che accompagnava la spedizione anglo-indiana, descrisse il paese con la vivezza di un'istantanea; ma ben altrimenti suggestive e più particolarmente adatte a farci *sentire* l'ambiente sono le relazioni dei pellegrini che poterono penetrare nell' intimo delle cerimonie e della vita religiosa della città inaccessibile.

Secondo il mongolo burlato Narzunoff, la popolazione della città santa del Tibet orientale non supera le 10 mila anime; ma da 15 a 16 mila

monaci abitano i tre celebri conventi di Braibum, Sera e Galdan. La relazione del Narzunoff — che fu tre volte a Lhasa per incarichi e missioni avute presso il Dalai-Lama — ha tutto il candore dei racconti primitivi dei missionari francescani del medio evo.

Che cosa sia la religione dei Lama del Tibet non è facile stabilire in poche parole. Lo scrittore del *Times* si è bene occupato di penetrarne lo spirito e di rettificare molti presupposti errati. Si credeva che il Buddismo del Tibet fosse il legittimo erede del Buddismo predicato dal Maestro alle popolazioni del Bengala, ma sembra che esso *non abbia più la menoma analogia con la pura ed austera dottrina predicata da Gatauma.*

Ciò che caratterizza il Lamaismo è sintetizzato plasticamente nella sproporzone che colpisce ogni visitatore tra la ricca residenza del Dalai-Lama e le misere abitazioni della popolazione laica. « Le casupole ammucchiate a due chilometri lontano dal Potala, dietro la corona d'alberi e giardini che lo circonda, accentuano — scrive il citato scrittore — l'abisso che separa il popolo dai preti del Tibet. Il Potala, con la terribile santità inaccessibile che vi alberga, come in una fatale reclusione, simboleggia la loro potenza mostruosa e l'orgoglio che separa i monaci del Tibet da una religione che essi hanno prostituita. »

Intorno al modernismo. — Il parroco protestante Johannes Kubel ha pubblicato la sua *Geschichte des kathol'cischen Modernismus* (Tubingen, Mohr); J. Bourdeau raccoglie in un volume (Paris, Alcan) una serie di articoli già pubblicati nel « Journal des Débats » e intitola la raccolta: *Pragmatisme et modernisme;* Maumus nel suo volume *Les Modernistes* (Paris, Beauchesne) critica le opere recenti del Loisy, del Le Roy e il « programma dei modernisti italiani »; è ricco di riferimenti al modernismo ed alle sue concezioni teologiche un recente volume di Georges Michelet, professore all'Istituto cattolico di Tolosa, *Dieu e l'agnosticisme contemporain.* Del modernismo ragiona Giuseppe Prezzolini nel volumetto *Cos'è il modernismo* (Milano, Treves), e il prof. N. R. D'Alfonso ne *Il cattolicismo e la filosofia* (Roma, Loescher).

Il Congresso dei Modernisti. — Si annunzia la convocazione di un primo Congresso internazionale dei Modernisti. Vi saranno ammessi i Modernisti di tutte le gradazioni: da coloro che credono di poter conciliare i dogmi cattolici con i postulati della scienza moderna a coloro che s'interessano semplicemente al problema religioso e al movimento modernista. Il Comitato provvisorio, che sta già elaborando il programma, si è già assicurato il concorso delle più spiccate personalità moderniste di ogni nazione. Il Congresso sarà tenuto a Parigi, o, più probabilmente, a Ginevra. Per schiarimenti e per adesioni rivolgersi al *Comité provisoire du I Congrès International des Modernistes,* 12, Rue Hugo de Senger, Ginevra.

Ignoramus o ignorabimus. — La serie delle Conferenze all'Università Popolare di Milano fu quest' anno inaugurata dal prof. Edoardo Bonardi. *Ignoramus* e *Ignorabimus,* disse il Conferenziere, sono due bandiere sotto le quali si combattono due eserciti; sono due parole di sfida e di battaglia. All'ombra dell'*Ignoramus*

combattono i seguaci convinti della scienza positiva; all'ombra dell'*Ignorabimus* si schierano i combattenti per il trionfo delle nuove teorie filosofiche; i contingentisti, i neo-mistici, i neo-cattolici, i pragmatisti. Dopo aver parlato delle numerose ultime scoperte della scienza, sopratutto nel campo della biologia, il Conferenziere criticò vivacemente le dottrine pragmatiste e non tacque la sua grande antipatia per la morale pragmatista, la quale — escondo lui — verrebbe a giustificare tutti i soprusi e tutte le oppressioni.

Darwin ed Haeckel. — Il primo centenario di Carlo Darwin (nato il 12 febbraio 1909) è stato celebrato ad Jena con una conferenza di Ernesto Haeckel intorno all'opera di Lamarck e di Darwin. In quel giorno ricorreva pure il 75° compleanno di Haeckel e tutte le riviste scientifiche e non scientfiche di Germania, dalla più aristocratica alla più popolare, hanno consacrato studi ed articoli al vecchio naturalista, ammirabile e glorioso lavoratore e scienziato, anche se le idee da lui propugnate siano destinate — come quelle di tutti i grandi sistematori — ad essere corrette o modificate dai progressi della scienza. Si scrisse che Darwin «è uno di quegli operai dell'edificio della scienza che tagliano la loro pietra con un coraggio infaticabile». Darwin non avrebbe potuto desiderare un collaboratore più infaticabile di Haeckel.

Negli *Enigmi dell'Universo* (1899) Haeckel prendeva congedo dai suoi lettori con parole di alta modestia. «A qual punto siamo noi pervenuti nella conoscenza della verità alla fine del XIX secolo?» scriveva egli. — «La risposta che io do a questa grave domanda non può naturalmente essere che *soggettiva* e *parzialmente* esatta; perchè la conoscenza che io ho della natura e la ragione con la quale io giudico della sua essenza obbiettiva sono *limitate* come quelle di tutti gli altri uomini. L'unica cosa ch'io rivendico e la confessione che ho il diritto di chiedere ai miei avversari anche i più accaniti, si è che la mia filosofia monista è *leale* in ogni suo punto, vale a dire che essa è l'espressione completa delle convinzioni a cui sono pervenuto con lo studio indefesso della natura proseguito durante tanti anni e con una meditazione assidua sul vero fondamento dei fenomeni naturali.»

Il Centenario di Darwin è stato degnamente celebrato a Ginevra all'Istituto di Scienze e all'Università. Il prof. Emile Yung ha schizzato una rapida biografia; John Briquet ha dimostrato che Darwin, come botanico, ha compiuto dei lavori di alto valore ed ha creato la biologia vegetale; e il prof. Hochreutin, parlando delle teorie dell'evoluzione e della biologia generale, ha mostrato quale influenza abbiano esercitato sullo sviluppo delle scienze naturali alcune delle teorie darwiniane. Edouard Claparède, direttore degli «Annals de Psychologie», ha parlato dei servigi che Darwin ha reso alla psicologia e Théod. Flournoy ha considerato Darwin come filosofo. Il Flournoy rilevando che Darwin si è arrestato all'agnosticismo, che non è mai stato ateo e mai ha scritto una parola contro la religione, ricorda una frase che si trova in una sua lettera: «Bisogna che ogni uomo creda e speri quello che può».

Les Idealistes. — È il titolo di un'Associazione iniziata a Bruxelles,

la quale, secondo il programma che riceviamo, ha per iscopo di lottare contro tutti gli abusi pubblici e privati; di tenere i propri membri al corrente di tutti i progressi intellettuali; di promuovere la coltura dei sentimenti morali; di lavorare a tutte le riforme sociali. L'Associazione eserciterà la sua attività in conferenze private e pubbliche, congressi, pubblicazioni, inchieste, creazione di opere nuove e partecipazioni a quelle già esistenti. La adesioni debbono essere indirizzate al signor A. Michel, segretario del gruppo di Bruxelles, 31, rue Keyenveld.

Loisy o la cattedra di storia delle religioni. — Con 19 voti contro 17 Alfred Loisy era stato scelto dai professori del Collegio di Francia per la cattedra di storia delle religioni rimasta vacante dopo la morte del Reville. Nonostante l'opposizione della stampa cattolica, il Consiglio dei Ministri ha ratificato la nomina del Loisy. Il «Soleil» scrive con rabbiosa intolleranza:

«Ma noi non protesteremo solo con la parole contro l'ingiuria che ci è stata fatta dalla chiesa protestante e dalla repubblica che la considera come religione di Stato: è una sfida, che noi raccoglieremo. Il sig. Loisy non ha diritto di portare la sottana e noi glie la strapperemo quando egli verrà ad insegnare nel Collegio di Francia».

Ma il Loisy, che ponendo la sua canditatura aveva dichiarato che la sua situazione personale rispetto alla Chiesa non doveva essere nè una raccomandazione, nè un'obbiezione per la sua nomina, e presentandosi come scienziato domandava che si esaminassero i suoi titoli come tale, conferma ancora una volta che nel suo insegnamento egli non agirà nè come apologista, nè come nemico della Chiesa. «Non è — ha detto — ad un innovatore che si offre una cattedra per un corso di storia; per un corso di storia occorre uno storico; orbene, io in tutta la mia vita mi sono sforzato di essere imparziale».

Il 18 Febbraio fu ricevuto all'Accademia francese il poeta **Jean Richepin**, il quale, facendo l'elogio del romanziere Andrea Thewriet, suo predecessore, ne approfittò per tessere l'elogio della lingua popolare.

È morto nell'età di 80 anni l'abate **Pietro Chanoux**, fondatore del giardino alpino detto *Cianusia*, dal nome di lui.

Il 21 Dicembre fu inaugurata al Cairo **la prima Università**, la quale si occupa specialmente dell'insegnamento delle letterature islamitica, inglese e francese; mentre l'altra che esiste da secoli, *El Aghar*, si dedica quasi esclusivamente allo studio dell'Arabo, del Corano e della filosofia.

Il premio annuo della Pace, fondato nel 1904 da M.me Camille Flammarion, presidente fondatrice della femminile Società La Pace e il Disarmo, è stato assegnato a Horace Thivet, per la grande attività spiegata dopo il 1905, particolarmente nel creare in Francia la prima Scuola della pace.

Al **Congresso delle Chiese battiste europee** tenutosi a Berlino il 3 Settembre 1908, i rappresentanti di oltre 600.000 membri votarono delle conclusioni, nelle quali, rallegrandosi che l'idea della pace vada propagandosi fra i cristiani, danno il benvenuto all'azione dei regnanti e

dei governi in favore della pace stessa, ed invitano le Chiese a pregare per questo fine, ed a promuover in ogni modo lo spirito di fratellanza e d'amore.

Intorno al nostro primo concorso. — La stampa si occupa con vivo interesse del Concorso bandito dalla nostra Rivista. (Vedi pag. 3 e 4 del presente fascicolo). Tra gli altri, Gaston Deschamps scrive nel *Temps* del 28 marzo: «Parmi les lettres que «le rétablissement des communica«tions postales m'a permis de rece«voir cette semaine, je signale une «communication du *Cœnobium*, re«vue internationale d'étude libérales, «que se publie à Lugano, dans la «Suisse italienne. Cette communica«tion me prouve que non loin du «cabinet de travail où fut écrit le «*Saint* de M. Fogazzaro, il y a des «foyers de vie intérieure. Là-bas, «sous l'influence d'un lac très sen«sible, dont les alternatives des troubles et de sérénité ressemblent aux «émois et aux recueillements des «âmes religieuses, on médite sur les «conflits de la science et de la foi, «et sur les luttes singulières que la «science soutient contre elle-même... «Bonne chance aux penseurs libres «et aux libres croyants, qui seront «tentés par cette concurrence loya«le. Celui qui resoudrait, une fois «pour toutes, la question proposée, «mériterait, non seulement une pal«me, une couronne et une bourse, «mais aussi des honneurs publics. «Car il serait véritablement un bien«faiteur de l'humanité.»

Dio, concepito come Bellezza. — Traduzione dall'inglese di El. P., - Casa Editrice del *Cœnobium*, Lugano.

Tutti coloro che s'interessano alle varie questioni di religione, di arte e di letteratura, apprenderanno con piacere la notizia che la nostra Casa Editrice ha pubblicato in elegante volume la traduzione italiana di una opera, che già ha avuto unanime consenso di lodi. In essa è esposta l'opinione che la futura Teologia sorgerà dalla dottrina della bellezza di Dio, e la forma e lo stile ne sono veramente elevati.

Un meccanismo umano. — Saggio di una nuova conoscenza letteraria dell'egregio professor Paolo Arcari, edito dalla Libreria Editrice Milanese, Via Broletto, 11, Milano.

L'opera è divisa in tre parti:

1. L'attività apprensiva; 2. L'intensità sentimentale; 3. La capacità di trasformazione teoretica.

GIUSEPPE RENSI, *redattore-capo*. - OTTAVIO ROVIDA, *gerente resp.*

Milano, 1909 — Stabilimento "LA COMPOSITRICE„ — Bastioni Volta, 15.

COCA BUTON

IL LIQUORE
CHE FORTIFICA

IL LIQUORE
DEGLI
INTELLETTUALI

ANTICA

RINOMATISSIMA

ECCELLENTE

SPECIALITÁ

Creata sui dettami dell' illustre igienista Senatore MANTEGAZZA

dalla Grande Distilleria a Vapore

GIO. BUTON & C., di Bologna

Premiata con 40 Medaglie, 5 Diplomi d' Onore, 5 Brevetti Sovrani
e l' unico GRAND PRIX all' Esposizione Universale di Parigi 1900

Effetti principali della COCA BUTON

Genera, aumenta e conserva le forze. Risveglia l'appetito e aiuta potentemente la digestione e l'assimilazione. Guarisce i disturbi di stomaco e di intestino Ripara le perdite di sostanza. Guarisce le conseguenze degli eccessi di lavoro e di piaceri. Protegge gli organi respiratori contro la tosse, l'influenza, la raucedine, ecc. Sviluppa, rinvigorisce e conserva il timbro e l'estensione della voce umana.

Molte contraffazioni infestano il mercato.

Per ottenere la **Coca Buton vera** *si consiglia di acquistarla in Bottiglie originali portanti al collo un nastrino di seta rossa e la fascetta di garanzia con la scritta:*

"imbottigliato dalla Casa produttrice"

ARNALDO CERVESATO

PICCOLO LIBRO
DEGLI
EROI D'OCCIDENTE

ROMA - Edizione della "Nuova Parola,, - ROMA

Un volume di circa 200 pagine. - Lire 2.

Eroe o mistico - Dedica a un eroe ignoto - Antigone - Socrate - Tacito - Marco Aurelio - Gesù - Maestro Eckehart S. Francesco - Dante - Shakespeare - Spinoza - Rembrandt Anquetil du Perron - Goethe - Shelley - Napoleone - Guglielmina Schroeder Devrient - Mazzini - Edgardo Poe Heine - Ruskin - Emerson - Pier Fortunato - Calvi - Spencer - Wagner - Ibsen - Elisabetta d'Austria - Cecil Rodhes - Garibaldi - Maria Spiridonova - Segantini - Ritratto del mistico ignoto.

Inviando cartolina vaglia di L. 2 all'Amministrazione della « Nuova Parola » - Casella Postale 468 - Roma - si riceve raccomandato il volume a domicilio.

Alcuni giudizi della Stampa.

Des medaillons gravés par un maître qui est en même temps un poète et un artiste. (*La Revue*).

Profili e scorci, rapide linee che abbozzano con energica sicurezza le figure degli originali. (*Il Pungolo*).

Libro che sarà la delizia dei buongustai. (*Illustrazione Popolare*).

Questo libro deve suscitare molte obbiezioni, poichè è tale da incontrarne sì nel campo religioso come nel positivista, e ciò si dovrà al nuovo verbo che esso ha voluto lanciare... ma è nobile il riportare i lettori verso una meno superficiale valutazione dell'idealismo e del culto delle idee assolute. (*Corriere d'Italia*).

Il libro d'un pensatore e d'un poeta. — Chi sa il valore di questi due vocaboli, aspirerà l'essenza di pensiero che le pagine racchiudono — Per molti saranno incomprensibili. (*Il Palvese*).

Il bel volume di Arnaldo Cervesato può figurare degnamente nella biblioteca di un amatore di libri originali. (*Cœnobium*).

CIÒ CHE ESSI LEGGONO

CENTOVENTI RISPOSTE ALL'INCHIESTA

PER LA

BIBLIOTECA D'UN LIBERO CENOBITA

Con prefazione illustrativa

di

ADOLFO FERRIÈRE

Parteciparono, tra gli altri, all'inchiesta:

HENRI MAZEL, PIO VIAZZI, PÉLADAN, ARNALDO CERVESATO, EM. DUPRAT, GOBLET D'ALVIELLA, ALBERT LECLÈRE, PAOLO ARCARI, FÉLIX LE DANTEC, GIULIO CAPRIN, JULES DE GAULTIER, HENRI DE REGNIER, RAFFAELE OTTOLENGHI, FELICE MOMIGLIANO, O. MALAGODI, ERMINIO TROILO, PAUL GAUTIER, G. VANNICOLA, MAX NORDAU, CH. RICHET, CH. GIDE, GABRIEL SÉAILLES, CORRADO CORRADINO, STEPHANE SERVANT, M. GORKI, ACHILLE LORIA, ETIENNE GIRAN, JEAN LAHOR, ROMEO MANZONI, G. P. LUCINI, LOUIS DUMUR, A. MARZORATI, NYANATILOKA, SILVAN LÉVI, J. E. RODO', GEORGE FONSEGRIVE, GIULIO VITALI, EMILIO ZANETTE, ALBERT GUÉNARD, AD. FERRIÈRE, FRANCESCO CHIESA, PAUL HYACINTHE LOYSON, J. J. DUPROIX, A. J. EDMUNDS, C. CALISSE, J. NOVICOW, PAUL BUQUET, ecc.

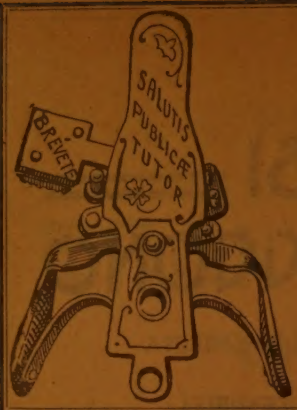
Parecchie risposte sono inedite perchè giunsero al «Cœnobium» ad inchiesta chiusa; tra le altre quelle di

ELLEN KEY, ANGELO CRESPI, GAETANI D'ARAGONA, GROPPALLI, G. B. PENNE, ecc.

La comprensiva prefazione di Ad. Ferrière non solo illustra l'inchiesta del "Cœnobium„ ma riassume benanco i risultati di inchieste consimili.

Un bel volume in-8 grande di 208 pagine . . . **L. 3,50**

Per gli abbonati al "Cœnobium„ franco di porto » **2,50**



VOLTA-PAGINE-AUTOMATICO

(Brevettato) **Zanoncelli** (Brevettato)

Necessario specialmente nelle biblioteche per evitare l'incivile e pericoloso uso della saliva.

Non più margini insudiciati.

In vendita presso tutti i Cartolai e Chincaglieri.

Si spedisce anche scrivendo alla Ditta **Zanoncelli & Levi** MILANO o LUGANO (Svizzera), al prezzo di Fr. **2** franco di porto ovunque.

La migliore

La più robusta

La macchina per scrivere

Remington

è sempre la più diffusa in tutto il mondo

TORINO
Cesare Verona

Filiali
nelle principali Città

Per gli **Estratti** *che i Collaboratori desiderassero dei loro articoli, è fissato per 50 copie il prezzo di L. 7 ogni foglio di 8 pagine. Con copertina L. 8,50.*

Per un numero diverso di copie o di pagine, prezzi in proporzione.

Sommari dei 6 Fascicoli della Seconda annata.

FASCICOLO I.

Cenobio Laico nell'Estremo Oriente, *Anesaki Masahar.* — L'attitudine Pragmatiste, *Em. Duprat.* — Il Cristianesimo è un Buddismo rinnovato? *Raffaele Ottolenghi.* — Le prologue du Quatrième Evangile et la Philosophie de l'Evolution, *Goblet d'Alviella.* — Evoluzione e Creazione, *Angelo Crespi.* — Note sur Eugene Carrière, *Marcel Hébert.* Simplicio, *Francesco Chiesa.* — Les Droits du Pathologique dans la Littérature et dans l'Art, *Dott. G. Dromard.* — Vanité des Vanités, *Stéphane Servant.* — Ignorabimus! *O. Malagodi.* — Fragmentes du quatrains de al Ghazalli, *Jean Lahor.* — A mia figlia, *Angelo Pizzorno.* — La librairie d'un libre Cénobite. — Intorno all'ignoto, *Gabriele Morelli.* — Nel vasto mondo, *Un cenobita.* — Pagine scelte, *Renan, Trojano* — Ermitage. — Rassegna Filosofica, *Felice Momigliano.* — Rassegna critica. — Pubblicazioni pervenute al « Cœnobium ». — Rivista delle riviste. — Tribuna del « Cœnobium ». — Note a fascio.

FASCICOLO II.

Il socialismo idealista, *Giuseppe Rensi.* — De l'unité des religions, *Hudry-Menos.* — L'insegnamento della filosofia e la scuola di cultura umana, *Felice Momigliano.* — A propos « du Referendum » du Cœnobium, *Paul Buquet.* — La dottrina dell'esoterismo religioso, *Balbino Giuliano.* — Sonnets: I. Homère; II. Eschyle; III. Sophocle; IV. Euripide; V. Virgile; VI. Juvenal, *Pierre Boz.* — Le refuge, *Louis Gatumeau.* — Cristo e Quirino, *Raffaelle Ottolenghi.* — Intorno all'ignoto: La teoria elettrica della materia, *Luigi Emanueli.* — La librairie d'un libre Cénobite. — Pagine scelte: La conversione di *Roberto Ardigò.* — Le panthéisme de Pierre Loti, *Henry Bordeaux.* — Rassegna critica. — Pubblicazioni pervenute al « Cœnobium » — Rivista delle riviste. — Tribuna del « Cœnobium ». — Note a fascio.

FASCICOLO III.

Il Buddismo secondo un Buddista, *C. Jnarajadasa.* — La nouvelle formule du matérialisme, *Paul Buquet.* — Il filosofo Pietro Ceretti, *Pasquale d'Ercole.* — Per un Cenobio Laico: Sainteté, Vérité, Beauté, *B. O. L. D.* — Il primo eremitaggio buddista in Europa, *Nyanatiloka.* — L'ideale delle passioni ed il razionalismo, *Eugenia Lebrect Vitali.* — Una bibliotheque d'élite, *Albert Guénard.* — Le due voci eterne, *Raffaele Ottolenghi.* — Dai profili degli autori preferiti, *Pierre Boz.* — La librairie d'un libre Cénobite. — Pagine scelte, *Giulio Lazzarini.* — Rassegna filosofica, *Felice Momigliano.* — Pubblicazioni pervenute al « Cœnobium ». — Rivista delle riviste. — Tribuna del « Cœnobium »: Il pragmatismo e la filosofia dell'assoluto, *Angelo Crespi e G. R.* — Una lettera di *Lord Avebury.* — Note a fascio.

FASCICOLO IV.

Il Cristo di Alfredo Loisy, *Angelo Crespi.* — L'importance des phénomènes métapsychiques, *Laura I. Finch.* — Realtà e Oggettività, *J. Denham Parsons.* — Il buddismo e i suoi critici, *M. Anesaki.* — Rudyard Kipling intimo, *Angelo Flavio Guidi.* — L'ipotesi dell'evoluzione, *Guido Chialvo.* — La religion de la science, *Eliphas Lévi.* — Dissonanze, *Natano il Savio.* — Le large, *Charles Fuster.* — Dai profili degli autori preferiti, *Pierre Boz.* — Religione e scuola alla Camera Italiana dei Deputati, *D. L. M.* — Nel vasto mondo: Intorno alle crisi religiose, *M. C.* — Intorno all'Ignoto: Fede e miracolo, *Soter.* — Documenti e ricordi personali: Lettere inedite di Ausonio Franchi a Ch. Renouvier. — Pagine scelte: Gibbon e il Cristianesimo; Immortalité di *M. Maeterlinck.* — Rassegna bibliografica. — Rassegna critica. — Rivista delle riviste. — Tribuna del « Cœnobium ». — Note a fascio. — La fusione della *Nuova Parola* col *Cœnobium.*

FASCICOLO V.

Les Christianismes professés et la conscience moderne, *Etienne Giran.* — Guardando all'orizzonte, *Arnaldo Cervesato.* — Le problème du mal, *Louis Prat.* — Ebrei in Italia ed Ebrei in Russia, *Felice Momigliano.* — I filosofi greci prima di Platone alla luce della sapienza dei misteri, *Rudolf Steiner.* — La metafisica di Henri Bergson, *Angelo Crespi.* — L'uomo e l'infinito, *Dott. Antioco Zucca.* — Influenza delle religioni sulla civiltà, *Prof. G. B. Pini.* — Henriette Renan, *O. Maria Barbano.* — L'idealità religiosa di Quirico Filopanti, *Edoardo Frosini.* — Verità ed unità, *Leone Luzzatto.* — Intorno all'ignoto: Tutto è energia, *R. Gaetani d'Aragona.* — Nel vasto mondo: Point Loma. — Pagine scelte: Dio e il socialismo. — La vita spirituale, il socialismo e i conventi. — Il cenobitismo. — La decadenza del cristianesimo. — L'autonne. — Rassegna bibliografica. — Pubblicazioni pervenute in dono al « Cœnobium ». — Rivista delle riviste. — Note a fascio.

FASCICOLO VI.

La conscience moderne, *Etienne Giran.* — Risposta del prof. B. Labanca all'avv. Raffaele Ottolenghi, *B. Labanca.* — Monisti e Dualismo, *J. Denham Parsons.* — Vers le progrès moral, *Hélène Claparède Spir.* — La seconda morte, *Carlo Pascal.* — La vie et la pensée dans leur cours évolutif, *H. Estienne.* — La religion de l'action, *Ed. Platzhoff-Lejeune.* — Qualche cadenza, *G. Vacanicola.* — Thaumaturges et Bateleurs, *Dott. R. Penel.* — Episodio (Versi), *Antonio Ghislanzoni.* — Essai sur l'éducation d'après les idées modernes, *Isabelle Bugnion.* — Intorno all'ignoto: La religione dell'avvenire? *Francesco Ciccotti.* — Nel vasto mondo: Il primo Congresso internazionale per la educazione morale, *E. P.* — Sul Congresso di Heidelberg, *C. Cotti.* — Le troisième Congres international d'histoire des religions à Oxford, Alfred Berthelet. — Pagine scelte: Da Kant a Dio, *Iosiah Royce.* — Rassegna Bibliografica. — Pubblicazioni pervenute al « Cœnobium ». — Rivista delle riviste. — Tribuna del Cœnobium: Mazzinianismo o Cristianesimo? *G. N. Bresca.* — Note a fascio.

Anno III. Anno III.

CŒNOBIUM

RIVISTA INTERNAZIONALE DI LIBERI STUDI

Si pubblica ogni mese dispari in Fascicoli di almeno 160 pag. in-8 grande

Ciascun fascicolo costituisce un volume a sè

La Rivista, che esce in Lugano — città svizzera di facili ritrovi internazionali — ha collaboratori e corrispondenti in Francia, Italia, Germania, Inghilterra, Belgio, America del Nord, ecc. e nell'Estremo Oriente.

Ogni fascicolo contiene articoli originali, studi e memorie, e — fra le altre — le seguenti rubriche:

Nel vasto mondo;
Intorno all'ignoto;
Documenti e ricordi personali;
Rassegna critica;
Pagine scelte (poco note o degne d'essere ricordate);
Rivista delle Riviste;
Tribuna del Cœnobium.

Gli scritti di lingua francese si pubblicano in originale.

PREZZI D'ABBONAMENTO:

Italia e Svizzera: Un anno L. **12** - Un fascicolo L. **2.50**
Unione postale: „ F. **15** - „ Fr. **3.--**

DIREZIONE ED AMMINISTRAZIONE:

LUGANO *Villa Conza* **LUGANO**
(CANTON TICINO) TELEFONO 126 (CANTON TICINO)

MILANO, Casella Postale N. 956

Tutto ciò che riguarda la Redazione o l'Amministrazione del *Cœnobium* - lettere, manoscritti, libri, giornali ecc. - vuole essere indirizzato **impersonalmente** alla Direzione od alla Amministrazione del *Cœnobium* LUGANO.

Tutti gli abbonati annuali del CŒNOBIUM avranno diritto di acquistare a prezzo ridotto i seguenti volumi:

IL CENOBITA***. — Il Libro della morte; Viatico per tutte le ore della Vita. — Libro di conforto e di stoica serenità (di prossima pubblicazione) . . . . . L. 3,50 per L. 2,50
ADOLPHE FERRIÈRE — La Biblioteca del libero Cenobita. — . . . . . L. 3,50 per L. 2,50
M. MAETERLINCH. — Il tesoro degli umili. — Prima traduzione italiana. . . . . L. 2,50 per L. 1,50
C. FLAMMARION. — Lumen. — . . . . . L. 2,50 per L. 1,50
J. RUSKIN. — Le fonti della ricchezza. — . . . . L. 2,50 per L. 1,50
PRENTICE MULFORD. — La forza ignota. — . . L. 2,50 per L. 1,50
VICTOR HUGO. — Post-scriptum della mia vita. - L. 2,50 per L. 1,50
EDWARD CARPENTER. - L'arte della creazione. - L. 2,50 per L. 1,50

Per le spese di posta, aggiungere Cent. 20 per ogni volume.